EPITRES DIVERSES SUR DES SUJETS DIFFÉRENS.

Quatenus nobis denegetur diu vivere, relinquamus aliquid, quo nos vixiſſe teſtemur.

Plin. Ep. VII. Lib. III.

Puiſqu'il n'eſt pas en notre pouvoir de vivre long-tems, laiſſons au moins quelque choſe qui faſſe ſouvenir que nous avons vêcu.

SECONDE EDITION,

Revûe, corrigée & augmentée.

TOME PREMIER.

A LONDRES,
Chez PHILIPPE CHANGUION, Libraire dans le Strand.
M. DCC. XLV.

BRITISH MUSEUM

EPITRE DÉDICATOIRE A MILORD C***t.

MILORD,

C'eſt le Païs des grands Hommes qui vous a vu naître; je ſuis né dans un Païs obſcur. Cependant je me dis votre Concitoyen, parce que je penſe comme vous penſez, MILORD, *& que je ſuis Bourgeois de l'Univers. En cette qualité, je vous offre des Epîtres en Vers* François, *quoique la Langue* Françoiſe, *à parler vulgairement, ne ſoit pas votre Langue, ni la mienne. Mais celui qui vous dédieroit un Poëme* Latin *ne ſe trouveroit-il pas dans les mêmes circonſtances? Voici une ſingularité que je pourrois faire valoir, ſans bleſſer les loix de la modeſtie.*

Jamais homme de mon Païs ne s'eſt encore érigé en Auteur François; *je ſuis le premier, qui, rompant la glace, produis des Vers* François *de ma façon.*

Je vous les offre, MILORD, *& j'imite en cela le Directeur du Potager de* Verſailles. *Il y*

A quelques années que ce François (*) *reçut à* Paris *des Oeilletons d'*Ananas; *il se mit à les cultiver, quoiqu'ils fussent presque desséchés & sans racines. Le fruit qui en provint d'abord, ne put parvenir à sa maturité; mais deux Oeilletons, sauvés de la pourriture, donnèrent l'année suivante deux fruits d'une beauté qui surprit tous les Curieux. Le Directeur ne manqua pas de les présenter au Roi, qui en fit l'essai le* 28 *de Décembre* 1733., *& trouva ces* Ananas *de si bon goût, que les Courtisans complimentèrent Mr. le Directeur du Potager sur l'heureux succès de sa culture.*

Je n'aspire point aux complimens que s'attira ce Jardinier du Roi; mais s'il eut raison de présenter à son Monarque ses fruits nouveaux, comme dignes de S. M., Vous voudrez bien, Milord, *accepter mes XII. Epîtres en Vers* François; *non parce que je les crois dignes de Vous, mais parce que par complaisance on reçoit les premiers fruits d'un Terroir qu'on a toujours cru absolument stérile. Je sçai que mes Vers approchent des Vers de* Rousseau *& de* Voltaire, *comme nos* Ananas *approchent des* Ananas *des* Indes; *cependant je me flatte,* Milord, *qu'en faveur des Sentimens vous ferez grace à la Poësie. Vous sçavez que les* François, *lorsqu'ils veulent cajoler un Etranger, lui disent poliment qu'*on le doit prendre

(*) Nommé le Normand. Voyez le Spectacle de la Nature.

prendre pour un François. *Ah!* MILORD, *ſi, ſur la foi de mes ſentimens, vous me faiſiez la grace de me prendre pour un homme digne d'être* Anglois, *que ma vanité ſeroit triomphante! Naturellement je devrois faire ici votre Eloge, mais c'eſt de quoi la voix publique me diſpenſe: c'eſt par elle que vous ſerez toujours loué plus dignement que par ma plume. D'ailleurs, je n'ai pas l'honneur de connoître votre Perſonne, & mon hommage ne s'addreſſe qu'à vos nobles Vertus. Convaincu que vous brillez parmi les grands Hommes de votre Nation, je révère vos mérites, & me donne le plaiſir ſolide de vous en aſſûrer, ſans vous apprendre qui je ſuis, d'où je ſuis, & en quel coin de ce Monde je me trouve. J'aurai ſoin de vous cacher toujours mon nom & ma Patrie; trop heureux, ſi vous penſez de moi ce qu'un Hiſtorien* Romain (*) *écrivoit de* Maroboduus, *Chef des* Marcomans, *que Tibère attaqua ſous* Auguſte. *Adieu,* MILORD; *portez-vous bien, & parlez toujours de même. Je ſuis,*

MILORD,

De vos Vertus

L'équitable Admirateur.

(*) Vid. *Vellej. Paterc.* Lib. II., Cap. 108.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

IL y a d'heureuſes témérités, mais il eſt vrai qu'elles ſont rares. Cette réfléxion devroit m'empêcher de publier ces EPÎTRES DIVERSES, & c'eſt préciſément à quoi elle me détermine. Par une bizarrerie, digne de l'Aſtre qui préſide à la naiſſance des Poëtes, je me ſuis vu ſi maltraité des Grands & de la Fortune, & toujours deſœuvré dans une oiſiveté ſi fatigante, que je n'ai pu réſiſter à la demangeaiſon de rimer quelques penſées qui me ſont venues dans l'eſprit. Le beſoin de m'étudier enſuite ſur d'autres nouvelles diſgraces m'obligeant d'établir des correſpondan-

pondances particulières dans les Païs étrangers, mes penſées, depuis longtems rimées, me furent d'un ſi grand ſecours, qu'en peu d'années j'écrivis un nombre prodigieux d'Epîtres en vers, dont je publie aujourd'hui une douzaine, à la ſollicitation de mon ami *Partrige*, ſi connu dans la République des Lettres. Naturellement j'aurois été bien aiſe de me ſervir de ma Langue naturelle; mais comme mes Correſpondans n'entendoient point le Baragouin de ma Nation, je pris le parti hardi de m'exprimer en *François*, au triſte hazard de remplir mes Epîtres de barbariſmes & d'expreſſions tout-à-fait *néologiques*. Juſqu'ici tous mes Correſpondans ont été trop complaiſans pour me reprocher des vices contre la pureté du Langage; mais je ne dois pas me promettre une pareille indulgence de la part du Public. Quiconque achetera ces Epîtres, achetera le droit de les critiquer; c'eſt à quoi je m'expoſe volontiers, dans la flateuſe eſpérance que

les *François*, qui ſçavent vivre, me recevront ſur leur Parnaſſe, en qualité d'Etranger curieux qui voyage, & qui mérité par conſéquent des égards & de la politeſſe. Si le Peuple, brutal & malhonnête par-tout, en agit groſſièrement avec moi, on ſçait que les injures de la Populace n'inquiètent point les Gens de condition. D'ailleurs, voudrois-je, pour ſi peu de choſe, renoncer à l'honneur de me voir le premier de ma Nation, qui ſoit jamais monté ſur l'Hélicon de la *France ? La rareté*, ſelon Voiture (*), *donne quelque prix aux actions*; ma témérité inouïe doit néceſſairement me donner un certain luſtre, quand même elle ſeroit abſolument condamnable. Ajoutons qu'entre *Etranger* & *Etranger* la différence eſt grande: le *François* éxigera avec raiſon d'un *Eſpagnol*, d'un *Italien*, d'un *Anglois*, d'un *Hollandois*, d'un *Allemand* même, ce qu'il ne pourroit ſans injuſtice éxiger d'un homme de mon Païs. En effet, je

(*) Lettre 30.

je n'aurois qu'à nommer ma Patrie pour trouver d'abord grace aux yeux du Cenſeur le plus ſévère. Je ſçai que, d'un autre côté, on rencontre des Critiques,

Qui jugent des Auteurs, comme on juge des Vins (*).

Suivant le préjugé de ces Connoiſſeurs, hors de *Paris* il n'eſt point de ſalut pour la Poëſie *Françoiſe*. Heureuſement cette prévention a été ſi peu reçue, que je ne lui ferai pas l'honneur de la combattre. Je m'en diſpenſe avec d'autant plus de raiſon, que le Lecteur judicieux ne s'attendra point à trouver dans mes Epîtres la pompe & l'élévation qui doivent régner dans les Poëmes Epiques, & *peut-être* dans les Epîtres adreſſées à des Rois, ou à des Hommes illuſtres. Les grands mots artiſtement mariés, les peintures merveilleuſes, les expreſſions ſuperbes, ſont ſans doute admirables dans un Diſcours poëtique à quel-

(*) Voyez l'Epître XI. vers 96.

quelque *Balzac* du tems; mais, à mon avis, très-ridicules dans une Epître à *Sancho Pança*, où les *Proverbes*, malgré leur banniſſement, ſont préférables aux phraſes les plus ſublimes. La ſimplicité qui, ſans baſſeſſe, doit faire le caractère d'une Pièce de cette nature, coûte plus de travail qu'on ne croit; & l'art de rabaiſſer ſon ſtile, ſelon les Perſonnages auxquels on s'addreſſe, n'eſt pas ſi facile qu'on le penſe communément. C'eſt au bon-ſens, c'eſt au jugement, & non à l'imagination échauffée de mes Correſpondans, que j'ai voulu & que j'ai du parler. Si donc je n'ai pu éviter de mêler encore quelques vérités triviales parmi des vérités qu'on ne prêche point en *France*, je demande qu'en faveur de ces dernières on me paſſe les premières, comme inſéparables du Sujet.

En revanche, je confeſſe ingénûment, que le ſavant Abbé d'*Olivet* & ſes Adhérens trouveront de quoi ſe divertir à mes dépens, ſi bon leur ſemble.

J'ai

J'ai lu avec autant d'attention que de plaiſir, le docte *Traité de la Proſodie Françoiſe* de Mr. l'Abbé. Son Ouvrage eſt excellent, & ſes Règles ſont judicieuſes; mais ſi elles ſont toutes également praticables, c'eſt de quoi j'oſe douter, ſans donner dans le *Pyrrhoniſme*. Il me ſemble que les Préceptes de cet Auteur & les Projets de l'Abbé de *Saint Pierre* ſont preſque dans le même goût. Si jamais l'on s'aviſe de faire recevoir aux Poëtes de *France* le Traité de l'Abbé d'*Olivet*, comme on fait recevoir aux Eccléſiaſtiques la *Conſtitution Unigenitus*, les Poëtes deſerteront par deſeſpoir, & l'on brûlera les Oeuvres de *Boileau*, de *Corneille*, de *Molière* & *de la Fontaine*. Cependant comme on ne voit point encore que les Poëtes de *Paris* ſe diſpoſent à recevoir ces nouvelles Loix, j'abandonne aux Partiſans outrés de la *Proſodie Françoiſe* toutes mes pauvres Epîtres, rebelles au Traité en queſtion. Je me ſuis expliqué ſur ce ſujet envers les Doyen des

Li-

Libraires, le fameux *Pierre Marteau*:

Au coin de la vertu mes Rimes ſont maquées,
Si, par les *Olivets* ſans doute critiquées,
Elles choquent l'oreille, elles bleſſent les yeux
D'un Lecteur délicat, ou plutôt vétilleux,
Qu'on ſache que j'aſpire aux ſuffrages des hommes,
Et me ris du dégoût des Sylphes & des Gnomes.
Le Ruſtre qui jadis, Député des Germains,
Avec tant de ſuccès, harangua les Romains,
Emut tout le Sénat, non par ſon élégance,
Mais par les traits hardis d'une mâle éloquence.
Et c'eſt ainſi, Marteau, pour plus d'un trait hardi,
Qu'en Sauvage ſenſé, je dois être applaudi.

C'eſt en cette qualité, & non en celle d'un rigide obſervateur des Loix de la *Proſodie*, que j'aſpire aux ſuffrages des hommes; & ce n'eſt pas l'amour propre qui m'a dicté le dernier vers de ceux qu'on vient de lire. Un Sauvage généreux, qui plaide pour la Liberté contre la Tyrannie (*), peut dire avec fermeté, & dans une noble confiance: *je dois être applaudi.*

Dans

(*) *Des vices* s'entend.

Dans l'eſpoir de prévenir des chicanes odieuſes, je ſuis devenu mon propre Commentateur, malgré les railleries amères des Beaux-Eſprits du tems, qui ne ſçauroient ſouffrir des *Remarques*. Ces grands Génies ont tort avec tout l'eſprit imaginable. Nous ne ſommes pas tous au fait de tout; d'ailleurs on doit avoir des égards pour les Femmes, & pour ceux qui ont le privilège des Femmes. Ce n'eſt pas tout: quiconque attaque les Infamies, les Vices & les Préjugés de ſon Siècle, ne ſçauroit prendre aſſez de meſures, pour appaiſer un Lecteur,

. . . . . *toujours tremblant d'effroi,*
Qui voit peindre en autrui ce qu'il croit voir en ſoi.

Or malgré la Satire, on trouve moyen d'appaiſer les alarmes d'un Lecteur de ce caractère, par le ſecours des Notes ou des Remarques qu'on met au bas de la page. En peignant un Scélérat, déja connu pour tel dans le monde, on doit

doit le nommer ſans miſéricorde, à l'exemple de Mr. *Pope*, qui en a agi ainſi envers *François Charters*, mort en Ecoſſe depuis quelque années; & c'eſt-là le moyen le plus ſûr d'éviter la perſécution des *Charters* vivans. J'ai donc pris ce parti, qui me ſemble judicieux, & le Lecteur peut être perſuadé, que les *Etres de Raiſon*, qu'il rencontrera dans mes Epîtres, ſont des *Etres de Raiſon*. Pour preuve de ma ſincérité, j'excepte mes Compatriotes, c'eſt-à-dire ceux qui continuent de vivre en *Sauvages*, malgré les moyens qu'ils ont de devenir des *Hommes*. J'honore & je révère les mérites des hommes de mon Païs; en revanche qu'il me ſoit permis, en faveur de ma bonne & charitable intention, de dire quelques vérités dures, mais ſalutaires à ma pauvre Patrie, & principalement au ſujet de ſes Enfans, qui n'ont à peine que la figure humaine. Si j'outre par fois la matière, mes Compatriotes ſenſés, loin de m'en blâmer, m'en rendront graces; & bien loin de prendre

dre aucune part à la querelle des Sots, ils traduiront, ou feront traduire en Langage du Païs, mon Epître en queſtion. En ce cas, je les ſupplie de ſupprimer l'Article qui concerne le Beau-Sexe de notre Païs; parce que les Belles n'entendent pas raillerie ſur ce chapitre, & prendroient peut-être des contre-vérités pour des reproches inſupportables. Je déclare en Proſe, que tout ce que j'ai dit en Vers au ſujet de nos Femmes, ne regarde abſolument que les laides Roturières; cette déclaration ſuffit.

TABLE
DES
EPITRES DIVERSES,
Contenues dans ce I. TOME.

I. Epître à ALCESTE, le Miſantrope, Pag. 1

II. —— à TARTUFE, 25

III. —— à JOURDAIN, 48

IV. —— à SGANARELLE, Médecin malgré lui, 68

V. —— à GEORGE DANDIN, 88

VI. —— à GE'RONTE le Teſtateur, 105

VII. —— à SANCHO PANÇA, 131

VIII. —— à PARTRIGE, 152

IX. —— au CHEVALIER MARTIN, 169

X. —— au GRAND DIAMANT, 185

XI. —— à MA PATRIE, 203

XII. —— à PIERRE MARTEAU, 232

EPI-

EPITRE
A
ALCESTE
LE
MISANTROPE.

Humani generis mores tibi noſſe volenti
Sufficit una domus, paucos conſume dies, &
Dicere te miſerum, poſtquam illinc veneris, aude.

Juven. Sat. XIII. Verſ. 159. & ſeqq.

Voulez-vous bien connoître le caractère de tout le Genre Humain ? Une ſeule Maiſon ſuffit pour cela ; paſſez y quelques jours, & vous verrez qu'il y en a dans le Monde de plus malheureux que vous.

NE nous abaiſſons point juſqu'à haïr les Hommes :

Si dans un ſens, Alceſte, ils ſont ce que nous ſommes ;

Sache qu'en haïſſant ceux qu'on doit mépriſer,

Souvent on s'avilit pour ſe tyranniſer.

Il eſt clair & conſtant, que la Miſantropie,

Loin d'être une vertu, n'eſt qu'une maladie,

Qui tourmentant l'Eſprit, gagne bien-tôt le Corps,

Et nous ôte aux Vivans, ſans nous rejoindre aux Morts.

Quand même un Scélérat, prodigue de parjures,

Noirciroit ma candeur à force d'impoſtures,

Je le mépriſerois, bien loin de le haïr;

Quand par un vrai Judas je me verrois trahir,

Je ne voudrois jamais l'honorer de ma haine,

Ni, pour le divertir, me donner la migraine;

Le plus vil des Humains pourra m'aſſaſſiner (*),

Mais ne parviendra point juſqu'à me chagriner.

Ce

(*) *Le plus vil des Humains* &c.] Ἐμὶ δ' Ἄνυτος καὶ Μέλιτος ἀποκτεῖναι μὲν δύνανται βλάψαι δ'οὔ. Anyte & Mélite peuvent bien me tuer, *diſoit Socrate*, mais ils ne peuvent pas me chagriner.

Ce flegme peu commun, qui paſſe ta croyance,

N'eſt pas un Don heureux que j'eus dès ma naiſſance:

Ce n'eſt qu'un fruit tardif de l'arrière Saiſon,

Dont je ſuis redevable à la ſeule Raiſon.

Dans l'Avril de mes jours, vif, pétulant, colère,

J'oſois preſque imiter ce Grec atrabilaire (*),

Qui ſur le Mont Hymette exhalant ſon chagrin,

Voulut armer le Ciel contre le Genre Humain.

De-

(*) *J'oſois preſque imiter ce Grec atrabilaire*] Timon le Miſantrope, dont parle Lucien, après avoir mangé tout ſon bien avec des ingrats qui ne le regardoient pas dans ſa miſère, ſe retira ſur le Mont Hymette, où il crioit ſans ceſſe à Jupitet: „ Grand Dieu, pourquoi ès-tu devenu ſi froid & „ ſi lent à punir les crimes, comme ſi tu étois ſourd & a- „ veugle de vieilleſſe, & que tu ne viſſes & n'entendiſſes „ plus les forfaits qui ſe commettent tous les jours .... „ Réveille-toi donc, Fils de Saturne & de Rhée, d'un „ ſommeil plus long que celui d'Epiménide, & rallumant „ ton Foudre ſur le Mont Oeta, écraſes-en les impies, ſi „ tu ne veux pas qu'on croye que tu ſois mort, comme on „ le publie en Créte, & que tout ce qu'on dit de toi ne „ ſoit que fable & que fiction poëtique."

Depuis que l'Homme ſeul fait mon étude unique (*),
Depuis que je connois cet Animal oblique,
Rien ne m'étonne plus; &, ſoit dit entre nous,
Je vois peu de Mortels dignes de mon courroux.
Alceſte, raiſonnons. Si nulle Cataſtrophe
Ne doit jamais frapper un Eſprit philoſophe,
Si le Sage, content & libre dans les fers,
Doit voir d'un œil tranquile écrouler l'Univers,
De quel front ôſes-tu, Déclamateur frivole,
Contre les Mœurs du tems épuiſer l'hyperbole?

Et

(*) *Depuis que l'Homme* &c.] *The propre ſtudy of mankind, e's Man*, dit l'Illuſtre Mr. Pope dans la ſeconde Epitre de ſon *Eſſay ſur l'Homme*, Ouvrage traduit en Proſe Françoiſe par Mr. de *Silhouette*, & en vers par Mr. du *Reſnel*, Abbé de *Sept-Fontaines*. Il faut avouer que cette Traduction en vers eſt un Chef-d'Oeuvre en ſon eſpèce.

Et quels ſont tes griefs (*)? Un Juge mal inſtruit,
Ou peut-être ignorant, ou, ſi tu veux, ſéduit (†),
En faveur d'un Faquin ſouillé d'énormes crimes,
A ſçu te dépouiller de tes Biens légitimes;
Le Chicaneur armé de tes propres Effets,
En te calomniant couronne ſes forfaits;
Le Public prévenu par ce Fourbe exécrable,
Le prend pour ce qu'il eſt, mais te trouve coupable.
Ce n'eſt pas tout: L'Amour, autre inſigne Trompeur,
Afin de t'achever, diſpoſe de ton cœur;
Une Veuve coquette, & non moins médiſante,
Te plaît, reçoit tes vœux, te deſarme & t'enchante;

Te

(*) *Et quels ſont tes griefs?*] Voyez le Miſantrope, Act. V. Scène I. où il expoſe ſes griefs.

(†) . . . . . *Un Juge mal inſtruit,*
Ou peut-être ignorant, ou, ſi tu veux, ſéduit]
Judex aut male inſtructus, aut plane indoctus. aut turpiter corruptus.

Te joue, & te trahit enfin ſi lâchement,

Juſqu'à te refuſer l'honneur du Sacrement.

Ce ſont-là des griefs, dont ta bile échauffée,

Contre le Monde entier croit ſe faire un Trophée;

Mais, parmi les Chrétiens, quel eſt l'heureux Païs (*),

Où des Plaideurs volés, où des Amans trahis,

Ne te fourniroient pas mille preuves infames

De la perverſité des Juges & des Femmes?

Ce qu'on voit tous les jours arriver ſous nos yeux,

Ne doit pas t'émouvoir, ni te rendre hargneux.

Thémis a du céder ſon Empire à Laverne,

La Reine des Brigands eſt la Thémis moderne;

La-

(*) *Mais, parmi les Chrétiens, quel eſt l'heureux Païs*] Soit dit à la honte des Chrétiens, ils n'ont point de Païs où les Tribunaux judiciaires ne deshonorent le Chriſtianiſme. Parmi les Turcs & les Barbares les différends ſe terminent en peu de jours; mais parmi les Chrétiens les Procès durent des Siècles ſans finir.

Laverne aux doigts crochus prononce ſes Arrêts (*)
En ſon jargon fatal, ſuivant ſes interêts.
Par nos cris douloureux, par nos plaintes amères,
Nous donnons du chagrin à nos amis ſincères;
Nous ennuyons tous ceux qui ſont indifférens,
Et cauſons de la joye aux ennemis préſens.
J'atteſte ce grand DIEU, Juge de tous les Juges,
Que, ſans que l'on daignât chercher des ſubterfuges,
Sans forme de Procès, j'ai vu m'eſcamoter
Un bien, qu'à moi vivant, Dieu ſeul pouvoit ôter.

En

(*) *Laverne aux doigts crochus* &c.] Mercure n'étoit pas le ſeul que les Grecs & les Romains invoquoient pour leurs larcins : il auroit été trop embaraſſé. On lui donna pour compagne une Déeſſe, que les Grecs appelloient *Praxidicé*, & les Latins *Laverna*, dit Mr. *Dacier* ſur l'Ode X. du Livre I. d'Horace. Un Juriſconſulte, grand Critique, croit que le mot *Praxis*, qui ſignifie *Pratique*, doit ſon origine à la Déeſſe *Praxidicé*.

En vain, pendant dix ans, un *Patru* formidable (*)
Fit voir de tous les Droits le plus inconteſtable,
Jamais il ne parvint, quoiqu'il fût grand Docteur,
Au bonheur de plaider mon lâche Uſurpateur;
Ce traître, en m'égorgeant à l'aide d'un complice,
A ſçu pétrifier la timide Juſtice.
Alceſte, avec plaiſir je ſubirois ton ſort,
Qui s'eſt laiſſé piller en ce bas Monde, a tort.
Je conſens que mon Droit cédant à la Chicane,
Sur quelque coup de l'Art le Juge me condamne,
Mon devoir m'impoſant la fin de ce Procès,
Il ne m'importe plus quel en ſoit le ſuccès (†);

Mais

(*) *En vain, pendant dix ans, un Patru formidable*] Olivier Patru, Doyen de l'Académie Françoiſe & Avocat au Parlement, s'eſt rendu célèbre par ſa probité & par ſes Plaidoyers, dont on a fait pluſieurs Editions.

(†) *Il ne m'importe plus quel en ſoit le ſuccès*] Alceſte en

Mais j'ai beau m'expliquer, l'affreuſe Politique
Me refuſe à ſon tour cette reſſource unique,
Et mon Juge honteux de n'oſer décider,
Me réduit, par orgueil, à plaider ſans plaider.
Je doute que Gayot déterre en Normandie (*)
Une Cauſe pareille à cette Comédie;
Mais ne préſume pas, que pour ſavoir voler,
On ait par ce moyen l'art de me déſoler.
Quiconque à mes dépens ſe damne, eſt trop à plaindre,
C'eſt un Fou furieux, qu'en effet je dois craindre;

Et

en perdant ſon Procès, perdit vingt mille Francs; mais il ceſſa de plaider, & ce bonheur n'arrive pas à tout le monde. C'eſt des Procès qu'on pourroit preſque dire, que leur fin n'eſt jamais mauvaiſe.

(*) *Je doute que Gayot* &c.] Le Sr. Gayot de Pitaval, Avocat au Parlement de Paris, a publié des *Recueils de Cauſes Célèbres avec leurs Jugemens.* Ces Recueils ſont eſtimés, inſtructifs & amuſans. Gayot eſt mort à Paris en 1742.

Et pour m'en délivrer, lui céder ſans regrets
Des Biens que le Hazard prêta ſans interêts.
Si la Juſtice eſt ſourde, & ne porte ſon Glaive
Que ſur des Malheureux nés pour mourir en Grève (*),
Si, malgré ſes ſermens trahiſſant ſon Devoir,
La Cour oſe abuſer de ſon triſte Pouvoir,
Je ne prens plus à cœur des lâchetés pareilles,
Dont chacun chaque jour m'étourdit les oreilles.
Un Prêtre charitable, un Juge homme de bien,
Sont deux rares Oiſeaux dans le Monde Chrétien:
L'un s'engraiſſe en chantant, l'autre à force d'Epices (†);
Et nous ſerons toujours les dupes de leurs vices.

A

(*) *Que ſur des Malheureux nés pour mourir en Grève*] Place publique à Paris, où l'on exécute des Malfaiteurs.

(†) *L'autre à force d'Epices.*] C'eſt de quoi feu Mr. Boivin l'aîné auroit pu être garant. Ayant fait une acquiſition en

A quelque excès pourtant qu'ils puiſſent ſe porter
Le Sage ſouffre tout, ſans jamais s'emporter;
Et ſi nous aſpirons, Alceſte, au rang des Sages,
Par un juſte mépris, vangeons les Brigandages.
Paſſons au ſecond point. Voyons ſi le Bon-Sens
Nous permet de haïr ces Animaux plaiſans,
Qu'à l'exemple d'Adam, nous nommerons Hommeſſes (*).
Je ne ſuis pas ſurpris qu'on en fît des Déeſſes,

Au

en Normandie, il eut un Procès contre l'Abbaye de la Trappe, pour une Redevance de 24. ſols ſeulement, dont il ne vouloit pas que ſon Fief de la Coypelière fût chargé. Il fut condamné, & ces 24. ſols de rente lui coûtèrent plus de 12. années de procédures & de ſollicitations, & 12000. Livres de fraix. Il faloit une Philoſophie de la trempe de la ſienne pour s'en conſoler auſſi aiſément qu'il s'en conſola. Il prétendoit avoir gagné ſon Procès pendant douze ans, & ne l'avoir perdu qu'un jour. *Hiſt. de l'Acad. Royale des Inſcript. & Bell. Lettr.* Tome III. pag. 665. Edit. d'Amſt. chez François Changuion.

(*) *Qu'à l'exemple d'Adam nous nommerons Hommeſſes*] Il eſt aſſez étonnant, que dans les Dictionnaires on ne trouve point le mot *Hommeſſe*, quoiqu'il ſoit dans toutes nos Bibles. Le mot Hébreu eſt *Iſcha*, formé d'*Iſch*, c'eſt-à-dire Homme.

Au tems qu'aux bords du Nil le plus noir des Démons

Fit au Peuple crédule adorer ſes Guenons;

Mais qu'en nos jours encor l'Ennemi de nos Ames

Nous porte à la fureur d'idolâtrer les Femmes,

C'eſt ce qui me ſurpaſſe, à ne te point mentir,

Et c'eſt auſſi de quoi j'aime à me divertir.

S'il eſt doux d'être aſſis ſur un charmant Rivage (*),

Et de voir les Nochers menacés de nauffrage,

Eſſuyer les horreurs de la Mer en courroux,

Aujourd'hui j'oſe au moins me vanter qu'il m'eſt doux

De

(*) *S'il eſt doux d'être aſſis ſur un charmant Rivage,*
Et de voir &c.

Il eſt doux, lorſqu'on eſt ſur la Terre-ferme, de voir la Mer, agitée par les vents, exercer ſa fureur ſur des malheureux : non que l'infortune d'autrui donne du plaiſir; mais parce qu'il eſt agréable de ne ſe pas voir expoſé au même danger.

Suave, mari magno turbantibus æquora ventis
E Terra magnum alterius ſpectare laborem:
Non quia vexari quemquam eſt jucunda voluptas,
Sed, quibus ipſe malis careas, quia cernere ſuave eſt.
Lucret. Lib. II. vs. 1. & ſeqq.

De contempler du Port tous ces Forçats honnêtes,
Qui dans les Eaux de *Tendre* affrontent des tempêtes (*).
Plutôt que de croupir en de folles amours,
J'aimerois mieux plaider le reſte de mes jours,
Et devant les Dandins, & tous leurs Subalternes,
Me voir ſans ceſſe en proye aux Pimbêches modernes.
Oui, quand du haut des Cieux quelque Divinité
M'offriroit ſa tendreſſe & l'immortalité,
Tel que le fin Ulyſſe, à ce bonheur ſuprême,
Je ſaurois préférer celui d'être à moi-même.

Non

(*) *Qui dans les Eaux de Tendre* &c.] Dans la I. Partie du Roman de Clélie, on a figuré la Carte du Païs de *Tendre*, dont le deſſein eſt allégorique, pour marquer les divers genres de *Tendreſſe*. On peut avoir de la tendreſſe par 3. cauſes différentes: l'*Eſtime*, la *Reconnoiſſance* & l'*Inclination*. C'eſt pourquoi cette Carte repréſente trois Rivières qui portent ces 3 noms, & ſur leſquelles ſont ſituées trois Villes nommées *Tendre*; ſavoir, *Tendre* ſur Inclination, *Tendre* ſur Eſtime, & *Tendre* ſur Reconnoiſſance, &c.

Non qu'on ne puiſſe encor, par un heureux hazard,
Trouver même à Paris une Belle ſans fard,
Un Cœur ſincère & pur, dont la vertu divine
Convertiroit enfin le plus fier Miſogyne;
Mais quoi! pour découvrir un Treſor ſi charmant
Il faut des yeux de Lynx, & non ceux d'un Amant.
Autant que *Réaumur* ſe connoît en Inſectes (*),
Je me connois, Alceſte, en Femelles ſuſpectes;
Je dis qu'une Coquette, eût-elle mille appas,
Eſt indigne des vœux du dernier des Goujats.

Tu

(*) *Autant que Réaumur ſe connoît en Inſectes*] Le célèbre Mr. Réaumur, de l'Académie Royale des Sciences, a donné au Public des *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Inſectes.*

Tu dois en convenir. Conviens encor de même,
Que ſi tout Homme aimoit, *comme il faut que l'on aime* (*):
Si, dis-je, la Vertu gagnoit ſeule nos cœurs,
Les Femmes auroient ſoin de réformer leurs mœurs;
Ne pouvant qu'à ce prix s'attirer nos hommages,
Au moins par vanité nos Filles ſeroient ſages.
Tandis qu'impunément les Phrynés, les Laïs,
Pourront deshonorer leur Sexe & leur Païs,
Et trouver néanmoins des Ames aſſez baſſes,
Pour ſe charger après de leurs ſales Carcaſſes:

Tant

(*) *Que ſi tout Homme aimoit, comme il faut que l'on aime*] Dans la Scène III. Act. IV. la Coquette *Célimène* dit à ſon Amant le Miſantrope: *Non, vous ne m'aimez pas, comme il faut que l'on aime.*

Tant que les Souverains trouveront des Sujets
Diſpoſés à prêter, ſouvent ſans interêts,
Leurs dociles Moitiés (*), dignes d'autre épithète:
Tant que la Veuve enfin en brillante Coquette,
Terminera ſon deuil, ſans manquer d'Epouſeurs;
Je ſoutiendrai toujours, en dépit des Cenſeurs,
Que par l'éclat honteux de leurs lâches foibleſſes,
Nos Foux, nos maudits Foux, corrompent les Hommeſſes.
Ce Sexe décrié ſe rendroit vertueux,
Sans doute, ſi le nôtre étoit moins vicieux;

Dans

(*) *Tant que les Souverains trouveront des Sujets*
Diſpoſés à prêter, ſouvent ſans interêts,
Leurs dociles Moitiés &c.]
Lorſqu'Amphytrion apprit que le Grand Jupiter étoit le Galant de ſa femme, il s'écria ſagement:

Pol me haud pœnitet,
Scilicet boni dimidium mihi dividere cum Jove.

Un Partage avec Jupiter
N'a rien du tout qui deshonore.

Dans l'un comme dans l'autre on doit blâmer le crime,
Mais la Femme de bien mérite notre eſtime.
Excuſe ma candeur, Alceſte, il eſt certain
Qu'un Mortel bilieux qui hait le Genre Humain,
Et veut pourtant ſubir le joug du Mariage,
Montre peu de bon-ſens, & beaucoup de courage.
Quand l'Eſprit le plus doux, quand l'homme le moins prompt,
Tel qu'un bon Hollandois, peint par Saint Evremont (*),
Dans les bras d'une Agnès, auſſi douce qu'aimable,
S'eſtime trop heureux, n'étant pas miſérable,

Et

(*) *Tel qu'un bon Hollandois, peint par Saint Evremont.*] Saint Evremont dit qu'en Hollande les maris payent la fidélité de leurs femmes d'un grand aſſujettiſſement; & que ſi quelqu'un, contre la coûtume, affectoit l'empire dans la maiſon, la femme ſeroit plainte de tout le monde, comme une malheureuſe, & le mari décrié comme un homme *de très-méchant naturel.*

Et passe toutefois en son lit conjugal,
Les nuits à reciter des vers de Juvénal (*),
Qu'auroit fait, juste Ciel! après dix ans de couche,
Au dos de Célimène un Alceste farouche?
L'Hymen a ses douceurs, malgré les faux plaisans;
Mais il faut dire aussi que dans un certain sens,
L'Hymen, le seul Hymen contracté sans sottise,
C'est l'Hymen annuel du Doge de Venise (†).

Rends

(*) . . . . *des vers de Juvénal*] Il faut convenir que certains vers de Juvénal sont excellens pour cela. Par exemple, ceux-ci de la Sat. VI. vs. 30. & suiv.

Ferre potes dominam, salvis tot restibus, ullam?
Cùm pateant altæ caligantesque fenestræ?
Cùm tibi vicinum se præbeat Æmilius Pons?

Est-il bien vrai que vous preniez une femme? Quelle Furie, quel Démon vous possède? Quoi, n'y a-t-il point à Rome de corde? N'y a-t-il point de fenêtre, d'où vous puissiez vous jetter la tête la première? N'avez-vous pas à votre porte le Pont Æmilien, si commode pour se précipiter dans la Rivière? Aimez-vous mieux vous soumettre au dur esclavage d'une femme?

(†) *C'est l'Hymen annuel du Doge de Venise.*] Encore ne laisse-t-il pas d'être ridicule.

Rends graces au Deſtin, qui, payant tes vertus,
Voulut bien à propos te benir d'un refus,
Et te mettre en état de pouvoir à ton aiſe
Maudire hautement les Matrones d'Ephèſe.
Né ſournois & chagrin, tu n'aurois pas moins tort
De chercher un Deſert, pour y faire le mort.
Sans la plus fine fleur de la Philoſophie (*),
On n'y ſauroit goûter les charmes de la vie:
On y tournoye en vain, les Soucis devorans
Sont, pour nous rattraper, autant de Chiens courans (†).
Plu-

(*) *Sans la plus fine fleur de la Philoſophie*] Sans ce qu'on appelle en Langue ſavante: Φιλοσοφίας ἄκρον ἄωτον.

(†) *On y tournoye en vain, les Soucis devorans*
Sont, pour nous rattrapper, autant de Chiens courans.]
Théognis donna des ailes aux Chagrins & aux Soucis des hommes:
Φροντίδες ἀνθρώπων ἔλαχον πτερὰ ποικίλ' ἔχουσας.
Horace les fit monter ſur des Vaiſſeaux & des Courſiers.
. . . . . *ſed Timor & Minæ*
Scandunt eodem, quò dominus; neque

Plutôt que de t'enfuir devant l'humaine engeance,
Alceſte, pique-toi d'une mâle conſtance.
Lorſqu'un Caton nouveau, conſultant ſa raiſon,
Tire, en ſe poignardant, ſon Ame de priſon,
Nous l'accuſons d'abord d'un manque de courage;
Que dois-je, à ton avis, penſer d'un Demi-Sage,
Qui, pour avoir peut-être injuſtement ſouffert,
S'enterre tout vivant dans un affreux Deſert?
Je ne prendrai jamais pour un trait de ſageſſe,
La preuve d'un dégoût engendré par foibleſſe;

Ce

Decedit ærata triremi, &
Poſt Equitem ſedet atra Cura.
Horat. Carm. Lib. III. Od. I. vs. 37, & ſeqq.

Ce malheureux a beau faire: les menaces des Furies vangereſſes de ſes crimes le perſécutent par-tout: elles ne ſortent point du Vaiſſeau où il s'embarque; & s'il monte à cheval, l'affreux Chagrin ſe met en croupe, & ne quitte point ſon Cavalier. Après cela, il me ſemble qu'il peut bien m'être permis de métamorphoſer les Soucis en Chiens courans, qui ont bon nez, & bonnes jambes pour nous pourſuivre.

Ce n'eſt point par valeur que nous tournons le dos,
Le Fuyard qui ſe cache agit-il en Héros?
Prétens-tu, Fanfaron, pouvoir de bonne grace
Abandonner un Fort, dont l'Ennemi te chaſſe?
Demeure, & ſache enfin, qu'à force de ſouffrir,
L'Homme apprend les deux Arts de vivre & de mourir.
Je plains le Fortuné qu'aucun malheur n'afflige,
Il me ſemble en effet que le Ciel le néglige;
Je ſuis tout glorieux de pouvoir me vanter
De mille & mille maux, que j'ai pu ſupporter.
Endure, ſans t'aigrir, tous ceux que Dieu tolère,
Et contre tes défauts épuiſe ta colère.
Triſte Eſclave des Sens, déplorable pécheur,
Garde-toi de gronder contre le Ciel vangeur.

S'il te paroît trop lent à punir le coupable,
Cette heureuſe lenteur me paroît adorable;
Et, quoiqu'homme de bien, je ne provoque pas
Le Ciel à foudroyer les crimes d'ici-bas.
Crois-tu que le Méchant, qui triomphe & proſpère,
En inſultant le Juſte au ſein de la miſère,
Echappe dans ce Monde à tous les châtimens?
Chargé de nos mépris il vit dans les tourmens.
De quelque rang qu'il ſoit, la Juſtice divine
Lui ſuſcite un Bourreau dans ſa noire poitrine;
Et ce Bourreau cruel autant qu'ingénieux,
Souvent d'un Paradis fait un Enfer affreux.
Alceſte, beniſſons le Fou qui nous opprime,
Ce Fou nous rend heureux, dans le tems qu'il s'abîme:

Trop

Trop fier pour t'attriſter, ſans haine, ſans chagrin,
Voi les horreurs du Siècle, où tout finit enfin.
Plus outragé que toi, je mourrai ſans rancune,
Parmi les deſtructeurs de toute ma fortune;
Je borne ma vengeance à leur faire ſentir,
Qu'un cœur de peu content, eſt trop grand pour patir.
De nos Concitoyens ſi la Race eſt perfide,
Imitons noblement l'exemple d'Ariſtide (*);
Et ſi nos Callias ſont plus riches que nous (†),
Rendons de notre ſort les gens de bien jaloux.

J'ai

(*) *Imitons noblement l'exemple d'Ariſtide*] Il fut banni d'Athènes, parce qu'il étoit juſte.

(†) *Et ſi nos Callias* &c.] Callias, riche Vilain, Couſin d'Ariſtide. Entre autres forfaits, on lui reprocha, comme un crime capital de n'avoir point aſſiſté ſon parent dans ſa miſere. *Plutarque* aſſûre, qu'il n'y eut perſonne, qui ne ſortît de cette Aſſemblée plus amoureux & plus jaloux de la pauvreté d'*Ariſtide*, que des richeſſes de ſon Couſin.

J'ai dit. Et c'eſt le cœur imbu de ces Maximes,
Alceſte, & non l'eſprit qui prêche dans ces Rimes;
Daigne, au moins en faveur de leurs bonnes leçons,
Mettre mes Vers au rang de nos vieilles Chanſons (*).

(*) *Mettre mes Vers au rang de nos vieilles Chanſons.*] Le Miſantrope, Act. I. Scène II., en Juge intègre, condamne au Cabinet le Sonnet d'Oronte, & lui préfère une vieille Chanſon du tems de Henri IV.

EPITRE
A
TARTUFE.

Utinam non essent inter Christianos, qui & Philosophorum fucos, & Pharisæorum hypocrisim superarent! . . . . Quod nomen olim fuit infamius, quam Histrionum? Ethnicorum Leges submoverunt ab honoribus, qui fabulam saltassent in Theatro, & hoc sceleratissimum Histrionum genus occupat omnes Orbis honores, nusquam non exercens histrionicam, in Conjugiis, in Fœderibus Principum, in Aulis Regum ac Cæsarum.

Erasm. in Lingua.

Plût à Dieu qu'il n'y eût point parmi les Chrétiens des gens plus masqués que les Philosophes, & plus hypocrites que les Pharisiens! . . . . . Il n'y avoit point dans le Paganisme de nom plus infâme que celui d'Histrions; & les Loix étoient si sévères à leur égard, qu'il suffisoit d'avoir monté sur le Théâtre pour être exclus des Honneurs. Mais aujourd'hui ce sont des maudits Farceurs qui possèdent les premières Dignités de l'Europe, & qui jouent leurs indignes rôles dans les Mariages des Princes, dans leurs Alliances, dans leurs Traités, & dans les Cours des plus grands Monarques.

TArtufe, ſçavez-vous qu'un Comique mordant,

Cenſeur toujours heureux de ſon Siècle impudent,

Prenant le contrepied du vil Ariſtophane (*),

Vous dépeignit jadis d'un pinceau ſi prophane,

Qu'aujourd'hui même encor les Sages & les Sots

Appliquent votre nom à tous les faux Dévots?

Oui, lorſqu'à la Vertu l'Impoſteur rend hommage,

On dit qu'il tartufie, & c'eſt le beau langage (†).

A

(*) *Prenant le contrepied du vil Ariſtophane*] Molière joua Tartufe l'hypocrite, & Ariſtophane joua *Socrate*, le plus ſage des Mortels.

(†) *On dit qu'il tartufie &c.*] Ce mot eſt comique & de raillerie; c'eſt faire le faux Dévot. Si l'on veut faire aujourd'hui quelque choſe, il faut un peu *tartufier*, dit Richelet.

A vous parler ſans fard, de quel front pourroit-on
Excuſer votre audace envers le bon Orgon?
L'Eſprit le plus ſubtil y perdroit ſa fineſſe:
Toutefois, étant juſte, il faut que je confeſſe,
Que vous me paroiſſez aujourd'hui moins affreux.
Non que je ſois dévot, ou du nombre de ceux
Qui, faintement épris d'un zèle charitable,
Voudroient juſtifier Eve, Adam & le Diable;
Les Monſtres que l'Enfer a vomi parmi nous,
Sont tels que ſans horreur on peut ſonger à vous.
Quand je penſe, Tartufe, aux Farceurs de l'Europe,
Je deviens hypocondre, & preſque miſantrope.
Mais, bien-tôt la Raiſon reprenant le deſſus,
Je contemple à mon gré les hommes corrompus;

Ainſi qu'un Curieux avec ſoin éxamine
Ce qui porte le nom d'Inſecte ou de Vermine.
Qu'on me montre un Dévot qui ne ſoit pas laſcif (*),
Fourbe, avare, orgueilleux, ingrat, vindicatif,
Je m'engage auſſi-tôt à réſoudre de même
Du Cercle & du Quarré l'impertinent Problême.
C'eſt à tort qu'on vous crut le plus noir des mortels,
Pour avoir ſçu former des Projets criminels.
Euſſiez-vous fait tomber dans la faute charnelle
Elmire & Mariane, & la Dame Pernelle (†):

Euſ-

(*) *Qu'on me montre un Dévot qui ne ſoit pas laſcif, Fourbe, avare, orgueilleux, ingrat, vindicatif*] Les vrais Dévots ſont ceux qui cachent & dérobent au Public toutes les preuves extérieures de la parfaite dévotion. Diſons donc hardiment, que tous les Dévots, connus pour tels de tout le monde, ſont de lâches Hypocrites, à coup ſûr laſcifs, fourbes, avares, orgueilleux, ingrats & vindicatifs.

(†) *Elmire & Mariane, & la Dame Pernelle*] *Elmire*, femme d'*Orgon*, *Mariane*, fille d'*Orgon*, & Dame *Pernelle*, mere d'*Orgon*.

Euſſiez-vous ſçu, pour prix de ſa crédulité,
Réduire encore Orgon à la mendicité ;
En vous je n'aurois vu qu'un Dévot ordinaire,
Peu digne d'occuper le Pinceau de Molière.
Vous leveriez au Ciel & les mains & les yeux,
Si je vous apprenois à quel deſordre affreux,
A quel débordement le Clergé s'abandonne,
Sans que, grace à nos mœurs, cette Hydre nous étonne.
Sous le maſque d'un Saint un Scélérat vieilli (*),
Monſtre aux pieds des Autels, dans l'ombre énorgueilli,

Fit

(*) *Sous le maſque d'un Saint un Scélérat vieilli*] Le Pere Girard de lubrique mémoire, dont le Procès imprimé eſt entre les mains de tout le monde. Pourquoi donc, dira-t-on, rimer ici ſon Hiſtoire? C'eſt qu'on ne ſauroit trop ſe plaindre de l'impunité des Hypocrites. Les Forfaits du P. Girard ne deshonorent point les *Jéſuites*, ce n'eſt que l'impunité de ce Monſtre ſouſtrait au feu, qui flétrit la Société :

Nigra Cohors, quorum quidquid non dicitur, ars eſt!
Noire Cabale, chez qui tout eſt art ou crime!

Fit voir à l'Univers juſqu'où l'humaine audace
Pouſſe enfin ſes fureurs dans la Secte d'*Ignace*.
Long-tems ce Fourbe adroit haranguant les Pécheurs,
Monta de crime en crime au comble des horreurs.
Du Démon de la chair Emiſſaire exécrable,
Il devint au Beau-Sexe un Guide abominable;
Et par les traits maudits d'un myſtique Sermon,
Il traîna l'Innocence aux piéges du Démon.
En vain, en le formant, la prudente Nature
Répandit la laideur ſur ſa maigre figure,
Par l'horrible ſecours d'un Bruvage infernal,
Ce Spectre décharné, ſous l'Habit monacal,
Sçut faſciner les yeux de ſes triſtes Victimes,
Et cueillir ſourdement les fruits de ſes Maximes (*).

Non

(*) ..... *les fruits de ſes Maximes.*] Abandonnez-vous, & laiſſez faire. Maxime myſtique du P. Girard.

Non moins ſavant en l'art de perdre un fruit d'Amour,
Ce Pere empoiſonneur oſa fruſtrer du jour
Tous les fardeaux vivans, auxquels il donna l'être,
Et que ſouvent encore il diſpenſa de naître.
Le Ciel laſſé permit qu'enfin ce Séducteur,
Démaſqué par le tems, parût en ſa laideur.
La Juſtice en frémit, & ſur ce miſérable
Leva d'un bras vangeur ſon Glaive formidable;
Le Peuple s'attendoit qu'un Trône de fagots (*)
Recevroit dignement le Roi des faux Dévots;

Mais

(*) *Le Peuple s'attendoit qu'un Trône de fagots*] Les Ecoliers des Jéſuites mêmes ſe promettoient ce ſpectacle. Ils trouvoient dans le nom de *Jean Baptiſte Girard*, l'Anagramme que voici :

Abi, Pater, ignis ardet.
Allez, Pere, le feu eſt au Bucher.

Mais une Puiſſance ſupérieure en décida autrement. Ce Jéſuite évita le Bucher fatal, comme un Saint calomnié ; & les Juges qui l'avoient condamné au feu, furent éxilés pour

Mais ô Juſtice! ô Tems! le Santon Catholique,
Des flammes du Bucher, ſauva ſon corps étique;
En vertu d'un Arrêt, par la Brigue extorqué,
Il ſe vit innocent, & de nouveau maſqué;
La Fièvre l'étranglant, au défaut du Tonnerre,
Son Cadavre inhumé deshonore la Terre.

Comme un Chef de Brigands, par ſa Troupe eſcorté,
Se livre à cent forfaits, ſûr de l'impunité;
Un Cafard ſoutenu par ſa noire Cabale,
Se plonge dans la fange, & ſe rit du ſcandale.
Heureux, pourtant heureux, les crédules Mortels,
Si tous leurs Hiſtrions n'étoient que ſenſuels;

Si,

pour l'honneur de la Société. L'Avocat *de la Cardière*, une des Pénitentes du P. Girard, eut le même deſtin. Les Poliſſons diſoient que ce Pere n'avoit obtenu ſa grace, qu'en conſidération des ſoins qu'il avoit pris d'empêcher que ſes enfans ne vinſſent au monde.

Si, ſoigneux de cacher leurs débauches infâmes,
Ils ne bravoient le Ciel qu'aux dépens de leurs Ames!
Nous ſavons que par-tout ces dangereux Eſprits
Reſſemblent conſtamment aux Sépulcres blanchis (*),
Qui, par dehors ſi beaux, ſont, ſuivant l'Ecriture,
Pleins d'oſſemens de Morts, & pleins de toute ordure.
Le Scrutateur des reins de ſon doigt éternel,
Pour nous en faire horreur, les peint au naturel;
Et dans nos tems pervers le Bigot eſt modeſte,
Tant qu'il n'eſt qu'adultère, & convaincu d'inceſte.
Mais

(*) *Reſſemblent conſtamment aux Sépulcres blanchis* &c.] Voyez l'Evangile ſelon St. Matth. Chap. XXIII. Quoique les Saintes Ecritures fourmillent, pour ainſi dire, de traits affreux contre les Hypocrites, il n'y a cependant point de Païs Chrétien qui n'en ſoit infecté. Les Anglois diſent de leurs Libertins, qu'ils ſont bien heureux de vivre en Angleterre, parce qu'en tout autre Païs ils ſe verroient obligés d'être Hypocrites.

Mais ô qu'il s'en faut bien qu'un tel Tiſon d'Enfer
Borne ſon infamie aux crimes de la chair !
C'eſt peu de ſuborner les Femmes & les Filles,
Un Papelard ruſé devore vingt Familles ;
Et la gloire de Dieu, qu'il cite à tout propos (*),
N'eſt qu'une Mine d'or ouverte aux faux Dévots.
Le faux Dévot, paîtri du limon le plus ſale,
Ne voit rien au-deſſous de ſon ame vénale :
Quoique gonflé d'orgueil, l'eſpoir du moindre gain
Le rendra plus rampant qu'un Juif qui meurt de faim ;
Vous ne ſauriez, Tartufe, inventer de baſſeſſes,
Qu'il ne veuille ſubir par la ſoif des richeſſes.

De

(*) *Et la gloire de Dieu qu'il cite à tout propos*] Il eſt étonnant que nous ayons des idées de Dieu aſſez fauſſes, pour nous imaginer que nous pouvons par nos richeſſes contribuer à ſa gloire. Cependant c'eſt ce que les Dévots ne ceſſent de nous prêcher.

De tous les Animaux c'eſt le plus gracieux,
Son air eſt prévenant, il ſemble officieux,
Mais de l'homme de bien, hélas! c'eſt l'antipode,
Un Saint Jean au dehors, au dedans un Hérode (*).
Le ſeul Dieu qu'il adore, & qu'il croit ſage & bon,
N'eſt pas un Dieu de pâte, en forme de jetton;
C'eſt un Dieu plus puiſſant, le Tyran de la Terre,
C'eſt le Dieu pour lequel nos Rois ſe font la guerre.
Soit pour théſauriſer, ainſi qui ces Oiſeaux,
Qui, nés larrons publics, nous volent des Joyaux,

Ou

(*) *Un Saint Jean au dehors, au dedans un Hérode*] Ce Vers eſt emprunté de *St. Bernard*. Ce Pere de l'Egliſe, en faiſant le Portrait d'Abeillard, dit: *Homo ſibi diſſimilis: intus Herodes, foris Joannes; totus ambiguus.* C'eſt un homme qui ne s'accorde pas avec lui-même; c'eſt un Hérode au dedans, un St. Jean au dehors, ou pour mieux dire, un *ambigu* qu'on ne ſauroit définir.

Ou soit pour assouvir ses passions secretes,
Le Bigot à tout prendre a toujours les mains prêtes.
Nos Peres étonnés ont vu le Cardinal (*)
Se charger saintement du métier d'Annibal (†),
Et zélé Défenseur de Troupes hérétiques,
Armer un bras sacré contre des Catholiques.
Plus d'un Dragon mitré, deserteur de l'Autel,
Fit dans le Champ de Mars briller son naturel;

Un

(*) *Nos Peres étonnés ont vu le Cardinal*, &c.] Le fameux Cardinal de la Vallette. En 1635. l'Empereur ayant fait assiéger la Ville de Mayence, dont les Suédois s'étoient rendus maîtres, sous la conduite du Grand Gustave, le Cardinal de Richelieu, autre grand Capitaine Cardinal, envoya au secours des Suédois Luthériens le Cardinal de la Valette, à la tête d'une Armée, & les Impériaux, bons Catholiques Romains, levèrent effectivement le siège, à l'approche de cette guerrière Eminence.

(†) *Se charger saintement du métier d'Annibal*] Annibal, Ennemi juré des Romains dès l'âge de 9. ans.

Un Evêque Allemand, domptant ſa Capitale,
Fit trois fois bombarder ſa propre Cathédrale (*).
Il eſt vrai qu'en nos jours ces Maſques diſparus,
S'ils flétriſſent l'Hiſtoire, au moins n'éxiſtent plus.
Nous voyons cependant des Prélats mercenaires,
Qui, ſans courir les Mers, ſont d'étranges Corſaires;

Ou

(*) *Un Evêque Allemand, domptant ſa Capitale,*
Fit trois fois bombarder ſa propre Cathédrale.]
Bernard de Galen, Evêque de Munſter, ſa Patrie. On lit le paſſage ſuivant dans le Commentaire Philoſophique de Bayle, Diſc. prél. p. 94. Ed. 1713. *Quelques Tailles douces . . . ont couru, à ce qu'on dit, de l'Evêque de Munſter*, Bernard de Galen, *où on lui voyoit ſur la tête une moitié de Mître & une moitié de Caſque : une Croſſe d'une main & un Sabre de l'autre : une moitié de Rochet & une moitié de Cuiraſſe ſur le corps, & ainſi du reſte à proportion : faiſant ſonner* le monte à Cheval, *à la moitié de ſa Meſſe*, & la Charge, *à l'endroit où il auroit fallu donner la Bénédiction & l'Ite Miſſa eſt.* Il eſt certain qu'il fit par trois fois bombarder la Ville de Munſter, & que les Bourgeois, pour en conſerver la mémoire, firent mettre en leurs Drapeaux ces trois mots honorables :

GALen InCenDIt VrbeM.

qui marquent l'an 1657. Durant un de ces Bombardemens, un Prêtre, qui étoit devant l'Autel occupé à dire ſa Meſſe, fut renverſé par une Bombe, qui ne reſpecta pas même le Dieu que l'Evêque devoit adorer. Voyez l'*Hiſtoire de Bern. de Galen*, tant en François qu'en Hollandois.

Ou qui, grands Partiſans, ſont d'auſſi beaux Explois,
Que tous ceux de *Kleinholtz*, que tous ceux de *la Croix*(*).
De plus d'un Libertin, de plus d'un franc Athée,
La noble intégrité ſera toujours vantée (†);
Mais j'oſe défier tous les Peuples ſenſés,
D'avoir des Gens dévots & non intéreſſés.
Comparons nos Béats, décriés dans le monde,
A ces noirs Fainéans de Race vagabonde,
Qui, connus pour Frippons, prédiſent à chacun
Mille & mille bonheurs, dont il n'arrive aucun;

Ce

(*) *Que tous ceux de* Kleinholtz, *que tous ceux de* la Croix] Kleinholtz & la Croix deux fameux Partiſans au Service de France.

(†) *De plus d'un Libertin, de plus d'un franc Athée,*
La noble intégrité ſera toujours vantée.
Des Barreaux, en France, & Spinoſa, en Hollande, donnèrent, par exemple, des preuves indubitables de leur *deſintéreſſement*. Voyez leurs Articles dans *Bayle*.

Cependant, à bon compte, ils demandent l'aumône,
Et, ſont-ils les plus forts, ils n'épargnent perſonne.
Nonobſtant leur décri, ces Traîtres ſavent l'art
D'enſorceler les Grands, qu'ils trompent tôt ou tard;
Ils ſavent emporter ſur la foi des grimaces,
Les Emplois lucratifs, les Honneurs & les Graces.
Quand je vois le Grimaud, auſſi faux qu'ignorant,
Indigne d'occuper le Poſte de Laurent (*),
Régir toute une Cour, & lui ſervir d'Oracle,
Je penſe que Satan opère ce Miracle;
Et qu'en montrant ſon Fourbe aux Sages conſternés,
Il dit: *Adorez-moi, vous ſerez couronnés* (†).

En

(*) *Indigne d'occuper le Poſte de Laurent*] Garçon de Tartufe, qui profeſſoit le Cagotiſme parmi les Servantes d'Orgon.

(†) *Il dit: Adorez-moi, vous ſerez couronnés*] Cela ſe pourroit bien, puiſqu'il fit une propoſition bien plus impertinente à Notre Sauveur même. Voyez St. Matth. Chap. IV. vs. 9.

En effet, aujourd'hui, pour bruſquer la Fortune,
L'infâme Hypocriſie eſt la route commune;
Au moins en mon Païs, ainſi qu'en plus d'un lieu,
On obtient tout de l'Homme en ſe jouant de Dieu.
Comme on voit que le Peuple, au péril de ſa vie,
Du ſage Médecin follement ſe défie,
Et court aux Charlatans ſur des tréteaux montés;
De même nous voyons des Princes hébêtés
Préférer aux vertus du Mortel le plus digne,
Les geſtes & le jeu d'un Impoſteur inſigne.
Mais s'il eſt dur pour nous que les Phariſiens
Uſurpent les Honneurs, ſe gorgent de nos Biens;
Il faut avoir, Tartufe, un fond de patience,
Pour ſupporter encor leur maudite arrogance.

Quel

Quel Eſprit tranſcendant pourroit approfondir
L'orgueil d'un ſaint Farceur, qui vient de s'aggrandir?
Il ſe croit auſſi-tôt un noble Phénomène,
Et l'homme merveilleux que cherchoit Diogène;
Témoin le fier Troſſet (*), le plus vilain des Sots,
Qui ne ſçut de ſa vie aſſembler quatre mots.
Cependant à l'Egliſe, étant bon Pantomime,
On le prit bonnement pour un Eſprit ſublime;
Et lui, qui n'entend point le Latin d'*A Kempis* (†),
S'eſt fait nommer le Chef des Prêtres de Thémis.

Vou-

(*) *Témoin le fier Troſſet*] *Similis Jumentis, quæ prorſus intereunt:* Semblable aux Bêtes brutes, qui périſſent entièrement, dit le Prophête Roi, Pſ. XLIX. vs. 22.

(†) ..... *le Latin d'A Kempis.*] Dans le Lutrin de Deſpréaux, *Alain*, ce ſavant homme, entend, dit-on, le Latin d'*A-Kempis*; mais le fier *Troſſet* ne l'entend certainement pas. On peut dire qu'il abuſe du Privilège qu'ont ſes ſemblables d'être ignorans.

Voulez-vous éprouver, pour plus de certitude,
Juſqu'où peut en nos jours aller l'ingratitude?
Imitez mon exemple. Avec zèle & ferveur
Ouvrez à des Cafards & la Bourſe & le cœur:
Que, trouvant tous les jours en vous un Hôte aimable,
Pour eux & leurs amis ils règlent votre table;
Vous conviendrez qu'Eſope a bien philoſophé
Dans le Conte connu du Serpent réchauffé.
Engraiſſer le Bigot: au lieu d'une Sangſue,
C'eſt s'appliquer ſoi-même un Scorpion qui tue.
Offenſer le Bigot: c'eſt, en deſeſpéré,
Provoquer les horreurs d'un Supplice aſſûré.
Vous pouvez inſulter la Majeſté divine,
Sans craindre là-deſſus que quelqu'un vous chagrine;

Mais dans tout l'Univers ſi quelque Individu
Irrite un Papelard, c'eſt un homme perdu.
Apprenez que le Ciel vient de purger le Monde
D'un Auteur, Eſprit fort (*), ſi non Eſprit immonde,
Qui, déclarant la guerre à Dieu dans ſes Ecrits,
Blaſphéma librement, & n'eut point d'ennemis.
Mais le jour qu'il oſa tourner la Batterie.
Contre les fiers Cagots, qui mangent ſa Patrie,

Du

(*) *D'un Auteur, Eſprit fort*, &c.] Du Comte de *Paſſerau*, connu par quantité d'Ouvrages ſottement impies, & qui pourtant ne lui cauſèrent pas la moindre peine. Mais ce Comte Savoyard s'aviſa enſuite d'attaquer les faux Dévots, & de vouloir anéantir la Hiérarchie de l'Egliſe; & c'eſt ce qu'on ne lui pardonna point. Il fut dépouillé de ſes Biens & de ſes Emplois, & ne ſe ſauva qu'à peine hors de ſa Patrie. On l'a vu en France, en Angleterre & en Hollande toujours perſécuté, & ſans reſſource. Il mourut, ſi je ne me trompe, au mois de Nov. 1738. à la *Haye*, apres avoir fait mille baſſeſſes pour ſe réconcilier, non avec ſon Dieu, mais avec les Prêtres & les Moines. Il déteſta tous ſes Ecrits ſans exception, & partit pour ce même Purgatoire dont il s'étoit tant raillé.

Du haut de ſa Fortune il ſe vit culbuté,
Errant & fugitif, proſcrit, perſécuté;
Et n'ayant nul appui contre la ſainte Bande,
Il mourut comme un lâche au ſein de la Hollande.
Le Corps des faux Chrétiens eſt un Corps d'enragés,
Qui lave dans le ſang ſes Membres outragés;
Il faut, pour échapper aux traits de ſa vengeance,
D'autres efforts que ceux de l'humaine prudence.
Ces Oppreſſeurs ſacrés, ſachant ſur les Autels
Aiguiſer leurs poignards, frappent des coups mortels;
Ils ont par-tout ſur nous les mêmes avantages
Qu'auroient nos Grenadiers ſur des *Hurons* ſauvages.
Tels ſont tous nos Dévots, & s'il eſt ſous les Cieux
Un Etre plus méchant, plus faux, plus furieux,

C'eſt

C'eſt la Femme dévote, Amazone ſacrée,
Ou plutôt du Démon Prophéteſſe inſpirée.
Aux Vices des Cafards, elle ajoûte en ſon cœur
Tous les défauts du Sexe, & ſa propre noirceur.
Si la Sphinx, en ſon tems ſi funeſte à la Grèce (*),
Fut Femme, Aigle & Lion, la Fourbe en ſon eſpèce
Eſt Femme & Crocodile, eſt le Monſtre en un mot,
Qui ne reſpecte rien, ſinon le faux Dévot.
La Bigote ſe rend d'autant plus redoutable,
Qu'elle entre en des détails dont l'Homme eſt incapable.

Elle

(*) *Si la Sphinx, en ſon tems ſi funeſte à la Grèce*, &c.] Chacun ſçait la Fable de ce Monſtre, Femme, Aigle & Lion. Des Auteurs diſent que ce fut une Flote qui s'empara de la Béotie, & infeſta le Païs Thébain, ſous la conduite d'une méchante Femme.

Elle a plus d'Eſpions & plus de Rapporteurs
Que n'en ont à Madrid tous les Inquiſiteurs:
Plutôt que de manquer un Coup qu'elle médite,
Le Bourreau recevroit l'honneur de ſa viſite;
Habile à comploter, à former des Partis,
Elle ſéduit les Grands, & corrompt les petits.
S'agit-il de ſauver un Traître ſacrilège?
La Sainte en fait un Saint, le prône & le protège.
S'agit-il d'abîmer l'Innocent qui déplaît?
La Sainte en fait ſoudain un Scélérat complet.
Parcourez l'Univers, aux dépens des Dévotes,
Tout Païs fournira d'étranges Anecdotes;
Et j'en fournirois même ici ma bonne part,
Si je ne ſavois pas qu'un *Sage babillard*,

Fût-

Fût-il un vrai Socrate, eût-il mille mérites,
Doit craindre le Poiſon, s'il mord les Hypocrites.
C'eſt vous les peindre aſſez, que de vous avouer
Qu'au prix d'eux, ſans rougir, on pourroit vous louer.
Depuis le jour honteux, qu'une Femme ruſée
Vous rendit du Public la fable & la riſée,
Vous prites le parti de ne paroître plus
Aux yeux des bonnes gens ſi lâchement déçus.
Mais nos vils Impoſteurs, hardis en leurs diſgraces,
Recevroient mille affronts, ſans changer de grimaces;
Et de tous les Pécheurs, de tous les Scélérats,
Le Bigot eſt le ſeul qui ne s'amende pas.
Sachez me démentir, Tartufe, en honnête homme,
Amendez-vous enfin, j'irai le dire à Rome.

EPI-

EPITRE

A

JOURDAIN.

On ne ſe choiſit point ſon Pere.
Par un reproche populaire,
Le Sage n'eſt point abbatu;
Oui, quoique le Vulgaire en penſe,
Jourdain, *la plus vile naiſſance*
Donne du luſtre à la Vertu.

De la Motte Houd.

JOurdain, n'aſpire point au rang de Gentillâtre.
Le Bourgeois anobli, vrai ſujet de Théâtre,
N'eſt ni chair ni poiſſon, & ne quadre aujourd'hui
Qu'avec des Gens marqués au même coin que lui.

Rimons, à ce propos, certaine Fable ancienne,
Que j'appris autrefois d'un Philoſophe à Vienne.
„ Un Souriceau, honteux d'être né Souriceau,
„ Voulut changer d'état, & devenir Oiſeau.
„ L'Inſecte fit aux Dieux des prières ſi belles,
„ Qu'il conſerva ſon poil, & qu'il obtint des ailes;
„ C'eſt la Souris-Oiſeau, c'eſt cet Oiſeau-Souris,
„ Qui, groteſque Animal, n'excite que nos ris."
Je te laiſſe le ſoin de commenter ma Fable,
La Morale en eſt ſaine, auſſi-bien que palpable.
Mais quand, par ton argent, tu pourrois à la fin
De la Chauve-ſouri t'épargner le deſtin,
Le Fils doit-il rougir du Métier de ſon Pere?
Jourdain, ouvre les yeux, reviens de ta chimère;

Crois-moi, le gros Marchand, utile Roturier,
Exerce en ſon Comptoir le plus noble Métier.
C'eſt un Héros ſenſé ſur la Terre & ſur l'Onde,
Et qui ſeul fait rouler les richeſſes du Monde.
C'eſt par ſa probité que puiſſant ſans éclat,
Pere de l'Abondance & l'appui de l'Etat,
Le ſeul Marchand produit des Treſors innombrables;
Qui n'éxiſtent jamais, & ſont inépuiſables.
Comptons ces Malheureux, qui périroient de faim,
Si le ſage Marchand ne leur donnoit le pain;
Nous ſerons convaincus, que l'homme qui trafique,
En digne Citoyen, ſoutient la République.
Que vois-tu donc de bas & d'ignominieux,
Jourdain, dans le Commerce, où vivoient tes Ayeux,

Où la Fortune, encor prodigue en récompenſes,
Offre aux Mortels prudens des richeſſes immenſes?
Pourquoi, Jourdain, veux-tu fruſtrer tes Deſcendans
Du droit de s'enrichir en Bourgeois importans?
Pourquoi leur impoſer le Joug de la Nobleſſe,
Qu'on ne peut ſecouer ſans honte & ſans baſſeſſe?
Né d'illuſtres Parens, mon Nom m'eſt un fardeau,
Qu'il faut qu'avec honneur je porte en mon tombeau.
Dupe d'un préjugé qui m'exclut du Commerce,
Des chimères d'autrui, malgré moi, je me berce:
J'ai beau conſidérer le bonheur du Marchand,
Si je penſe en Anglois, j'agis en Allemand (*).

Pour

(*) *Si je penſe en Anglois, j'agis en Allemand.*] En Angleterre, où le Bon-Sens triomphe, le Commerce ne dégrade point; & dans tous les autres Païs de l'Europe, la Nobleſſe, yvre de chimères, abhorre le Négoce. Un Gentilhomme Alle-

Pour révérer des Morts, ſuivant un faux Syſtême,
Je trahis des Vivans, je me trahis moi-même;
L'Hermine meurt de faim, pour ne ſe point ſalir,
Je reſte malheureux, de peur de m'avilir.
Conçois le triſte état de l'Homme de naiſſance,
Qui contre la Fortune épuiſe ſa conſtance,
Qui, voyant tout l'Orgueil de ſa Maiſon déçu,
Voudroit pouvoir cacher quel ſang il a reçu.

Le

mand ſe croiroit ſur-tout deshonoré par le Métier du Négociant, tandis que les Princes d'Allemagne négocient & vendent, comme ils le trouvent à propos pour leurs interêts. Le Gentillâtre même vend les fruits de ſa Terre; mais il n'oſeroit entrer dans le Commerce, pour y faire une fortune conſidérable. En Hollande la Nobleſſe penſe de même, quoique voiſine de l'Angleterre. Cependant les Hollandois conviennent, que leur République ne ſubſiſte que par le Commerce. Pourquoi donc n'imitent-ils pas les anciens Habitans de Carthage, République marchande & guerrière en même tems? Les plus conſidérables de la Ville ne dédaignoient pas de faire le Négoce, & d'augmenter par-là les forces de l'Etat; mais en Hollande, le Noble ne ſonge qu'à mettre les Emplois lucratifs dans ſa Famille. On lui conſeille de lire avec attention l'Hiſtoire ancienne de Mr. Rollin, Tom. I., *Hiſt. des Carthaginois.*

Le Chêne foudroyé, privé de ſa verdure,
Fait dans un Parc riant une affreuſe figure ;
Mais le Noble abîmé dans ce monde inſolent,
Jourdain, eſt un ſpectacle encor plus deſolant.
Le Bourgeois opprimé, par cent routes faciles,
Contre les coups du Sort ſçait trouver des aſyles.
Sans flétrir ſes Parens, ſans choquer ſes Amis,
Porin, de Conſeiller, devint petit Commis ;
Comme on croit qu'un Denys, ayant fini ſon rôle,
De ſuperbe Tyran, ſe fit Maître d'Ecôle.
En cultivant quelque Art au gré de ſon talent,
Le Bourgeois ſe diſtingue, & ſe rend opulent ;
Pour peu qu'il ſoit ſavant (*), ſon ſavoir le fait vivre,
Il s'érige en Auteur, il vend plus d'un ſot Livre.

Le

(*) *Pour peu qu'il ſoit ſavant*, &c.] Le Bourgeois médiocrement

Le Noble desœuvré ne s'avise jamais

D'exercer les Beaux-Arts, sans tomber en des fraix (*).

Fût-il un Phidias, un Apelle, un Orphée,

Des Savans de son tems fût-il le Coryphée,

Sans un bonheur plus rare encor que son savoir,

Comment parviendroit-il à se faire valoir?

Jadis le Noble exempt de ce qu'on nomme Etude,

Osoit cesser d'être homme, & dans sa solitude

Imi-

crement lettré se tire aisément d'affaire : il se fait Médecin, ou Avocat :

——— *Solet hic defendere Causas*
Nobilis indoctus. ———

Que diroit-on en Espagne, en France, en Italie, en Allemagne & en Hollande, d'un Homme de naissance qui se feroit Avocat ou Médecin? Cependant toutes ces Nations conviennent que l'Avocat & le Médecin exercent des professions très-honorables. Quelle contradiction!

(*) *D'exercer les Beaux-Arts, sans tomber en des fraix.*] Les Beaux-Arts sont presque tous des Ecueils dangereux pour un Homme de qualité sans fortune. Ils l'engagent dans de grandes dépenses, lui consument un tems considérable, & ne lui fournissent que des amusemens stériles.

Imiter le Bléreau, qui s'engraiſſe en Eté,
Et dort durant l'Hyver, en ſa loge emboité;
On exigeoit de nous les Vertus militaires,
Et l'on nous diſpenſoit d'acquérir des lumières.
Mais ces tems ne ſont plus; aujourd'hui le Hobreau
Commence à tourmenter ſon fils dès le berceau.
L'Enfant bégaye encore, & ſon rigide Pere
Le livre à la merci d'un Pédagogue auſtère,
Qui brutal & pédant, hargneux comme un Mâtin,
A grands coups de férule inculque le Latin.
A peine initié dans les Langues ſavantes,
L'Ecolier malheureux (*) doit aux Langues vivantes
S'a-

(*) *L'Ecolier malheureux* &c.] Le François pourroit-il aujourd'hui ſe diſpenſer d'apprendre la Langue Angloiſe, & l'Anglois, pourroit-il ſe diſpenſer d'apprendre la Langue Françoiſe? Tous les autres Peuples ſe trouvent obligés d'apprendre le François & l'Anglois, s'ils veulent lire de bons Ou-

 vrages.

S'adonner ſans relâche, afin d'étudier
Tous les Livres divers, qu'on a ſçu publier.
En ce Siècle éclairé, c'eſt peu qu'un Gentilhomme
Poſſède les Auteurs de la Grèce & de Rome:
C'eſt peu de digérer Ariſtote & Platon:
S'il ne devore auſſi Deſcartes & Newton,
Bernoulli, Leibnitz, Wolff, Keill, Clarcke, Bayle & Locke;
Ce n'eſt qu'un ignorant, dont le Savant ſe moque.
En effet, aujourd'hui que les Cieux ſont ouverts,
Avec le grand Newton, meſurer l'Univers,
Comprendre, ainſi que lui, cent vérités ſi belles,
Des Ouvrages de Dieu tracer des Plans fidèles:

En-

vrages. Saint Evremont diſoit en raillant, qu'il falloit ſavoir l'Eſpagnol, uniquement pour lire Don Quichotte.

Enſuite, à la clarté de la ſaine Raiſon,
Examiner ſon Ame en ſa noire priſon,
Débrouiller le fatras de ſon hiſtoire obſcure,
Enfin, du Corps humain connoître la ſtructure;
Ce ſont-là des devoirs (*) dont les Nobles aiſés,
Et maîtres de leur tems, ne ſont plus diſpenſés.
On doit, en s'appliquant aux Sciences abſtruſes,
Encor ſacrifier aux Graces, comme aux Muſes;

Sans

(*) *Ce ſont-là des devoirs*, &c.] Dira-t-on que j'exige ici trop d'un jeune Seigneur opulent & deſœuvré? Je m'en rapporte au célèbre Mr. *Locke*, qui dans ſon *Traité de l'Education des Enfans*, ne fait pas grace aux jeunes Gentilshommes. J'exige d'eux une legère connoiſſance de l'Anatomie, parce qu'il eſt honteux de n'avoir pas une juſte idée de la ſtructure du Corps humain. Locke veut encore que les gens de condition apprennent des Métiers; mais j'avoue qu'en cela je ne ſuis pas trop de ſon ſentiment. En revanche, je conviens que ce grand Homme n'avance rien, par rapport à la Poëſie, qui ne ſoit très-ſenſé.

Si ſaperem, doctas odiſſem jure Sorores.

Si je faiſois bien moi-même, je ne m'amuſerois pas à faire ma cour aux Muſes.

Sans les Graces, Jourdain, l'Homme de qualité,
Même en ſon Cabinet, n'eſt qu'un Pédant croté.
C'eſt lui qui doit ſur-tout ſavoir les Belles-Lettres,
Amuſement ſi doux, ſi cher à nos Ancêtres;
Mais que j'oſe en nos jours nommer un vrai travail,
Dont je te ferois peur par le moindre détail.
Et quand tu ne voudrois qu'étudier l'Hiſtoire,
Tu conviendrois bien-tôt que c'eſt la Mer à boire (*),
Puiſqu'il n'eſt point permis qu'on ignore les Loix,
Gardons-nous d'oublier l'étude de nos Droits.

Tu

(*) *Tu conviendrois bien-tôt que c'eſt la Mer à boire.*] Pour Monſieur Jourdain, s'entend. Il eſt vrai cependant que l'étude de l'Hiſtoire devient inſenſiblement pénible. Ceux qui dans deux mille ans d'ici cultiveront les Belles-Lettres, trouveront de quoi ſe remplir la mémoire. L'Abbé Lenglet du Freſnoy nous a donné, en 5 Volumes aſſez épais, une *Méthode pour étudier l'Hiſtoire.*

Tu peux t'en délivrer, en gagnant à la guerre
Une Jambe de bois, avec un œil de verre;
Mais ſans ce dur Métier, qui, ſoit dit en paſſant,
Ne vaut pas le repos du bon Négociant,
L'Uſage veut encor que tu ſois grand Juriſte (*);
Et c'eſt, à mon avis, le fardeau le plus triſte,
Et le plus rebutant qu'on puiſſe imaginer,
Pour troubler le Chrétien, pour le faire damner.
N'ignorons-nous plus rien? nous eſtimons-nous ſages?
Jourdain, c'eſt le vrai tems de faire nos Voyages.

Pour

(*) *L'uſage veut encor que tu ſois grand Juriſte.*] Il n'eſt pas permis d'ignorer les Loix, & la Juriſprudence nous eſt avantageuſe dans l'occaſion; mais il faut qu'on m'accorde auſſi, qu'elle devient aſſommante, lorſque, par exemple, elle ne nous ſert qu'à nous éclairer ſur la conduite de la plûpart des Juges, & de ceux dont ces Meſſieurs dépendent. L'ignorance des Loix ſeroit une belle Source de conſolations, ſi l'on pouvoit l'acquérir comme on en acquiert la connoiſſance.

Pour voir de hauts Clochers, des Palais, des Châteaux,
Des Aqueducs, des Ponts, des Jardins, des Tombeaux,
Nos Peres curieux mangeoient de groſſes Sommes;
Nous devons voyager, mais pour voir les grands Hommes (*).
Ce n'eſt qu'en voyageant que l'Homme ſe défait
De tant de préjugés ſucés avec le lait.
L'Etranger nous inſtruit, & même nous découvre
De grandes vérités, qu'on n'apprend point au Louvre.
Pour connoître le Monde, il faut le voir, Jourdain,
Et par les Nations juger de Genre Humain.

Ce

(*) *Nous devons voyager, mais pour voir les grands Hommes.*] L'Homme de condition doit voyager, & voir du moins la moitié de l'Europe. Les Anglois & les Allemands, à la honte des autres Nations, ſont grands voyageurs; mais comment voyagent-ils? *Pour voir de hauts Clochers* &c. Je reviens encore ici au Traité de l'*Education des Enfans par M. Locke.* Que tout Pere y liſe l'Article XXVII. §. CCXIX. concernant les Voyages, trad. par Mr. Coſte.

Ce n'eſt pas tout, mon Cher, en quittant la Roture,
Il faut changer d'eſprit, ainſi que de figure.
Si le Noble nouveau ſe dément une fois,
S'il nous laiſſe entrevoir, qu'il fut jadis Bourgeois,
Si ſon air eſt groſſier, ſon langage ruſtique,
Chacun ſe rit tout bas du Courtaud de Boutique.
Avant que de ſonger à te faire anoblir (*),
Charge les Gens de Cour du ſoin de te polir;
Apprens à bien penſer, à t'exprimer de même,
Rends-toi par tes vertus tout digne que l'on t'aime;

Et

(*) *Avant que de ſonger à te faire anoblir* &c.] On ne condamne point en cette Epitre les gens de mérite, qui, à l'exemple de *Spanheim*, de *Puffendorff* & de *Leibnitz*, acceptent, je dis *acceptent*, des Lettres d'anobliſſement. On ne condamne que les *Jourdains*, qui, fondés ſur la Bourſe, ſans mérite & ſans talens, renoncent au Négoce de leurs riches Ayeux, pour ſe faire anoblir par des Princes, qui vendent des Titres, en Marchands de Nobleſſe.

Et borne ton orgueil à mériter l'honneur
De ſortir du Néant pour être gros Seigneur.
Mais je t'entends déja: tu crois que, pour médire
Des nouveaux Anoblis, j'aiguiſe ma Satire;
Que pauvre, & pourtant fier de mes Seize Quartiers.
Je drappe, en rimaillant, les riches Roturiers.
„ A quoi bon, *diras-tu*, par une ſotte Fable,
„ Etouffer dans les gens le deſir ſi louable
„ De s'accroître en honneurs, & d'obtenir un rang,
„ Que la Nobleſſe, à tort, ne croit du qu'à ſon Sang?
„ Réparer le défaut d'une vile naiſſance,
„ C'eſt toujours un devoir, non une extravagance.
„ *Tu me diras qu'*envain je tâche d'établir
„ Que ce ſont les Vertus qui doivent anoblir;

„ Qu'on

„ Qu'on ſçait comme en nos jours la Pareſſe & les Vices,

„ Loin de nous faire horreur, ne ſont que nos délices;

„ Et que partant de vous on ne peut éxiger

„ Ces Vertus qu'aujourd'hui nous oſons négliger".

Répondons ſans aigreur: l'amour du vrai m'inſpire.

Si donc la Vérité m'arrache une Satire,

Avocat du Bon-Sens, je m'en lave les mains,

Et reſpecte d'ailleurs le moindre des Humains.

Ennemi de l'Orgueil, j'eſtime & je révère

Le Fils, le digne Fils, qui ſurpaſſe ſon Pere;

Mais lorſque l'argent ſeul, dans le Négoce acquis,

Fait le nouveau Baron, le Comte, le Marquis,

Je dis à ces Seigneurs, déſerteurs de Mercure,

Que tout Titre acheté n'eſt qu'une groſſe injure.

Je conviens volontiers, que, par un lâche abus,
Nous ſommes tous exemts de prouver des vertus;
Et qu'un Sot ſans mérite, en faveur de ſes Titres,
A Cologne, à Strasbourg, entre dans des Chapitres (*),
Où le Fils du Grand Turc ſe verroit refuſé,
Quand même par le Pape il ſeroit batiſé.

Je

(*) *A Cologne, à Strasbourg, entre dans des Chapitres* &c.] Citons ici l'éloquent Balzac d'hyperbolique mémoire. „ Avouons, *dit-il*, que les Allemands ſont de plaiſantes gens en cela, (*en fait de Nobleſſe*) & que leur délicateſſe va juſqu'à l'excès & à la ſuperſtition. Pluſieurs Souverains d'Italie auroient bien de la peine à paſſer pour Gentilshommes parmi eux, ſi on leur demandoit les Huit Quartiers qu'il faut montrer du côté du Pere & de la Mere. Je vai plus avant; & il me ſouvient d'un eſtrange mot, que j'ai ouï dire en pareille occaſion. L'Empereur des Turcs, quelque grand Seigneur qu'il ſoit, n'eſt pas Gentilhomme du côté de ſa Mere. Si donc un de ces Princes Turcs ſe faiſoit batiſer, & qu'il lui prît envie de ſe faire Chanoine de Cologne ou de Strasbourg, le Chapitre auroit droit de s'oppoſer à ſa réception, juſqu'à ce qu'il ſe fût fait diſpenſer; & s'il le recevoit après cela, ce ne ſeroit que par faveur & par privilège." *Diſſert.* de la Nobleſſe, Tom. II. *in folio.* Mais j'oſe ajoûter que les Chapitres en Allemagne ſe révolteroient plutôt contre le St. Siège, que de recevoir un Membre non qualifié. On exige rigoureuſement des preuves de Nobleſſe: on n'exige jamais des preuves de Vertu; c'eſt l'uſage. Le Chevalier d'Her**** c'eſt-a-dire Mr. de Fontenelle, *compte toutes les Laides pour Roturières*; comptons tous les hommes ſans vertu, pour des hommes de la lie du Peuple.

Je dis plus. Je conviens, qu'en faveur de ſa race,
A plus d'un *Don Juan* la Juſtice fait grace;
Qu'à la honte du Siècle, à la honte des Grands,
La Fortune ne rit qu'aux Nobles ignorans;
Que tel oſe obtenir tout ce qu'il ſe propoſe,
Qui pourtant ne ſçait pas s'il parle Vers ou Proſe.
Mais de grace, Jourdain, ſi tu ſçais ton devoir,
Des lâchetés d'autrui veux tu te prévaloir?
Si je ſuis ignorant, ſi je ſuis mépriſable,
Crois-tu que mes défauts te rendront excuſable?
Que jamais le Public ne demande pourquoi
Jourdain eſt Gentillâtre, anobli par le Roi?
Que plutôt le Public ſe demande ſans ceſſe
Pourquoi Jourdain n'eſt pas du Corps de la Nobleſſe?

Rougir de ſes Parens; c'eſt déja mériter
Le mépris ſouverain qu'on vouloit éviter.
Quand le fameux *Rouſſeau* ſeroit mon propre frere (*),
Quand pour tous les Mortels ce ſeroit un Myſtère,
Loin d'en faire un ſecret, par-tout j'irois crier:
Qu'on m'admire, je ſuis le fils d'un Savetier!
Un aveu ſi ſenſé me combleroit de gloire,
Et ſi quelqu'un daignoit douter de mon hiſtoire,
Quel doute conſolant pour un cœur généreux,
Qui ſent que la Vertu rend l'Homme précieux!
La baſſe extraction relève le mérite,
Et prête un grand éclat à la ſaine conduite;

Mais

(*) *Quand le fameux Rouſſeau ſeroit mon propre frere.*] On reproche à *Rouſſeau*, qu'étant fils d'un Savetier, il eut honte de l'être. Si c'eſt une calomnie; d'où vient que *Rouſſeau* ne s'en juſtifie point? S'il eſt vrai que ſon Pere fut un miſérable Savetier, pourquoi ce Poëte ne s'en glorifie-t-il pas?

Rouſſeau, la plus vile naiſſance
Donne du luſtre à la Vertu.

Ce Poëte eſt mort à Bruxelles le 17. de Mai 1741. âgé de 64 ans.

Mais la haute naiſſance obſcurcit quelquefois
De belles qualités & de nobles Explois.
Ne ſois donc plus honteux du ventre de ta Mere,
Oſe avouer, Jourdain, le Métier de ton Pere.
Si jamais le Sultan te nomme Grand-Vizir,
Ne diſſimule point, donne-toi le plaiſir
D'étonner le Sérail, & dis d'un ton de Maître:
Je ſuis fils de Marchand; je fais gloire de l'être.

EPITRE

A

SGANARELLE,

MEDECIN MALGRÉ LUI.

Si Fortuna volet, fies de Rhetore Conſul,
Si volet hæc eadem, fies de Couſule Rhetor.

Juven. Sat. VII. verſ. 196, & 197.

La Fortune n'a qu'à dire, elle fait quand elle veut
D'un Pédant un Conſul, d'un Conſul un Pédant.

BRûlez tous vos Fagots, & ſoyez Médecin,

Tel, en votre faveur, eſt l'ordre du Deſtin;

Vous devez obéïr, fortuné Sganarelle,

Balancer, ce ſeroit vous déclarer rebelle.

Si vous concevez peu comment un Villageois,
Que le Ciel ne créa que pour couper du bois,
Peut être par hazard tiré de ſon Village,
Et devenir ſoudain un rare Perſonnage;
Sachez que la Fortune eſt en droit d'opérer
Des Miracles plus grands, pour nous deſeſpérer.
Je ne veux point ici, miſérable Copiſte,
Etaler du Savoir, vous dreſſer une Liſte
De Faquins couronnés, qui ſur le Trône aſſis,
S'acquittant d'un Métier qu'ils n'avoient point appris,
Régnoient plus noblement que des Rois légitimes.
Nous ne comptons jamais nos fautes pour des crimes,
Et le Siècle indulgent ſe plaît à colorer
Les ſottiſes de ceux qu'il nous fait honorer.

Nous avons vu monter à des Poſtes illuſtres
Les Gredins les plus lourds, les plus indignes Ruſtres,
Qui plus obſcurs que vous, & moins civiliſés,
Sont haïs, il eſt vrai, mais toujours encenſés.
Miniſtres tout-puiſſans, Médecins politiques,
Ils devoient extirper nos maux épidémiques,
Et le premier d'entr'eux s'y prit, ou peu s'en faut,
Comme vous à guérir la Femme de Thibaut (*).
La divine Thémis, autrement la Juſtice,
En ſon Temple ſi ſaint reçoit plus d'un Jocriſſe.

Tel

(*) *Comme vous à guérir la Femme de Thibaut*] Voyez la Scène II. Act. IV. *du Médecin malgré lui.* La Femme de Thibaut étoit hydropique, ſujette à des convulſions, & avoit encore vingt autres maux à la fois; cependant *Sganarelle* ne donna qu'un petit morceau de fromage au fils de la malade, avec ordre de le faire avaler à ſa mere.

Tel qui n'apprit jamais ſon Rudiment par cœur (*),
Gobe, en Juge affamé, les Huitres du Plaideur;
Et quoique convaincu de ſa craſſe ignorance,
Ne nous attendons pas qu'il jette ſa Balance.
Car pourquoi voudroit-il, ſottement ſcrupuleux,
Se ſevrer d'un Emploi qu'il trouve avantageux,
Le bon Droit n'étant point le but qu'il ſe propoſe?
Ce ſont les vils Auteurs de ſa métamorphoſe,
Qui répondront à Dieu de leur choix criminel.
Lorſqu'un Mulet mitré brait devant quelque Autel,
Ce n'eſt pas l'Animal que le Public condamne,
La honte n'en revient qu'au Conducteur profane.

Un

(*) *Tel qui n'apprit jamais ſon Rudiment par cœur*] Sganarelle dit qu'en ſon jeune âge, il a ſu ſon Rudiment par cœur. Acte I. Scène I.

Un Fat peut éviter les pièges du Flatteur,
Mais dès qu'aux yeux du monde un puiſſant Protecteur
Veut bien le revêtir d'une Charge honorable,
Ce Fat peut-il prévoir qu'il en eſt incapable?
Peut-il, en ſon bonheur, former quelque ſoupçon
Du faux diſcernement d'un généreux Patron?
Poſons que par miracle il ſe rendît juſtice;
Voulez-vous qu'à l'inſtant il rejette un Office,
Qu'on offriroit peut-être à plus grand ſot que lui?
Quand, pour tout dire enfin, tout s'achete aujourd'hui,
Quand, par un triſte abus que l'uſage autoriſe,
A la Cour, à la Guerre, & même dans l'Egliſe,
On vend aux plus offrans les ſuprêmes Honneurs:
Quand vous trouvez par-tout des ignorans Docteurs,

Voulez-vous vous piquer de ſentir des ſcrupules,
Autrefois très ſenſés, aujourd'hui ridicules?
L'état d'un Savantas, qui s'eſt fait Médecin,
Doit être bien affreux, s'il ſe croit aſſaſſin,
Si, parmi les Chalands que la Parque lui livre,
Il compte des amis qu'il voudroit laiſſer vivre!
Mais le ſage Ignorant, qui ſçait qu'il ne ſçait rien,
Loin d'être empoiſonneur, tel qu'un faux Galien,
Se gardant de miner nos forces naturelles,
Fait, en ne faiſant rien, les cures les plus belles.
Vous avez du babil, c'eſt aſſez pour guérir
Ceux qui ſeront encor diſpenſés de mourir.
Rentrez dans la Forêt, cherchez y des Racines,
Il ne tiendra qu'à vous de les nommer divines;

A la faveur du nom vous duperez les Sots,
Et toujours en effet vous vendrez des Fagots.
Vous pourrez à bon prix briller dans les Gazettes,
Les Scribes du Public vanteront vos Recettes,
Et vous verrez bien-tôt arriver des Sequins,
Des Roubles, des Ducats & des Livres-ſterlins.
Fuſſiez vous Huguenot, Juif, Quaker, Janſéniſte,
Fuſſiez-vous Franc-Maçon, ou fuſſiez-vous Bayliſte,
Entant que vil mortel, le Saint Pere attrappé,
Enverra vingt *Agnus* pour chaque *Recipé*.
Ou je vous connois mal, ou bien, cher Sganarelle,
Vous aimez fort le gain, l'amorce eſt naturelle,
Puiſqu'on voit que les Rois ſe plaiſent à gagner,
Et ſont de gros Marchands, payez pour bien régner.

Mais

Mais ſeriez-vous d'humeur à quitter la Bouteille,

Pour tondre vos Moutons, & pour prêter l'oreille

Aux jeunes Libertins, aux *Gèvres*, aux *Argans* (*),

Aux Veuves ſans amis (†), aux Femmes ſans enfans?

Toujours de vos pareils, ſoit dit ſans vous déplaire,

La haine du travail eſt le vice ordinaire:

Chacun de vous ſe croit du Néant arraché,

Pour vivre en fier Prélat, qui mange un Evéché.

Si le Poſte eſt gênant, où le Hazard vous place,

Le dégoût vous ſaiſit, vous faites la grimace;

Et

(*) . . . . *aux Gèvres, aux Argans.*] Le Procès imprimé du Marquis de Gèvres avec Madame la Marquiſe ſon Epouſe eſt entre les mains de tout le monde. *Argan* eſt le malade imaginaire de *Molière.*

(†) *Aux Veuves ſans amis.*] Le Veuvage, pris dans le ſens rigoureux, doit être mis au nombre des maladies humaines. *Viduitas ipſa morbus.*

Et c'eſt ce qui vous rend l'horreur des gens de bien,
Qui voudroient travailler, & qui ne gagnent rien.
Songez que par un Sort pour nous impénétrable,
Nous jouons rarement un rôle convenable.
La Fortune eſt quinteuſe, & fait dans un inſtant
D'un Pédant un Conſul, d'un Conſul un Pédant.
Tâchez de vous pouſſer, vous deviendrez peut-être
De Charlatan Elu, d'Elu Seigneur & Maître.
Remarquez, s'il vous plaît, qu'on nous met ſur les bras
Toujours quelque fardeau, qui ne nous convient pas,
Par le même deſtin qu'on obtient d'ordinaire
La femme dont l'humeur à la nôtre eſt contraire.
Médecin malgré vous, apprenez qu'aujourd'hui
Nous voyons ſur ſon Trône un Roi, Roi malgré lui (*),

Un

(*) . . . . *un Roi, Roi malgré lui.*] Ce Vers mérite une Note.

Un Roi qui troqueroit ſon Sceptre & ſa chemiſe
Contre le Froc puant de Saint François d'Aſſiſe.
Mais quoi! Sa Majeſté ne ſauroit parvenir
Au ſale Capuchon, qu'un gueux peut obtenir;
Tandis qu'un Innocent, né pour chanter des Pſeaumes,
Dit trente *Ave* par jour, pour gagner trois Royaumes!
Médecin malgré vous, ſachez que tant de Grands
Sont Grands en dépit d'eux, & tels à leurs dépens,
Que le Diable boiteux (*) ſeroit vraiment à plaindre,
S'il ſe trouvoit réduit à vous les bien dépeindre.

O

Note. Ce Roi, Roi malgré lui, eſt le fameux *Théodore*, Baron de *Neuhoff* & Roi de Corſe. Il a tant de fois proteſté qu'il n'étoit Roi que malgré lui, & par pure commiſération, qu'on auroit tort de ne pas l'en croire. Il eſt également certain, qu'il ſouhaiteroit fort de troquer ſa Couronne contre le Froc de St. François, ſi l'interêt de ſes Sujets ne s'oppoſoit à cette belle réſolution.

(*) *Que le Diable boiteux* &c.] Le Diable boiteux eſt un petit Roman ſatirique, où ce Diable enleve les toits des Maiſons, pour faire voir à un Curieux les deſordres d'une Ville.

O que n'ai-je le front, & le pinceau malin,
Du Doyen mordicant qu'on encenſe à Dublin!
Je peindrois ces Bâtards de la folle Fortune,
Qui paſſent pour des Fils de Mars & de Neptune;
Qui ſervent pour la Solde (*), & portent le Harnois,
Comme vous votre Robe, & Bavardin ſa Croix.
Ici je vous peindrois, ſi j'étois ſatirique,
Le Prêtre au deſeſpoir de n'être plus Laïque,
Et le Laïque outré de n'être que Chrétien,
Et condamné partant à louer Dieu pour rien.

Ici

(*) *Qui ſervent pour la Solde* &c.] Déplorable Métier, &c dont le Poëte Antiphane n'ignora pas la miſère!

Ὃς ἕνεκα τοῦ ζῆν ἔρχε τ' ἀποθανούμενος.
Miles qui vitæ cauſâ ſe auctorat neci.
C'eſt un Soldat malgré lui.

Ici je vous peindrois la douleur & la honte
Du Comte & du Marquis, d'être Marquis & Comte,
Sans pouvoir ſoutenir leurs Titres onéreux.
Je vous peindrois l'état d'un Mortel généreux,
Qui *malgré lui* nommé l'Organe de ſon Maître,
S'en voit l'Ambaſſadeur, ſans trouver de quoi l'être.
Je vous crayonnerois l'Homme de probité (*),
A la Cour *malgré lui* par ſon ſort arrêté,
Qui doit, pour ſubſiſter d'un ſalaire aſſez mince,
Souſcrire aveuglément aux crimes de ſon Prince.

Je

(*) Des Logiciens ſcrupuleux découvriront peut-être une contradiction manifeſte dans ce Vers & les trois ſuivans, & j'avoue que je ne puis m'en diſculper, qu'en aſſûrant, que d'autres Logiciens ſoutiennent abſolument le contraire. Qu'ils s'accordent.

Je me peindrois enfin, pour finir mes Portraits,
Chargé, dès le berceau, d'un métier que je hais,
Qui me convenant moins qu'à vous la Médecine,
Loin d'être lucratif, me coûte & me chagrine.
Admirez mon deſtin: dès l'âge de quinze ans,
Je fuyois le grand monde & ſes plaiſirs bruyans.
Au fond d'un vieux Château priſonnier volontaire,
Je perdis mes beaux jours en jeune Solitaire;
Amoureux d'un repos à mon bonheur fatal,
Je n'y voyois qu'Horace, ou Perſe ou Juvénal;
Et me rendis bien-tôt le jugement ſi juſte,
Que Virgile à mes yeux parut plus grand qu'Auguſte.
Funeſte illuſion! Source de mes malheurs!
Tandis que des Benêts parvenoient aux Grandeurs,

En flattant un Miniſtre, ou bien une Maîtreſſe,
Je feuilletois Lucain, j'étudiois Lucrèce,
Je négligeois les Grands que j'aurois pu fléchir,
Homère avec ſes Dieux devoit ſeul m'enrichir.
De l'Auteur de mes jours trompant la vigilance,
J'ai ſuivi mon penchant avec tant de conſtance,
Qu'au-deſſus des périls, c'eſt depuis trente Hyvers,
Obſédé d'un Démon, je fais de méchans vers;
Et me ſeche à choiſir des Phraſes cadencées,
Pour dire à mon prochain des vérités ſenſées.
Non que j'oſe eſpérer d'entrer par mes efforts,
Comme un Membre eſtimable, en cet illuſtre Corps (*),

Qui

(*) —— *en cet illuſtre Corps*] L'Académie Françoiſe établie par Edit du Roi, l'an 1635.

Qui depuis plus d'un Siècle, avec tant de droiture,
Couronne les Héros de ſa Littérature.
L'Orgueil n'eſt pas mon vice, & faute d'autre Emploi,
Je me verrai toujours Poëte *malgré moi*.
C'eſt l'Arrêt de mon Sort; cloué ſur un Pupître,
Je dois vous addreſſer *malgré moi* cette Epître;
Semblable en mon délire à ces foibles Eſprits,
Qu'on voit ſur le Tombeau du Bienheureux *Paris* (*)
Commettre, *en dépit d'eux*, tant de triſtes folies (†),
Je rime en forcené mes étranges ſaillies.

Quand

(*) —— *du Bienheureux Paris.*] Quand le Public n'auroit pas le précieux Recueil des Miracles de *St. Paris*, compilé par Mr. de *Montgéron in*-4. avec figures, on n'oublieroit pas les extravagances de l'Abbé *Becheran*, qui ouvrit le premier à Paris, ſur le Tombeau de ce prétendu Saint, la Scène par ſes belles Convulſions. Il danſa ſur le Tombeau de ce Diacre une Danſe, où entroit un pas nommé le *Saut de Carpe*, qui plût tellement aux Badauts de la Ville, que les Spectacles ordinaires en patirent, au grand préjudice des pauvres Comédiens.

(†) — *tant de triſtes folies.*] Le Livre de Mr. de Montgéron eſt excel-

Quand même entre deux draps je goûte un doux repos,
Aux dépens de nos Eoux, je rêve de bons mots:
Et ſi le juſte Ciel n'a pitié de mon Ame,
Je pourrois en mourant lâcher quelque Epigramme.
Travaillons toutefois, Sganarelle, au hazard,
Sans nous aſſujettir aux Préceptes de l'Art.
Vous guérirez parfois vos Malades crédules,
Je rendrai vainement les miens plus ridicules.
Mais le mauvais ſuccès ne doit pas empêcher
Le Juge de punir, le Curé de prêcher:
Et le Vice, inſolent à la barbe du Sage,
Ne doit pas rallentir ſon généreux courage;

Tant

excellent en ſon eſpèce, c'eſt-à-dire pour humilier l'Eſprit humain; on peut dire de ce bon Magiſtrat, qu'il eſt le Don Quichotte des Janſéniſtes.

Tant pis pour l'Insensé, qui rencontre un Miroir,
Et ferme les deux yeux, de crainte de se voir.
Si le Public se plaint de vos forfanteries,
Si le Sot irrité maudit mes rêveries,
Offrez-vous, Sganarelle, à changer de Métier,
A quitter le Chapeau, pour saisir un Mortier (*) :
J'abdiquerai d'abord l'ingrate Poësie,
Ainsi qu'un Prosélite abjure une Hérésie;
Pourvû qu'on me choisisse un Office assez doux,
Pour oublier les Sots, les Fourbes & les Foux.
De ceux dont on est craint on peut beaucoup prétendre,
Mais des Amis du tems il ne faut rien attendre;

Vous

(*) —— *pour saisir un Mortier.*] Un Mortier est un Bonnet de velours noir, rond, plat & large, bordé par en haut d'un large galon d'or, que les Présidents au Parlement de Paris font gloire de porter, entr'autres marques de leur dignité.

Vous êtes Médecin, vendez donc chérement
Le Pouvoir redouté de nuire impunément.
Je ſçai que lorsqu'on doit ſa fortune à ſa femme,
Le Vulgaire incivil croit cette voye infame:
Et que plus d'un Railleur dira mal à propos,
Que, ſans *Martine* (*), encor vous feriez des Fagôts.
Scrupule ſuranné! Pourquoi le Catiniſme
Seroit-il plus honteux que n'eſt le Népotiſme?
Et qu'importe aujourd'hui par quels heureux moyens
On ſort de la miſère, on gagne de gros Biens?
Je pourrois vous citer vingt illuſtres Familles,
Qui tirent leur éclat des femmes & des filles;
La

(*) *Que ſans Martine* &c.] *Martine*, femme de *Sganarelle*, trouva par hazard l'heureux moyen de faire ſon mari Médecin malgré lui.

La Sultane au Sérail nomme le Grand-Vizir,
Et le Miniſtre Turc s'en vante avec plaiſir.
Pour monter aux grandeurs la meilleure poſture,
Auprès d'un Jupiter c'eſt celle d'un Mercure.
Si l'honneur s'en reſſent, l'orgueil s'en applaudit,
Le Mercure effronté redouble ſon crédit;
Et prend un Vol ſi haut, qu'il s'exempte d'entendre
Les bruits injurieux que Momus ſçait répandre.
Ainſi nous avons vu de la Pourpre honoré
L'Intendant des Plaiſirs d'un Prince évaporé.
Votre Chapeau, Docteur, n'éteint point votre gloire,
Vous pouvez, ſans rougir, écouter votre Hiſtoire;
Martine a ſçu donner, en ſe vangeant de vous,
Un exemple à ſon Sexe, & des leçons à nous.

Je

Je ne ſuis point flatteur, quoique je ſois Poëte,
D'un cœur ſincère & pur ma plume eſt l'Interprête;
Et ſi vous en doutez, parlez à vos pareils,
Ils donneront du poids à mes foibles conſeils;
Mais conſultez ſur-tout *Robert*, ce galant homme,
Non le Faiſeur de Paix, mais *Robert* l'Econome (*).

(*) *Non le Faiſeur de Paix* &c] Dans la Scène II. Act. I. du *Médecin malgré lui*, un Mr. Robert s'aviſe de vouloir raccommoder Sganarelle avec ſa femme. Ce Robert étoit ſi grand Econome, qu'il raffina même ſur la Sauſſe *au pauvre homme*, en inventant celle qui porte à préſent le nom de *Sauſſe à Robert*.

EPITRE

A

GEORGE DANDIN.

Felix, quem faciunt aliorum Cornua cautum!

Owen. Epigr. 147. L. I.

Heureux celui qui ſçait profiter de l'exemple des maris trahis & deshonorés!

NE vous plaignez pas tant, ami George Dandin,

Tout Epoux, qui murmure, augmente ſon chagrin:

Plus il laiſſe entrevoir qu'il ſouffre le martyre,

Plus aux Railleurs du tems il fournit de quoi rire?

Quiconque a mal choiſi ſon ingrate Moitié,

Nous ſemble par-là même indigne de pitié.

Je veux bien toutefois, en Chrétien ſecourable,
Tâcher de ſoulager votre playe incurable.
Déja les yeux ouverts, vous ſentez que l'orgueil,
Fondé ſur vos Ecus, fut votre ſeul écueil.
Trop riche pour l'état où le Ciel vous fit naître,
Vous eutes, par malheur, de quoi payer un Maître,
Qui, ſous le nom d'Epouſe, entrant en votre lit,
Et quittant à regret ſon Rang qu'on vous vendit,
Dans les bras d'un Amant, dont elle eſt adorée,
Deshonore l'Epoux qui l'a deshonorée.
Faut-il s'en étonner? n'eſt-ce donc pas le lot
Du Riche ambitieux, qui ſe marie en Sot?
Que peut-il eſpérer de l'honneur d'une Fille,
Qui, ſignant ſon Contrat, avilit ſa Famille?

La Femme eſt toujours femme, en ſon beſoin urgent,
Elle immole à l'Amour encor plus qu'à l'Argent.
Peut-être avez-vous cru, Dandin, que la Nobleſſe,
Comme de vanité, regorgeoit de ſageſſe;
Et qu'un Honneur muni de trente-deux Quartiers,
Soutiendroit les aſſauts de mille Avanturiers?
Vous n'êtes, en ce cas, que doublement à plaindre,
Et de vos fiers Parens vous avez tout à craindre.
Qui vous nomme ſon Gendre, & le fait à regret,
Eſt, ſous le nom de Pere, un ennemi ſecret.
C'eſt en vain que ſans Dot vous prites votre Belle,
On ne s'en ſouvient plus à la moindre querelle,
Et le Noble, entêté de ſa bonne Maiſon,
Voit toujours contre vous ſa Fille & la Raiſon.

Heu-

Heureux, en vos malheurs, encor ſi le Beau-Pere,
De vos enfans futurs Curateur volontaire,
En homme de naiſſance, amoureux de procès,
Ne s'aviſe un beau jour de ſaiſir vos Effets;
Et de ne vous laiſſer de tout votre Héritage,
Qu'un Revenu modique, en guiſe d'appanage!
Je ne plaiſante point, je connois des Epoux,
Malgré leur qualité, plus maltraitez que vous.
Ils ne ſe plaindroient pas de leurs maux domeſtiques,
Et ſouffriroient en paix les affronts chimériques,
Si, pour ſe conſoler du plus ſanglant mépris,
Ils tiroient un pour cent des Biens qu'on leur a pris.
Tandis qu'on eſt encor le Maître de la Bourſe,
Ainſi que vous, Dandin, on n'eſt pas ſans reſſource.

Quand

Quand l'eſprit a compris l'art de philoſopher,
L'Or, ce puiſſant Métal, nous aide à triompher:
S'il ne rompt pas les nœuds d'un Hymen qui nous gêne,
Il a l'heureux moyen d'en allonger la Chaîne;
Et le Public diſcret a ſoin de ménager
Le digne *Amphitryon*, chez qui l'on va manger.
Parmi ſes raretés, Paris envoit à Londres,
Pour changer de climat, ſes Epoux hypocondres;
Et, ſur le même pied, Londres rend à Paris,
Par un juſte retour cent fois plus de maris.

C'eſt vous en dire aſſez. Vous répondrez peut-être,
„ Qu'on ne ſort point ainſi du lieu qui nous vit naître:
„ Que le François, ſur-tout, ſe réſoud rarement
„ A quitter ſon Païs, ſon unique Elément:

„ Que

„ Que ſi le Huguenot ſortit nud de la France,

„ Il n'y fallut pas moins qu'un fond de Conſcience."

Eh! bien, reſtez, Dandin, reſtez chez vous en paix,

Si votre heureux Foyer a pour vous tant d'attraits.

Si vous ne trouvez pas en votre Anti-Lucrèce,

Pour vos Champs paternels cet excès de tendreſſe;

Expliquez-vous d'abord en Epoux obligeant,

Elle ira loin de vous dépenſer votre Argent.

Pour ſe voir en repos, pour le bien de ſon Ame,

C'eſt à force d'Ecus qu'on doit bannir ſa Femme.

A quoi ſert le Mammon? peut-on mieux l'employer?

Vous nagez dans les biens, pourquoi donc vous noyer (*)?

Laiſ-

(*) —— *pourquoi donc vous noyer?*] Dandin finit la Comédie en diſant aux Spectateurs : *Lorſqu'on a, comme moi, épouſé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puiſſe prendre, c'eſt*

Laiſſez, Dandin, laiſſez le ſecours des Rivières ;
A ces triſtes Epoux de riches Héritières,
Qui comptant ſur l'Hymen d'engloutir des Treſors,
De leurs chiches Moitiés ne touchent que les corps.
On lit que St. Zuirard (*), ſous le poids d'une Chaîne,
Paſſoit toutes les nuits dans le tronc d'un vieux Chêne,
Qui, de tous les côtés de clouds pointus garni,
Offroit toujours au Saint un tourment infini.

Sans

c'eſt de s'aller jetter dans l'eau la tête la première. C'eſt le conſeil de *Juvénal*, Sat. VI. vs. 30, & ſuiv.

(*) *On lit que Saint Zuirard* &c.] Selon la Légende, ce Saint entouré d'une groſſe chaîne, jeûnoit extraordinairement & travailloit de même. Il paſſoit les nuits dans le tronc d'un Arbre garni de pieux pointus, & il s'étoit fait une couronne de bois, qu'il mettoit ſur ſa tête, où il y avoit de petites pierres ſuſpendues en quatre endroits, afin que lorſque le ſommeil feroit pancher ſa tête, une des pierres lui donnât des coups pour le réveiller. Voyez les *Vies des SS. Peres des Deſerts*, imprimées à Anvers en 1717. Tom. IV. p. 113. Fig. 253.

Sans doute il dormoit mal en ſa loge bizarre ;
Mais croyons qu'un mari, dans le lit d'une avare,
Couché ſur le duvet, dort moins & ſouffre plus,
Qu'un Saint Zuirard aſſis ſur tous ſes clouds pointus.
Vous changeriez bien-tôt de plainte & de langage,
Si vous deviez, Dandin, gémir dans l'eſclavage,
Où, depuis douze Hyvers, nous avons vu languir
Le meilleur des Mortels, ſans qu'il puiſſe y périr.
Pour s'enrichir ſoudain par ce Canal immonde,
Qui porta, comme on croit, le Péché dans ce Monde,
Il choiſit, en bravant la crainte des remords,
La Fille d'un *Craſſus*, le Pere des Treſors.
Mais avant que d'unir leurs triſtes deſtinées,
Tel que le bon Jacob, il ſervit ſept années.

Quand l'Avarice enfin, couronnant ſes amours,
Finit ſon Célibat, ainſi que ſes beaux jours:
O qu'il ſe crut heureux en méritant de l'être!
„ Je ſuis, ſe diſoit-il, le ſeul & digne Maître
„ De tant de Millions, lentement amaſſés
„ Par de ſobres Parens, damnés, mais trépaſſés.
„ Qu'ils hurlent à jamais dans l'infernal Orcheſtre,
„ J'aurai dans ce bas Monde un Paradis terreſtre."
Déja l'eſprit rempli des Projets les plus beaux,
Il bâtit des Palais, fonda des Hôpitaux,
Du haut des Galetas il tira les Poëtes,
Et du fond des Cachots les Priſonniers pour dettes.
Il s'impoſa d'un Roi les nobles fonctions:
Il offrit aux Savans de groſſes Penſions:

Il deſtina ſur-tout des preſens magnifiques
Pour ceux qui, s'embrouillant dans les Mathématiques,
Après un long travail, n'auroient de quoi manger;
Ceux qui raffineroient ſur l'Art de naviger,
Ainſi que de raiſon mis au rang des grands Hommes,
Devoient toucher par an Dieu ſçait combien de Sommes (*).

Mais

(*) —— De peur que quelque Riche miſérable ne ſe ſcandaliſe de ce qui vient d'être dit dans les vers précédens, rapportons ici des Vers de *Phèdre*, tant de fois cités en pareille occaſion :

Suſpicione ſi quis errabit ſua,
Et rapiet ad ſe quod erit commune omnium,
Stulte nudabit animi conſcientiam.

L'Original de ce Portrait n'eſt plus parmi les Vivans. Ce fut un Homme de mérite & de ſavoir. A la veille d'épouſer une Fille riche de quelques millions, il aſſûra ſes amis qu'il employeroit ſes richeſſes à l'avancement des Arts & des Sciences. Il ſe maria : ſon Bien aſſez conſidérable ſe mêla parmi les millions, & le *Mécenas* prétendu ne diſpoſa plus de la valeur d'une Guinée. Que les Femmes avares ſont pernicieuſes pour la République des Lettres !

Mais que ces beaux Projets, formés dans un instant,
Rentrèrent, juste Ciel! bien-tôt dans leur néant!
La Nymphe aux Millions, sous les yeux de sa mere,
De son prodigue Epoux dompta le caractère,
Et, par un coup d'essai le privant de son Bien,
Lui permit d'inventer l'Art de vivre de rien.
Pour pouvoir d'autant mieux vaquer à cette Etude,
On lui fit respirer l'air d'une Solitude,
Où dans un vieux fauteuil tranquilement assis,
Il pût voir les passans, au travers d'un chassis.
„ Ne vous figurez point, *lui disoit l'Hypocrite*,
„ Qu'ici vous passerez vos beaux jours en Hermite,
„ Un Oncle moribond, dont je dois hériter,
„ Vêcut toujours ainsi; vous devez l'imiter.

„ Il

„ Il eſt plus opulent encor qu'il n'eſt bizarre,

„ Nous aurons tout ſon Bien s'il peut vous croire avare. "

Le trop crédule Epoux goûta cette raiſon,

Et ſur ce riche eſpoir reſta dans la priſon.

De ſes vaſtes deſſeins, retardés par prudence,

Il amuſa long-tems ſa juſte impatience:

S'il garda ſes habits ſoixante & douze mois,

Il changea d'Almanac pour la ſeptième fois,

Lorſque l'Oncle éternel, en Uſurier tenace,

Rendit ſon Ame à Dieu de très-mauvaiſe grace.

Si Dieu la prit ou non? je n'en ſçai rien,

L'Egliſe eut ſon vieux corps, la Nièce eut tout ſon Bien:

Et l'on ne douta point qu'après cet Héritage,

Le politique Oiſeau ne ſortît de ſa Cage;

Mais on devina mal, l'infortuné Hibou,
Payé d'autres raiſons, demeura dans ſon trou.
Pouvoit-il, ſans pécher contre la bienſéance,
D'abord lever le maſque, avec tant d'impudence?
D'ailleurs, n'avoit-il point encore à ménager
La Mere de ſon Eve, ardente à ſe vanger;
Et qui d'un trait de plume, à jamais déplorable,
Pouvoit tirer raiſon d'un Gendre irraiſonnable?
En ſage, en bon Enfant, il prit donc ſon parti,
Ne ſe plaignant qu'au Ciel d'être ſi mal loti.
Il commença dès-lors, mais trop tard, à comprendre,
Que l'Hymen a ſes droits pour qui ſçait les défendre;
Mais que ces droits ſacrés par lâcheté perdus,
Sans un rare bonheur, ne ſe recouvrent plus.

Il osa toutefois s'attendre à ce Miracle;
Il se promit bien-tôt le ravissant spectacle
D'un lugubre Convoi, dont les énormes fraix
Amusent le Public, & se font sans regrets.
La Mort eut en effet pitié de sa misère;
Il vit d'un œil serein mourir sa Belle-mere,
Et renaître aussi-tôt l'espoir le plus trompeur,
Qui soit jamais entré dans l'esprit d'un Rêveur.
Il sçut s'imaginer que sa fière femelle,
Se rangeant doucement sous sa juste tutelle,
A son Seigneur & Maître offriroit à genoux
La clé du Coffre fort, l'ornement des Epoux.
Excusez, cher Dandin, si ma plume modeste
Du sort d'un tendre Ami supprime ici le reste;

L'Honneur de notre Sexe éxige d'oublier
Ce qu'un noble courroux me feroit publier.
Contentez-vous enfin & d'apprendre & de croire,
Que cet Epoux martyr, dont j'ébauche l'hiſtoire,
Plus malheureux que vous, ſouffre ſans murmurer,
Ce qu'un Eſclave Turc ne pourroit endurer.
J'ignore ſi chez lui, Chartreux involontaire,
Ainſi qu'on le prétend, il fait mauvaiſe chère,
Je n'ai pu découvrir ce myſtère odieux;
Mais ſon Marchand de vin, homme intègre & pieux,
Qui jadis de lui ſeul tira de bonnes ſommes,
Le déclare aujourd'hui le plus ſobre des hommes.
Il n'en faut point douter. J'ai vu des Libertins,
Grands Donneurs de Repas, de Bals & de Feſtins,

Qui, devenus Epoux d'avares Héritières,
Ne diſpoſoient alors que de leurs Tabatières,
Et fruſtrés des plaiſirs qu'ils s'étoient tant promis,
Craignoient de rencontrer leur intimes amis.
Quand le cœur eſt vilain dans une femme riche,
Ce n'eſt que de ſon corps, qu'elle n'eſt jamais chiche;
Aphoriſme moral, ſi conforme au Bon-Sens,
Qu'on devroit en Latin l'apprendre aux Jeunes gens.
N'eſt-il pas ſcandaleux de comprendre les Nôces
Parmi nos Sacremens, & parmi nos Négoces;
Que de ſes doigts impurs le Prêtre oſe benir
Un Pacte, que le Ciel ne ſauroit que punir?
J'ai pitié d'un Petus, qui digne d'une Arrie,
La cherche, & cependant rencontre une Fulvie;

Mais je vois de ſang froid, que dis-je? avec mépris,
Ces Trafiquans dupés, ces Contractans-Maris,
Qui dans un choix honteux, dicté par l'avarice,
Marchandoient la Fortune, & trouvent leur ſupplice.
Le Ciel eſt toujours juſte, il eſt toujours benin,
Un Fat ambitieux doit ſouffrir en Dandin:
Un Harpagon gémir dans l'affreuſe Indigence:
Le Sage s'écrier: Juſtice & Providence!

EPITRE

A

GÉRONTE

LE TESTATEUR, ONCLE

Du Légataire univerſel (*).

Quod non vetat Lex, hoc vetat fieri Pudor.
Senec. Troas, Act. II.

L'Equité ne permet pas tout ce que la Loi tolère.

HEureux quiconque en paix, content du Néceſſaire,
Meurt, comme on doit mourir, ſans Témoins, ſans Notaire;
Qui

(*) J'addreſſe cette Epître à *Géronte* le Teſtateur, Oncle du *Légataire univerſel*. La Comédie qui porte ce titre, & qui eſt de la façon de *Regnard* a ſçu plaire, quoiqu'elle choque la Règle principale.

Qui juſte & généreux, ſans dettes, ſans procès,
Laiſſe aux vrais Héritiers ſes Biens & ſes Effets !
L'Ouvrage, qu'à mon ſens, l'homme le plus habile
Doit trouver dangereux autant que difficile,
Géronte, c'eſt celui qu'on nomme Teſtament (*);
Ouvrage, où la candeur, où le diſcernement,
L'équité, le bon choix, une prudence inſigne,
Doivent également briller en chaque ligne,

Un

(*) *L'Ouvrage* &c.] Un Juriſconſulte Allemand, nommé *Stryckius*, a écrit un gros Traité in 4. *de Cautelis Teſtamentorum*, Ouvrage très-eſtimé, dont le commencement roule ſur les difficultés de teſter validement, & de prévenir les diſputes. L'Auteur, jadis Profeſſeur en Droit à *Hall* en Saxe, aſſûre que, ſuivant l'expérience, les Juriſconſultes les plus éclairés ſont préciſément ceux qui font par fois les Teſtamens les plus équivoques: *Experientia teſtis eſt, peritiſſimos etiam Juriſconſultos controverſiſſima conſcripſiſſe Teſtamenta.* Qu'il me ſoit permis de rapporter ici un Conte de Juriſconſulte. On debite qu'un riche Vieillard conjura un Matador en Juriſprudence de lui dreſſer la Minute d'un Teſtament que perſonne n'oſât *impugner*; mais que le Juriſconſulte trouva la choſe impoſſible. Notre Seigneur, dit-il, nous en a laiſſé un qui cauſe des diſputes éternelles, comment veut-on que l'Homme faſſe un Teſtament, qui ne ſoit pas ſujet à la chicanne?

Un Sot peut acquérir des Treſors ſuperflus;
Mais l'art d'en employer les amples Revenus,
Et d'en bien diſpoſer au ſortir de la vie,
Cet art, ſi peu connu, demande un grand génie.
Quel Conte, dira-t-on, un grain de jugement
Suffit en tout Païs, pour faire un Teſtament;
Le moindre des Grimauds qui vivent de la plume,
Nous apprend là-deſſus les Loix & la Coûtume!
Sans doute, & cependant il arrive par fois,
Que tel ſe pique fort de poſſéder les Loix,
Qui, diſtrait ou confus, Teſtateur olographe,
Au lieu d'un Teſtament, ne fait qu'une Epitaphe;
Et par le ſeul oubli d'une formalité,
Prive de tout effet ſa propre volonté.

Pour peu qu'on ſoit infirme, économe, ou bizarre,
Quand on penſe à la mort, tout notre eſprit s'égare;
Toutes nos paſſions, conduites par la peur,
Se donnent rendez-vous au fond de notre cœur;
Et pour ſe maintenir, y font tant de tumulte,
Que le Bon-Sens s'éteint dans le Juriſconſulte.

Mais quand nous pourrions, au gré de nos ſouhaits,
Teſter validement, ſans d'odieux aprêts,
Je ne plaindrois pas moins tout Etre raiſonnable
Réduit à partager un Bien conſidérable.
Nous riſquons en teſtant le Salut & l'Honneur,
L'Eſtime du Public & notre bonne odeur:
Nous riſquons de damner, par nos dons téméraires,
Et tous nos Hétitiers, & tous nos Légataires (*):

Nous

(*) *Nous riſquons* &c.] Ces Vers ne ſont certainement pas les

Nous risquons de damner encor ces Malheureux,
Auxquels nous ne laissons que nos tristes adieux.
Pour bien développer ces vérités fatales,
Il faudroit pour le moins vingt Epîtres morales;
Mais consulte plutôt, Géronte, ce Docteur,
Qui loge en ta poitrine, & qui n'est point menteur.
Il t'apprendra soudain que la Loi Naturelle,
Abhorre ces Decrets, nés dans notre cervelle,
Qui voudroient t'accorder le Privilège affreux
D'être à la fois ingrat, injuste & frauduleux.
L'Equité nous défend sous d'éternelles peines,
Les Abus tolérés par des Règles humaines (*).

Je

les plus beaux du monde; cependant je conseille aux gens prêts à tester de les apprendre par cœur. *Testamenta hominum, speculum morum.* Plin. Ep. XVIII. Lib. VIII. Les Testamens des hommes sont le Tableau de leurs mœurs.

(*) *L'Equité nous défend* &c.] *Non omne quod licet, honestum est.*

Je ſuis homme & Chrétien; un pere, à mon avis,
Ne ſauroit ſans horreur, exhéréder un fils.
Le fils peut encor moins deshériter ſon pere:
Le frere de ſes Biens n'oſe exclure ſon frere (*).
Quiconque t'appartient, dès qu'il eſt indigent,
Acquiert, par la Nature, un droit ſur ton Argent.
Il eſt juſte & ſéant, qu'un Pere de Famille
Ait un pouvoir ſacré ſur ſon fils, ſur ſa fille:
Puniſſons nos enfans, mais par humanité;
Ne les réduiſons point à la mendicité.

Qu'on

eſt. Dig. Lib. L. Tit. XVII. *de Reg. diveſſ. Leg.* CXLIV. Tout ce qui eſt permis par les Loix, n'eſt pas honnête. *Summum Jus, ſumma Injuria. Cic.* La juſtice dans ſon extrême rigueur eſt une extrême injuſtice. C'eſt de quoi les Gens de Loi tombent d'accord; mais le Juge ne déclarera point malhonnête une action indigne d'un honnête homme, dès que cette action ſera fondée en Droit.

(*) *Le Frere de ſes Biens* &c.] Préférer un étranger à ſon frere, ou à ſa ſœur, c'eſt abſolument choquer la Nature.

Qu'on nous rende plutôt le droit abominable
De verſer notre ſang, s'il nous paroît coupable:
En me perçant le cœur, on finit mes tourmens;
Mais qui m'ôte le pain, me punit trop long-tems.
C'eſt un Tyran couvert d'une fauſſe juſtice,
Qui, même aprés ſa mort, fait durer mon ſupplice;
Et par ſa cruauté m'oblige à recourir
Peut-être à cent forfaits, avant que de périr.
L'Indigence aux abois, mere de tant de crimes,
Creuſe au plus clairvoyant d'effroyables abîmes.
Ce n'eſt pas ſans raiſon, qu'à tout le Genre Humain
Le Sauveur enjoignit de demander le Pain (*);

Et

(*) *Ce n'eſt pas ſans raiſon* &c.] Il eſt conſolant pour les particuliers de voir que les Monarques Chrétiens ne ſont pas diſpenſés de demander leur *Pain quotidien* au ſouverain Etre.

Et que le sage *Agur*, redoutant la misère,
Pria Dieu de pouvoir trouver le nécessaire.

Nous ne péchons pas moins, lorsque l'Ambition,
Ou bien, à son défaut, la Prédilection,
Nous aveugle en faveur de quelque Personnage (*),
Habile à succéder, savant dans le partage,
Doué d'un estomac à bien-tôt digérer
Les Morceaux les plus durs qu'on puisse devorer.
Un Favori pareil, Directeur de caprices,
Dicte à son Testateur ses propres injustices:

Ainsi

(*) *Nous aveugle* &c.] Dans presque toutes les Parties de l'Europe, les Peres enrichissent leurs Fils aînés ou favoris, aux dépens des autres enfans. Dans les Maisons Souveraines c'est une nécessité, & les Cadets y deviennent les Sujets des Aînés; mais parmi les particuliers devroit-on suivre la même Maxime? Le droit d'aîneſſe est sans contredit un droit *sacré*; mais les abus en sont aussi pernicieux que ridicules. Qu'on consulte le célèbre *Puffendorff*, *Droit de la Nat. & des Gens*, Liv. IV. Chap. XI. §. 8.

Ainſi qu'un Archiduc, un Dauphin, un Infant,
Il monte ſur ſon Trône, en Prince triomphant;
Et condamne en ſon cœur l'odieuſe maxime
Qui daigne à chaque enfant marquer ſa légitime.
Mais ô que l'Homme eſt fou! qu'il ſçait peu réfléchir!
Rend-on heureux tous ceux qu'on a ſoin d'enrichir?
Périſſe avec ſes loix la dure Politique,
Qui, ſur le frêle eſpoir d'un honneur chimérique,
Dépouille des Cadets en faveur d'un aîné,
Souvent peu digne encor de ceux dont il eſt né!
On ſçait que rarement le fils d'un Pere illuſtre (*)
Soutient un Nom fameux, lui donne un nouveau luſtre;

Et

(*) *On ſçait que rarement le fils* &c.] L'Hiſtoire malheureuſement ne vérifie que trop le Proverbe ancien: *Heroum Filii noxæ.* Voyez les Adages d'Eraſme.

Et qu'un Fat, ſurchargé des Biens de ſes Ayeux,
Eſt mille fois plus fat qu'un fat qui nâquit gueux.
Nos vœux ne changeant point l'ordre des Deſtinées,
Les ſoins d'éterniſer nos races, nos lignées,
Sont vains ou ſuperflus, ſont par fois criminels,
Et n'embaraſſent point des Hommes immortels (*).
Ce ridicule orgueil, fût-il même louable,
Ne peut te diſpenſer d'être au moins équitable;
Tu dois toujours agir envers tes Héritiers,
Comme un bon debiteur avec ſes créanciers.

Le

(*) *Et n'embaraſſent point des Hommes immortels.*] Je ne compte pas mourir ſans enfans, diſoit Epaminondas en mourant: *Beatrix & Mantinée ſont pour moi deux Filles illuſtres, qui ne laiſſeront point périr mon Nom. Charles* XII. & le Prince *Eugène* ne s'embaraſſèrent point du ſoin de revivre dans leurs enfans: & l'illuſtre *Newton*, Héros d'une autre eſpèce, mourut à l'âge de 73. ans, ſans s'être jamais approché d'aucune femme. Cependant on ſçait qu'un Baron Allemand, ſe voyant Prêtre & le dernier de ſon auguſte Maiſon, ſe tranſporta à Rome, & demanda au Pape la permiſſion de ſe marier, afin d'empêcher l'extinction de ſa Famille. Mais le Pape renvoya le Baron Prêtre en ſa Patrie, en lui diſant ſéchement: *La voſtra Caſa non è la Caſa d'*Auſtria.

Le Code a beau parler, s'il eſt conſtant, Géronte,
Qu'à Dieu de tous nos Biens nous devons rendre compte :
Te ſeroit-il permis, ſuivant le Sens-commun,
D'être avare ou prodigue à l'égard de quelqu'un ;
De teſter, en un mot, Maître de tes richeſſes,
Selon tes préjugés, ou ſuivant tes foibleſſes ?
Conformons-nous aux Loix, ſans nous en prévaloir (*) ;
C'eſt-là, ſans contredit, notre premier devoir.
Si le Légiſlateur ſouffre que je me vange (†),
Je déteſte en Chrétien ce bénéfice étrange ;

Ou

(*) *Conformons-nous* &c.] C'eſt ſur cette grande Maxime que roule cette Epître.

(†) *Si le Légiſlateur* &c.] Il eſt lâche de ſe vanger en teſtant ; mais il eſt juſte de refuſer ſon Bien à ceux qui s'en ſont rendus abſolument indignes. J'approuve, par exemple, cet Oncle qui, pour reprocher délicatement à ſon Neveu le larcin que celui-ci lui avoit fait d'une Aſſiette d'argent, s'exprima en ces termes dans ſon Teſtament : *Je lui laiſſe onze Aſſiettes d'argent, il ſçait bien pourquoi je ne lui légue pas la douzième.* C'eſt Gayot de Pitaval qui rapporte cette Hiſtoire, *Cauſ. Célèbres*, T. III.

Ou s'il faut en ce Monde imiter le Mondain,
J'écouterai ma gloire, & non le Droit Romain.
Qui ſe vange en teſtant n'a qu'une ame de boue,
Et de quelque vertu que d'ailleurs on le loue,
C'eſt un lâche vangeur, qui dans ſon Teſtament
A ſa propre infamie éléve un Monument.
Que te dirai-je ici de ces Pécheurs prodigues,
Qui, finiſſant leurs jours en de ſales intrigues,
Font au lit de la mort, par des legs ſcandaleux,
Révolter leurs Parens & le Public contre eux?
Un Monſtre, toujours riche en promeſſes flatteuſes,
Fut vingt ans le Tyran de deux Sœurs vertueuſes,
Et les deshérita, pour doter une Iris,
Indigne d'habiter un Temple de Cypris.

J'ai

J'ai pourtant vu le Corps de cet homme parjure
Honoré d'un Cercueil & de la Sépulture:
Je dois même avouer, malgré tout mon orgueil,
Que de ce Scélérat j'ai pu porter le deuil (*);
Et demande humblement pardon de la ſottiſe,
Si quelque homme d'honneur encor s'en ſcandaliſe.
Peut-être on compteroit tous les méchans Ecrits,
Qu'on imprime en Hollande, à Londres, à Paris;
Mais pourroit-on compter les Inſtrumens perfides,
Qui font frémir d'horreur, & ſont pourtant valides?
O Mœurs! ô Tems! ô Loix! l'Oncle pécunieux
Promet par vingt ſermens ſon Bien à ſes Neveux.

Ce

(*) *J'ai pu porter le deuil.*] Le Deuil tient un rang conſidérable parmi les extravagances humaines; mais la ſottiſe ſemble complette, lorſqu'on prend un habit noir à l'honneur d'un Monſtre dont on déteſte la mémoire.

Ce n'eſt plus un ſecret. L'Oncle même en fait gloire,
Tous les Pyrrhons du tems ſont forcés de l'en croire;
Il meurt, & le Public apprend que le Paillard
Ne pilla les Manans qu'en faveur d'un Bâtard.
Combien de Foux pieux, combien de Sots crédules
Vont enrichir ces Nids que nous nommons Cellules,
Où tant de vils Oiſeaux, de plumage divers,
Dérobent leurs Forfaits aux yeux de l'Univers?
C'eſt voler ſes parens (*), c'eſt mal ſervir l'Egliſe,
C'eſt plonger les Humains dans la fainéantiſe,

Quo

(*) *C'eſt voler ſes parens* &c.] *Rapina eſt largiri male uſuris quod debebatur præſenti neceſſitati proximorum; unde mihi videntur vix excuſari poſſe à peccato capitali, qui Sumptibus immodicis aut extruunt, aut ornant Monaſteria ſeu Templa, quum tot viva Chriſti templa fame periclitentur, nuditate horreant, rerumque neceſſ riarum inopiâ diſcrucientur.* Eraſm. *Colloq. Conviv. Relig.* C'eſt commettre un vol & une rapine de faire du bien à ceux qui en abuſent, par la raiſon que c'eſt divertir & détourner des deniers

Que de jetter nos dons en ces ſombres Couvens,
Palais où la Molleſſe étrangle ſes Enfans.
Que n'ai-je aſſez de bien! plus juſte & plus utile,
A tous les Mendians j'ouvrirois un Azyle,
Où, ſuivant leur devoir, ils pourroient à nos yeux
Et louer le Seigneur, & travailler pour eux.
L'aveugle Vanité, ſi féconde en chimères,
Sçait au lieu de Priſons (*), fonder des Monaſtères;

Et

deniers dus à la preſſante néceſſité des véritables Pauvres. Sur ce fondement-là je bâtis une Thèſe qui vous paroîtra peut-être outrée: mais qui ne laiſſe pas d'être bien juſte; la voici. Ceux qui donnent des Sommes immenſes pour bâtir, ou pour orner, & pour enrichir des Monaſtères & des Temples, ſe rendent coupables devant Dieu, & à peine peut-on ne leur pas imputer un peché capital & mortel: c'eſt-là ma Propoſition, & la preuve en eſt facile & claire. En effet, il eſt certain & inconteſtable, qu'on devroit indiſpenſablement employer cet argent-là à réparer tant de Temples vivans de *Jéſus-Chriſt* qui ſont en danger de mourir de faim: qui tremblent de froid par la nudité; & qui enfin vivent dans une ſouffrance continuelle, par la privation des choſes les plus néceſſaires à la vie.

(*) *Sçait au lieu de Priſons* &c.] C'eſt un Spectacle bien ridicule, qu'une Ville pleine de Couvens; mais qui n'a point

Et le Moine ruſé, pour augmenter ſes fonds,
Arrache de gros legs aux riches moribonds.
Par ce Feu purgatif qu'inventa l'Avarice,
Et qui vaut au Clergé tous les Feux d'artifice,
Le Confeſſeur hardi d'un poltron Teſtateur
Fait, malgré ſa famille, un nigaud Fondateur.
N'oublions point ici ces plus grands Foux encore,
Qui, faute de Parens ainſi que d'Ellebore,
Dans le Treſor des Rois tranſmettent leurs Ecus,
Afin qu'on parle d'eux lorſqu'ils ne ſeront plus (*).

D'au-

de Maiſon de correction, point de Maiſon de force. Le *Raſphuys* & le *Spinnhuys* à Amſterdam ſont deux Couvens, qui, par rapport à l'utilité publique, effacent tous les ſuperbes Monaſtères de Naples.

(*) *Afin qu'on parle d'eux lorſqu'ils ne ſeront plus.*] Ces Porteurs d'eau à la Rivière brillent ordinairement dans les Gazettes. J'en ai connu deux, qui certainement n'eurent jamais raiſon d'oublier les Pauvres.

D'autres, pleins d'embaras, occupent leurs Notaires,
Et preſque tous les Mois changent de Légataires.
Liſons leurs Teſtamens revus & corrigés,
Toujours de mal en pis nous les verrons changés;
Par la triſte raiſon, que l'humaine prudence,
Eſt d'un foible ſecours contre notre inconſtance.
Tel, de peur de choiſir un Héritier ingrat,
Vit dans l'incertitude, & meurt *ab inteſtat*;
Et tel, n'oſant teſter qu'au bout de ſa carrière,
S'en acquitte ſi mal, en ſon heure dernière,
Qu'il brouille pour jamais des Parens bons amis,
Et ne laiſſe du bien qu'aux Supôts de Thémis.
En nos jours c'eſt à quoi le Teſtateur s'expoſe,
Il a beau s'exprimer en bonne en claire proſe,

Sur un Point mal placé la Chicane à cent yeux
Bâtit le fondement d'un Procès ruïneux.
La Probité, Géronte, eſt tellement bannie,
Que ſur l'omiſſion d'une cérémonie (*),
On caſſe un Teſtament, & c'eſt toujours le Mort,
Des Vivans mépriſé, qui ſeul a tout le tort.
Profite qui voudra par des fautes ſemblables,
Les volontés des Morts me ſeront reſpectables;

Que

(*) *Que ſur l'omiſſion d'une cérémonie*] Le célèbre Mr. *Barbeyrac*, dans deux Diſcours ſur *la Permiſſion & ſur le Bénéfice des Loix*, a fait voir qu'un honnête homme ne peut pas toujours ſe prévaloir des Droits & des privilèges que les Loix lui donnent. „ C'eſt une grande illuſion aux particuliers, *dit-il* „ *en ſon dernier Diſcours*, de s'imaginer que l'obſervation ou „ l'omiſſion des Formalités du Barreau, quelles qu'elles ſoient, „ puiſſent jamais donner un vrai droit de retenir ce que l'on „ devoit, ou de s'approprier ce qui ſeroit ſans cela revenu à „ autrui légitimement. Dans un autre endroit du même Diſ„ cours, pagg. 42 & 43., Edit. de l'année 1717., où l'Auteur approuve la caſſation d'un Teſtament invalide ſelon les Loix, il veut pourtant que le Légataire n'y perde rien, ſur-tout ſi le legs lui a été fait pour de juſtes cauſes, pour reconnoître, par „ exemple, des Services importans qu'il a rendus au Défunt. „ Que le Teſtament, *dit-il*, ſoit caſſé alors; mais que le legs „ ſubſiſte, & que la Juſtice céde ſes droits à l'Humanité.“

Que le Juge prononce ou pour ou contre moi,

La loi du Teſtateur eſt ma ſuprême Loi.

Quand je ne craindrois plus la vengeance divine,

Voudrois-je raiſonner moins noblement que Pline?

Ce généreux Conſul refuſa conſtamment

De trouver un défaut dans quelque Teſtament;

Tout Acte, ſous ce nom, ſacré pour ce digne homme,

Eut toujours plus de poids, qu'aucun Decret de Rome (*).

Ce

(*) Un Citoyen de la Ville de Côme inſtitua *Pline le Jeune* ſon Héritier, & légua à ladite Ville, leur commune Patrie, un quart de ſa Succeſſion, & enſuite fixa ce quart à quatre cens mille Seſterces. Or en ce tems-là il n'étoit pas permis de laiſſer des Legs à une Ville. Cependant Pline, trop généreux pour s'en prévaloir, paya le legs à ſa Patrie *Hoc ſi jus aſpicias, irritum: ſi defuncti voluntatem, ratum & firmum eſt. Mihi autem defuncti voluntas (verior quam in partem Juriſconſulti quod ſim dicturus accipiant) antiquior Jure eſt*, &c. Si l'on conſulte la Loi, *écrivit-il à Calviſius*, le legs eſt nul. Si l'on s'en tient à la volonté du mort, le legs eſt valable; & la volonté du mort (je ne ſçai comment les Juriſconſultes prendront ceci) eſt pour moi plus ſacrée que la Loi, ſur-tout lorſqu'il

Ce Pline eſt mon Héros, ce Pline eſt mon Docteur,

Et ſi je dois citer encore un grave Auteur,

Le Sage m'avertit de n'être pas trop juſte (*),

J'en croirai Salomon, ce Conſeiller auguſte.

Mais

lorſqu'il s'agit de conſerver à notre Patrie le bien qu'on lui a fait. Et dans une autre occaſion à Annien: *Ego propriam quandam legem mihi dixi, ut defunctorum voluntates, etiamſi jure deficerentur, quaſi perfectas tuerer. Conſtat autem, Codicillos iſtos Aciliani manu ſcriptos. Licet ergo non ſint confirmati Teſtamento, à me tamen ut confirmati obſervabuntur.* Ep. XVI. Lib. II. Je me ſuis fait une loi particuliere là-deſſus, c'eſt de ne trouver jamais aucun défaut dans la volonté des morts, quoi qu'en puiſſent dire les Formalités. Les Codicilles dont il s'agit ſont certainement écrits de la main d'Acilien. C'en eſt aſſez pour oublier avec lui, qu'ils doivent être confirmés par ſon Teſtament, & pour les exécuter comme s'il en avoit fait la cérémonie. La Lettre X. du Livre IV. à Sabinus mérite encore d'être citée en troiſième lieu. Une Dame Romaine l'avoit fait héritier conjointement avec ce *Sabinus*, & quoiqu'il ne parût par aucune diſpoſition du Teſtament que cette Dame avoit affranchi Modeſtus ſon Eſclave, elle lui avoit cependant laiſſé un legs en ces termes: *Je légue à Modeſtus, à qui j'ai déja donné ſa liberté*, &c. C'eſt ſur quoi *Sabinus* demanda l'avis de *Pline*, qui lui repondit noblement: *Contuli cum prudentibus, convenit inter omnes nec libertatem deberi, quia non ſit data; nec legatum, quia Servo ſuo dederit; ſed mihi manifeſtus error videtur, ideoque puto nobis quaſi ſcripſiſſe ſe credidit.* J'ai conſulté nos Maîtres. Tous prétendent que nous ne devons à cet Eſclave, ni la liberté qui ne lui a point été donnée, ni le legs dont l'Eſclave du Teſtateur, & qui reſte ſon Eſclave, eſt incapable. Mais moi, je ne doute pas que *Sabine* ne ſe ſoit trompée; & je ſuis perſuadé que nous ne devons pas héſiter à faire ce que nous ferions, ſi elle avoit écrit ce qu'elle croyoit écrire. La fin de cette Lettre eſt très-touchante & digne de Pline.

(*) *Le Sage m'avertit de n'être pas trop juſte.*] *Ne ſis nimium juſtus:*

Mais aux Humains du tems prêcher l'humanité,
C'eſt pouſſer leur orgueil juſqu'à la cruauté;
La Brebis en bêlant, par ſon triſte langage,
Loin d'attendrir le Loup l'irrite davantage.
J'ai vu le Magiſtrat (*) bizarrement Chrétien,
Vouloir concilier *Chriſt* & *Tribonien*;
Mais j'ai vu le Plaideur, à ſon Maître rebelle,
Rapiner ſur la foi d'une antique *Novelle*.

Que

juſtus: Ne ſois pas trop juſte, *dit le Sage*, Ch. VII. verſ. 16. C'eſt-à-dire: ne fais pas trop valoir ton droit contre le Prochain à la rigueur des Loix humaines. C'eſt l'explication la plus ſenſée dont ce paſſage ſoit ſuſceptible.

(*) *J'ai vu le Magiſtrat* &c.] Beau Spectacle pour des yeux tant ſoit peu philoſophiques! Le Juge conſcientieux, ſe voyant contraint de prononcer ſelon la rigueur des Loix, accorde à l'avarice ſes demandes infâmes, dans le même tems qu'il avertit le Plaideur avare, que ſes prétentions, fondées ſelon le Droit, ne ſont pas fondées *in Foro conſcientiæ*, devant le *Tribunal de la Conſcience*. C'eſt ce qui arrive tous les jours dans les Païs Chrétiens; mais le Turc n'a garde de décider un différend par une Sentence contraire à l'eſprit de l'Alcoran.

Que l'Avare eſt heureux! Il a pour lui ſa loi,
Il eſt juſte pour elle, infâme ſelon moi.
Encor, Géronte, encor on prendroit patience,
Si l'Homme à chicaner bornoit ſon impudence;
Les meilleurs Teſtamens aujourd'hui ſont ſujets
A demeurer toujours des Papiers ſans effets.
Je ne te parle point de ceux que l'on ſupprime,
Puiſqu'on a découvert l'art d'empêcher ce crime (*);
Mais celui de forcer un Héritier puiſſant
A payer, par exemple, un legs intéreſſant,
Géronte, ſi tu ſçais cet art ſi difficile,
Daigne me l'enſeigner, il me ſeroit utile;

(*) *L'art d'empêcher ce crime.*] Les diverſes précautions qu'on prend d'ordinaire, en certaines circonſtances, pour empêcher la ſuppreſſion des Teſtamens, ſont des preuves manifeſtes de l'infâmie du Siècle. *O turpem Humano Generi fraudis ac nequitiæ publicæ confeſſionem!* Senec. de Benef. Lib. III Cap. XV. O que cet aveu eſt honteux pour le Genre humain!

Il me conviendroit mieux, en mes triſtes revers,
Que le maigre talent de bien tourner des vers.
Il eſt vrai qu'un mortel de nulle conſéquence
Peut ſe flatter encore, avec quelque apparence,
Qu'un jour ſon héritier reſpectera ſes loix.
Mais les Riches, les Grands, les Princes & les Rois,
S'ils oſent l'eſpérer, ils couvent des chimères,
Et rendent malheureux leurs pauvres Légataires.
J'ai lu dans un Bouquin, qu'un Monarque Perſan
Fit en mourant des legs à chaque Courtiſan;
Et qu'encor que la Somme en fût aſſez modique,
Son Fils, ſon Succeſſeur, ſon Héritier unique,
J'ajoûte de mon chef le Roi des Chicaneurs,
Déclara que les Rois étant toujours Mineurs,

Le Teſtament royal, pourvu d'un Codicille,
Ne pouvoit qu'être nul, provenant d'un Pupile.
C'eſt ainſi que le Grand ſe moque du petit,
Et le Riche vilain du Pauvre ſans crédit.
De nobles ſentimens, dignes d'une grande Ame,
On ne ſe pique plus en notre Siècle infâme;
L'Interêt eſt le Dieu qui ſe fait adorer
Par ceux préciſément qui devroient l'abhorrer.
Veux-tu par des bienfaits récompenſer le zèle
D'un Parent, d'un Ami, d'un Serviteur fidèle?
Crois-moi, dès ce moment, ſans ſonger à teſter,
Va d'un devoir ſi ſaint toi-même t'acquitter (*).

La

(*) *Va d'un devoir ſi ſaint toi-même t'acquitter.*] C'eſt un conſeil bien des fois donné; mais rarement ſuivi. J'avoue que les Donations entre vifs, ou à cauſe de mort, ſont encore ſujettes non-ſeulement à la chicane, mais à l'aperte injuſtice; cependant il s'en faut bien que la voye en ſoit ſi dangereuſe.

La bonne foi d'autrui peut nous être connue (*),
Mais auſſi s'altérer, dès qu'on nous perd de vûe;
Et la Mort, qui nous ferme & la bouche & les yeux,
Souvent du Fils ſoumis fait un ſéditieux.
Tu pâlirois d'effroi, ſi j'appuyois ma Thèſe
Par un Exemple affreux, qu'il faut que je te taiſe,
Qui prouveroit au moins, qu'on ne doit pas donner
Aux hommes le moyen de pouvoir ſe damner (†).
Géronte, après cela, juge ſi la Prudence
S'oppoſe à mes conſeils. J'ai dit ce que j'en penſe;

Si

(*) *La bonne foi d'autrui peut nous être connue.*] Pline dit à la fin de la Lettre X. Liv. IV., qu'en choiſiſſant bien *ſes Héritiers*, on prend les précautions les plus ſûres. Mais mon Héritier peut venir à mourir immédiatement après moi, & les Héritiers de mon héritier ſont peut-être des gens ſans foi & ſans probité; c'eſt de quoi on a des exemples.

(†) . . . *un moyen de pouvoir ſe damner.*] Le Teſtateur qui charge ſon Héritier de payer quelques legs conſidérables, lui fournit ordinairement le moyen de ſe damner. Songez y, Peres & Meres, qui voulez teſter.

Si l'on ne teſtoit plus, les Héros de Palais

Vivroient en vrais Savans, & mille gens en paix (*).

(*) *Si l'on ne teſtoit plus* &c.] S'il n'y avoit point de Teſtamens pour régler le droit des Héritiers, je ne ſçai ſi l'on auroit beſoin de Tribunaux pour régler les différends des hommes; les Juges ſeroient preſque réduits à la triſte fonction d'envoyer au Gibet les Voleurs & les Incendiaires. En effet, que voit-on dans les Lanternes des Chambres, au Parquet, à la Porte ou dans la Salle du Magiſtrat? Sont-ce des Héritiers *ab inteſtat*? Non. Les Loix ont pourvu à leurs partages. On y voit les Teſtamentaires qui plaident en explication d'une clauſe ou d'un Article, les Perſonnes exhérédées, ceux qui ſe plaignent d'un teſtament fait avec loiſir, avec maturité par un Homme grave, habile, conſcientieux, & qui a été aidé d'un bon Conſeil, &c. *De la Bruyère.*

EPITRE

A

SANCHO PANÇA,

Ecuyer de *Don Quichotte de la Manche*, & Gouverneur, pendant un tems, de l'Iſle de BARATARIA.

Venturoſo aquel à quien el Cielo diò un pedaço de pan, ſin que le quede obligacion de agradecerlo à otro que al miſmo cielo.

D. *Quix.* P. ſeg. L. VIII. C. LVIII.

VIgilant Ecuyer du plus valeureux Maître,
Que jamais le Soleil en Eſpagne vit naître,
Sancho, quand tu diſois au meilleur des Griſons:
Mon Enfant (*), *tous les maux avec le pain ſont bons*,

Tu

(*) *Mon Enfant*, &c.] Sancho Pança, réduit à quitter le Gouvernement de l'Iſle de *Barataria*, fut ſi malheureux la même nuit,

Tu ne diſois que vrai; l'Ane & le Philoſophe,
A l'égard de la faim, ſont d'une même étoffe;
Aux loix de la Nature également ſoumis,
Le Ventre eſt le plus grand de tous nos Ennemis.
Mais ſçais-tu quand le Pain eſt le plus délectable (*)?
C'eſt quand ce n'eſt qu'au Ciel qu'on en eſt redevable;
Le Pain qu'on doit manger au ſervice d'un Grand,
Eſt toujours bis & dur, fût-il & tendre & blanc.
Les Rois, ingénieux à dorer leurs pilules,
Inventent tous les jours des Titres ridicules,

Pour

nuit, qu'il tomba avec ſon cher Griſon dans une foſſe profonde. Il penſa mourir de déplaiſir, *dit l'Hiſtoire*, quand il vit le lendemain ſon Ane couché, les oreilles abatues, & faiſant une fort triſte mine. Enfin, après bien des lamentations, le bon Sancho tira de ſon Biſſac un morceau de pain, & le donna au Griſon, en lui diſant: *Todos los duelos con pan ſon buenos. D. Quin.* P. II. L. VIII. C. LV.

(*) *Mais ſçais-tu quand le Pain* &c.] La Vérité contenue dans ce vers & le ſuivant, fait le ſujet de cette Epître, ainſi la matière n'en étant pas nouvelle, on ne doit s'attendre à rien qui puiſſe avoir les graces de la nouveauté.

Pour cacher finement aux Sots ambitieux,
Ce que la Servitude a de plus odieux.
Mais *abrenuncio*: le Renard prêche aux Poules:
Marchand d'oignons, dit-on, ſe connoît en ciboules:
Je baiſe fort les mains à tous les gros Seigneurs,
Quand c'eſt pour m'aſſervir qu'ils m'offrent des Honneurs.
Ami, j'ai vu le Loup. Malgré ſa bonne chère,
La Cour ſera pour moi le ventre de ma Mere:
Je n'y retourne plus: Chat échaudé craint l'eau;
Et je me promets bien de mourir dans ma peau.
Pain cuit & liberté (*), Sancho, c'eſt ma Deviſe:
Si je ſuis orgueilleux, je le ſuis à ma guiſe:

A

(*) *Pain cuit & liberté*] Le vieux Proverbe dit: *Libertas & pain cuit*; mais le Bon-Sens veut qu'on diſe plutôt: *Pain cuit & libertas.*

A l'horreur d'obéïr aux caprices d'un Grand,

Je préfère l'honneur de vivre indépendant;

Au ſeul mot de *ſervir*, mon eſprit indocile

N'attache qu'une idée abſolument *ſervile*.

Nous devons nous munir contre la pauvreté;

Mais jamais aux dépens de notre liberté (*),

Sans elle, tout n'eſt rien, peu vaut tout avec elle;

Si mon mauvais Deſtin me vexe & me harcele,

Je

(*) *Mais jamais aux dépens de notre liberté.*] Juvénal demande à un homme qui va ſe marier:

Ferre potes dominam, ſalvis tot reſtibus, ullam?

Eſt-il bien vrai que vous preniez une femme? Quoi! n'y a-t-il point de corde à Rome? Sat. VI. vs. 30. Je demanderois volontiers à un Eſclave de Cour:

Ferre potes dominum, ſalvis tot reſtibus, ullum?

Quel Démon vous poſſède pour vous donner un Maître? N'y a-t-il pas aſſez de cordes à votre ſervice?

Heureux le mortel, qui peut dire ſincèrement avec un Poëte Latin:

Pauperiem, modico contentus, ſemper amavi,
Et rerum dominus, nil cupiendo, fui.

Content de peu j'ai toujours aimé la pauvreté, & je n'ai jamais manqué de rien; parce que je n'ai deſiré que ce qui dépendoit de moi.

Je me ſens aſſez fort, pour dire à mes Anons:

Mes Enfans, tous les maux avec le pain ſont bons;

Et c'eſt ce qu'à mon ſens tout Pere raiſonnable

Devroit dire à ſes fils, en ſe mettant à table.

Quand le Ciel prend ſur lui le ſoin de nous nourrir,

Aux Faveurs d'un Mortel devons-nous recourir;

Et, contre les attraits d'une foible eſpérance,

Troquer notre repos & notre indépendance?

Sancho, de bonne foi le troc n'eſt pas Chrétien,

C'eſt le parti qui reſte à qui ne reſte rien,

Un coup de deſeſpoir, que la miſère humaine,

Sans les erreurs du monde, excuſeroit à peine.

En vain l'Homme de Cour, Animal glorieux,

Me vantant ſa fortune, affecte d'être heureux:

En vain il s'enrichit, ſon bonheur n'eſt qu'un Songe,
Comme il ſçait s'imbiber, on ſçait preſſer l'éponge:
A beau jeu, beau retour: il s'en mordra les doigts,
Le Diable, toujours Diable, eſt derrière la croix:
Tant va la Cruche à l'eau, qu'enfin elle ſe briſe;
Pain cuit & liberté, c'eſt ma bonne Deviſe.

Je ſçai, Sancho, je ſçai que plus d'un Ecuyer
A lieu d'être content de ſon joyeux métier,
Que plus d'un Serviteur, vraiment heureux de l'être,
Souvent s'érige encore en Maître de ſon Maître.
J'ai vu des Galopins, en Seigneurs transformés,
Qui s'engraiſſoient du ſang des Peuples opprimés,
Comme on voit en Eté des Chenilles écloſes,
En Papillons brillans, piller le ſuc des Roſes.

Mais

Mais les doigts de la main ne ſe reſſemblent pas.
Quand tous les jours de Dieu ſeroient des Mardis-gras,
Quand tout ce qui reluit ſeroit de l'or en barre:
Je ne veux point ramper ſous un Maître bizarre:
Qui, fier de ſon pouvoir, abuſant de ſes droits,
Pourroit me confier de très-vilains emplois;
Et, pour comble d'horreurs, me rendre enfin complice
De ſes éxactions & de ſon injuſtice.
Un Auteur inconnu, mais homme de bon-ſens,
Compare aux gros Joueurs le Gros des Courtiſans;
Ils ſentent le péril, & rien ne les arrête,
N'ayant, *dit cet Auteur*, que leur Fortune en tête;
Ils ſouffrent conſtamment cent revers odieux,
Riſquant tout ce que l'Homme a de plus précieux,

En vain il s'enrichit, ſon bonheur n'eſt qu'un Songe,
Comme il ſçait s'imbiber, on ſçait preſſer l'éponge:
A beau jeu, beau retour: il s'en mordra les doigts,
Le Diable, toujours Diable, eſt derrière la croix:
Tant va la Cruche à l'eau, qu'enfin elle ſe briſe;
Pain cuit & liberté, c'eſt ma bonne Deviſe.

Je ſçai, Sancho, je ſçai que plus d'un Ecuyer
A lieu d'être content de ſon joyeux métier,
Que plus d'un Serviteur, vraiment heureux de l'être,
Souvent s'érige encore en Maître de ſon Maître.
J'ai vu des Galopins, en Seigneurs transformés,
Qui s'engraiſſoient du ſang des Peuples opprimés,
Comme on voit en Eté des Chenilles écloſes,
En Papillons brillans, piller le ſuc des Roſes.

Mais

Mais les doigts de la main ne ſe reſſemblent pas.
Quand tous les jours de Dieu ſeroient des Mardis-gras,
Quand tout ce qui reluit ſeroit de l'or en barre:
Je ne veux point ramper ſous un Maître bizarre:
Qui, fier de ſon pouvoir, abuſant de ſes droits,
Pourroit me confier de très-vilains emplois;
Et, pour comble d'horreurs, me rendre enfin complice
De ſes éxactions & de ſon injuſtice.
Un Auteur inconnu, mais homme de bon-ſens,
Compare aux gros Joueurs le Gros des Courtiſans;
Ils ſentent le péril, & rien ne les arrête,
N'ayant, *dit cet Auteur*, que leur Fortune en tête;
Ils ſouffrent conſtamment cent revers odieux,
Riſquant tout ce que l'Homme a de plus précieux,

Juſqu'à ce que trompés de toutes les manières,
Ils découvrent de l'Art les dangereux myſtères;
Et dès-lors, à leur tour habiles Compagnons,
De dupes, qu'ils étoient, ils deviennent fripons.
Changement naturel, ſoit dit en confidence,
Qui promet d'obéïr, promet plus qu'il ne penſe;
Souvent, quoique le cœur ſoit d'abord ferme en nous,
On ſuit le grand exemple, on hurle avec les Loups;
Et tel ſe croit encor tout auſſi pur qu'un Ange,
Qui, déja criminel, ſe veautre dans la fange;
Tel, Miniſtre à la Cour, pour le bien de l'Etat,
Fait, en homme d'honneur, des coups de Scélérat (*).

Mais,

(*) *Fait en homme d'honneur* &c.] Ce Vers auroit beſoin d'une petite Note; mais *à buen entendor pocas palabras.* A bon entendeur peu de paroles.

Mais, Sancho, ſi je plains ces Forçats déplorables,
Je ſouffre quand je vois des Sots inexcuſables,
Pour allonger d'un *Don* (*) leurs Titres faſtueux,
Tomber dans l'eſclavage au comble de leurs vœux.
Las d'être Rois chez eux par leurs propres richeſſes,
Ils cherchent des honneurs juſque dans les baſſeſſes.
Semblables aux Enfans, à ces jolis Poupons,
Qui contre des Jouets vont troquer leurs Bonbons;
Ils ſavent s'acheter, du Bien de leurs Ancêtres,
Des Noms extravagans, & ſouvent de ſots Maîtres.

Un

(*) *Pour allonger d'un* DON *&c.*] Le bon Sancho ne pouvoit ſupporter cette extravagance. Lorſqu'en qualité de Gouverneur, on voulut lui appliquer le *Don*, il le rejetta avec un mépris inexprimable. *Yo imagino*, diſoit il, *que en eſta Inſula deve de aver mas Dones que Piedras, pero Baſta; Dios me entiende.* D. Quix. Part. II. Liv. VII. Chap. 45.

Un Fou, dans ſa Province à crédit honoré (*),
S'enfla de tant d'orgueil, qu'en jeune évaporé
Il quitta ſon Château, ſes navets & ſes raves,
Pour briller à la Cour, parmi d'autres Eſclaves.
Il n'y parut qu'en fat; mais le Fat opulent,
Suivi d'un Coffre fort, y montra ſon talent.
A l'inſtant il obtint, en Seigneur de mérites,
L'Emploi de débaucher les Faquins-Paraſites;
Et s'acquitta ſi bien de cet illuſtre Emploi,
Qu'il mangea ſes Treſors, & ne ſçut pas pourquoi?
Sur la foi d'un eſpoir fondé ſur ſon grand zèle,
Il devora ſes Fiefs, en Serviteur fidèle,

Et

(*) *Un Fou dans ſa Province* &c.] Ce Fou n'eſt qu'un Etre de Raiſon, & ſi le Cenſeur en doute, qu'il reliſe ma Remarque ſur les Vers 99-116. de l'Epitre V.

Et s'endettant enſuite, il ſe trouve aujourd'hui
En proye aux Créanciers, non moins trompés que lui.
Ne crois pas toutefois qu'abandonnant ſon Prince,
Le Fou deshabillé retourne en ſa Province:
Fier d'un large Ruban, qu'il a droit de porter,
Il n'eſt point de revers qu'il ne ſache affronter;
Plongé dans les horreurs de ſa conduite infâme,
Comme il perdit ſes Biens, il veut perdre ſon Ame.
Que les Rois aviſés debitent leurs Rubans,
On ne me verra point au nombre des Chalands:
Je veux pondre mes œufs, foin de la Marchandiſe:
Pain cuit & liberté, c'eſt toujours ma Deviſe.
Je ne ſuis pas ſi fou de me laiſſer berner (*),
Dans l'eſpoir d'obtenir une Iſle à gouverner.

Quand

(*) *Je ne ſuis pas ſi fou* &c.] Diſgrace connue de Sancho, qu'il reprochoit éternellement à ſon bon Maître.

Quand même mon Cheval ne ſeroit qu'une Bête,
Libre ſur mon paillier, je veux lever la crête,
Manger en paix chez moi mes Choux & mes Oignons,
Ne connoître les Grands qu'à peine par leurs noms;
Et ne ſouffrir jamais, en mon petit Domaine,
Que le Bon Sens pour Roi, que la Raiſon pour Reine.
Si je ſuis peu, Sancho, je ſuis ce que je ſuis,
Je n'ai que de beaux jours, & de plus belles nuits;
Au ſein d'une Famille, où mon amour m'attache,
Tous les jours ſont pour moi des Nôces de Gamache (*).
Pour m'égayer l'eſprit, mes murs ſont tapiſſés
De cent Livres divers, avec choix amaſſés;

Et

(*) —— *des Nôces de Gamache.*] Riche Fermier, qui donna des nôces ſuperbes, où le fidèle Ecuyer de *Don Quichotte* ſe trouva comme en ſon véritable élément.

Et comme j'appris d'eux, en mon Séjour champêtre,
L'Art de vivre content, ſans avoir lieu de l'être,
J'enſeigne, en m'amuſant, ce grand art à mon tour
Aux trois pauvres Marmots (*), qui me doivent le jour.
Pour prix de ma candeur, je puis peut-être encore
Compter deux vrais Amis, que j'aime & que j'honore,
Qui ſeroient ſans défaut en ce Siècle infecté,
Si l'un aimoit le Vin, l'autre l'oiſiveté.
Toujours *Roger bon tems*, je ris, je bois, je mange:
Je tire ſur le Ciel tant de Lettres de change,

Que

(*) *Aux trois pauvres Marmots* &c.] L'Ecuyer du *Bois*, dont le terrible nez fit tant de peur à Sancho, diſoit qu'il étoit entièrement réſolu de quitter le Métier d'Ecuyer errant, pour aller chez lui élever *ſes trois Enfans: Criar mis hijitos, que tengo tres, come tres Orientales Perlas. Dos tengo yo*, répondit d'abord Sancho avec vivacité, *que ſe pueden preſentar al Papa en perſona.*

Que de mon ſuperflu le Pauvre ſoulagé
Convient que mon Pain cuit vaut bien d'être mangé.
C'eſt vivre, c'eſt jouïr de ſon indépendance:
C'eſt de la volupté tirer la quinteſſence;
Mais ne t'aviſe pas, digne Ecuyer errant,
De me prendre auſſi-tôt pour quelque Saint vivant (*).
Les Spectres & les Saints jouent d'étranges rôles,
Au Diable qui les voit, hors les Fous & les Folles.
Si je n'imite pas cet Animal mîtré,
Que, pour être tondu, l'Égliſe feint châtré,
Qui

(*) *De me prendre auſſi-tôt pour quelque Saint vivant.*] Sancho ayant entendu de quelle maniere *D. Diego de Miranda* vivoit dans ſa Retraite, il le prit pour un Saint vivant, & ſe proſterna en bon Chrétien Eſpagnol devant ce ſage Campagnard. Il faut avouer que le Perſonnage de Sancho ſurpaſſe en quelque façon celui de D. Quichotte même. Ce ſeroit un défaut en tout autre Roman, & *Cervantes* s'en eſt apperçu, puiſque dans ſa Préface, Satire fine contre les Pédans, il dit au Lecteur deſœuvré: *To no quero encarecerte el ſervicio que te hago en darte à conocer tan notable y tan honrado Cavallero: pero quiero que me agradezcas el conocimiento que tendras del famoſo* SANCHO PANÇA *ſu Eſcudero.*

Qui d'un riche Evêché (*), qui de vingt Prélatures,
Ne nourrit que des Chiens, & d'autres créatures:
Je ne ſuis qu'un Pécheur, mais un Pécheur ſoigneux
D'exercer les Vertus, dont il eſt amoureux;
Et ſi la Liberté, Dame de mes penſées,
M'accorde des faveurs, ces faveurs ſont ſenſées.
Quand, ſuivant leur devoir, les Pontifes Romains,
En Peres généreux, *gratis* feront des Saints,
Parmi les Bienheureux, dignes de notre offrande,
Saint Sancho, Gouverneur, vivra dans la Légende.

Un

(*) *Qui d'un riche Evêché* &c.] Autrefois les Evêques employoient ſi mal leurs richeſſes, que le célèbre H. *Grotius* en trouva l'Hiſtoire Eccléſiaſtique tout-à-fait ſcandaleuſe à lire: *Qui legit Hiſtoriam Eccleſiaſticam, quid legit niſi Epiſcoporum vitia?* Epit. p. 7. Col. 1. Certain Evêque, ſurchargé d'Abbayes & d'autres Bénéfices alla voir à Paris Mr. de Tonnerre Evêque de Noyon. Ce Prélat en reconduiſant l'autre, lui dit avec beaucoup de politeſſe: *Je ne puis trop vous honorer, car quand je vois tant de Dignités ſur votre tête, je m'imagine voir un Concile complet.*

Un Cœur tel que le tien mérite tous les prix:
Plût au Ciel que les Rois, ou que leurs Favoris,
Connuſſent comme toi l'Equité naturelle,
Et, jugeant nos Procès, te priſſent pour modèle!
Tout au rebours, mon Cher, c'eſt pour ſe divertir,
C'eſt pour tuer le tems, non pour ſe convertir,
Que Don Quichotte eſt lu, que même en nos Verdures (*),
L'Artiſan nous dépeint vos rares Avantures.
Je ne rougirai pas de t'avouer ici,
Qu'en me moulant ſur toi, j'ai vêcu ſans ſouci;

C'eſt

(*) —— *que même en nos Verdures.*] Les Verdures, où les Avantures de D. Quichotte ſont repréſentées, ont encore la vogue. Quel honneur pour l'illuſtre *Michel de Cervantes*, qui mourut de miſère! Les Héros de ſon Roman ſont auſſi connus qu'aucun Héros de l'Hiſtoire.

C'eſt de toi que j'appris, dès ma plus tendre enfance,
L'Art de perdre mon bien avec indifférence.
Et quand mes Ennemis demain viendroient en Corps
Saccager mon azyle, & m'en chaſſer dehors;
Sancho, j'en ſortirois gai, content & tranquile,
Comme on te vit entrer & ſortir de ton Iſle.
Cent braſſes au-deſſus de mes Perſécuteurs,
Si je crains des Tyrans, ce ſont ces fiers Docteurs,
Ces *Pedros Rezios* (*), ces Prêcheurs de diette,
Payez pour tourmenter mon malheureux ſquelette.
L'épouvantable nez de l'Ecuyer du *Bbir*,
Me feroit moins de peur, que le vilain minois

De

(*) *Ces Pedros Rezios* &c.] Le *Dotor Pedro Rezio* de *Aguero*, natif du Village de *Tirtuafera*, entre *Caraquel* & *Almodobar*, fut le ſcrupuleux Médecin des Gouverneurs de *Barataria*.

De tout maudit Docteur, qui d'abord me condamne
A renoncer au Vin, pour boire une Ptiſanne,
Breuvage dégoûtant qu'inventa Lucifer,
Sans doute ſur l'eſpoir de crever dans l'Enfer.
Mais à bon Chat bon Rat: bien fin qui me rattrape;
Je ſerai plus têtu que la Mule du Pape.
Nargue des Médecins: vivent les bons Repas!
Tout Baume eſt, à mon goût, Baume de fier à bras.
Il ne peut m'importer à quel mal je ſuccombe;
Car quand la Poire eſt mûre, il faut bien qu'elle tombe.
J'attendrai cet inſtant, ſans craindre, & ſans ſonger
Par quels moyens nos jours pourroient ſe prolonger;
A tout compter, le Jeu ne vaut pas la chandelle.
S'il ne faut que mourir, c'eſt une bagatelle;

Je ſaurai m'acquitter de ce petit devoir,
Et dire à mes Amis: Adieu juſqu'au revoir.
Le Compliment eſt court, mais, quoiqu'encor vulgaire,
Pour plus d'un Courtiſan très-difficile à faire;
C'eſt, dis-je, un Opera pour le Peuple enyvré
Des Vanités du Monde, auquel il s'eſt livré.
Quand le Riche eſt réduit à quitter ſa Famille,
Le Chameau doit paſſer par le trou d'une éguille.
C'eſt-à-dire en deux mots, que ce triſte Animal.....
Mais finiſſons, de peur de nous expliquer mal:
Et tenons-nous pour dit, que, dans le grand Voyage,
Le Pauvre ſur le Riche a plus d'un avantage.
Oui, Sancho, mon Ami, ſur cette Vérité,
Je ne demande au Ciel, que *Pain* & *Liberté*.

J'ai le Pain, grace au Ciel, & libre en ma Retraite,
Sans le ſecours d'autrui, ma fortune eſt parfaite;
Le Ciel en eſt l'Auteur, c'eſt à lui que je dois
Ce que doit le Vulgaire aux caprices des Rois.
Tout Bienfait perd ſon prix, & devient mépriſable,
Si-tôt qu'à quelque Grand je m'en vois redevable:
Ce n'eſt qu'un Bien ſerré de mille nœuds ſecrets,
Qui captivant le cœur l'accablent de regrets;
Souvent, pour éviter la noire ingratitude,
On tombe dans le crime & dans la ſervitude.
O Sancho! ſi jamais un Démon ſuborneur
Réveille en toi l'eſpoir de te voir Gouverneur,
Garde-toi de franchir le ſeuil de ta Cabane;
Gouverne tes Enfans, ta Thérèſe & ton Ane:

Un Empire ſi doux vaut le plus grand Emploi,
Qu'un Noble, en valetant, puiſſe obtenir d'un Roi.
A qui s'inſcrit en faux j'oppoſe ma Deviſe;
Pain cuit & *Liberté!* tout le reſte eſt Sottiſe.

EPITRE

A

PARTRIGE,

Auteur célèbre d'un Ouvrage annuel, intitulé: *Almanac pour l'Année courante.* (*).

A Cavallero pobre no lo queda otro Camino para moſtrar que es Cavallero, ſino el de la Virtud.
D. Quix. P. ſeg. L. V. C. VI.

CONfident du Deſtin, Scrutateur des Planetes,

Partrige, enſeigne-moi le Métier des Prophetes.

Je ſuis las d'éplucher, en mille Ecrits divers,

Les forfaits ſcandaleux des Grands de l'Univers.

Qui

(*) Le Sr. Partrige, Aſtrologue Anglois, eſt ſi connu dans la République des Lettres, que je lui manquerois de reſpect, ſi j'affectois ici de vouloir le faire connoître. Ceux qui pourtant pourroient ignorer le mérite de ce grand Homme, n'auront qu'à conſulter le *Babillard* & le *Conte du Tonneau.*

Qui lit l'Hiſtoire, lit la Satire de l'Homme,
Et j'aime trop mon tems en ſévère Econôme (*),
Pour m'amuſer encore à me charger l'eſprit
De tout ce que *Rollin* compile & nous tranſcrit (†).
Tant que le juſte Ciel me permettra de vivre,
Un Teleſcope en main, le Ciel ſera mon Livre;
Et ſi je puis ſous toi, Partrige, profeſſer
Un Art que l'ignorant ſe plaît à mépriſer,
Bien-tôt nous prouverons aux Pédans-Géomêtres,
Que ſi, par le ſecours de nos ſeuls Thermomêtres,

Un

(*) *Et j'aime trop mon tems* &c.] *Cujus unius honeſta avaritia eſt:* dont la ſeule épargne eſt honnête, dit Sénèque.

(†) *De tout ce que Rollin compile* &c.] L'Hiſtoire Ancienne de Mr. *Rollin* eſt un Ouvrage qu'on ne ſauroit aſſez louer, ni trop recommander aux jeunes gens. C'eſt de cet illuſtre *Neſtor*, qu'on peut dire avec *Quintilien: Supereſt adhuc & exornat ætatis noſtræ gloriam, Vir Sæculorum memoria dignus.* Voici encore un homme qui fait honneur à notre Siècle, & dont le nom mérite d'être marqué au coin de l'immortalité. [La République des Lettres perdit ce digne Sujet à Paris le 14. de Septembre 1741.]

Un Fat prédit du tems les changemens divers,
Le Sage, aux yeux duquel tous les Cieux ſont ouverts,
Sur des Calculs éxacts, non moins que ceux d'Euclide,
Déchiffre l'Avenir, d'une façon ſolide.
Je ſuis du Grand Cardan Diſciple ſtudieux (*),
La Lune en plein midi ſe préſente à mes yeux.
C'eſt elle qui m'apprit, en tournant ſur ſon axe,
Que la Pologne encor ſe joindroit à la Saxe:
Que l'Italie en feu recevroit d'autres Loix;
Et que l'Europe ainſi verroit de nouveaux Rois.
C'eſt encor peu: j'ai vu clairement dans Mercure
De *Mercy* foudroyé l'imprudente Avanture;

Dans

(*) *Je ſuis du Grand Cardan* &c.] Cardan ſe vantoit de voir toujours la Lune, même en plein midi. Feu Mr. Leibnitz en faiſoit un cas ſingulier, auſſi-bien que de *Cyrano de Bergerac*.

Dans Jupiter, j'ai vu les Corſes enrager,
Et demander un Roi qui pourroit les vanger.
Cent fois j'ai vu dans Mars le Sort de la Lorraine (*),
Deſtinée à l'honneur de doter une Reine;
Et j'oſe me vanter d'avoir vu dans Vénus,
Par des Bonnets fourrés des Turbans abbattus.
On dira qu'à crédit je vante mes lumières,
Que preſque en tous les lieux des hommes ordinaires,
La Gazette à la main, ſans autres Inſtrumens,
Ont prédit avec moi tous ces Evénemens;

Fri-

(*) ——— *le Sort de la Lorraine.*] Les Politiques ont aiſément pu prévoir le Sort de la Lorraine. Mais, excepté les Aſtrologues, perſonne n'a prévu que les Habitans de l'Iſle de *Corſe*, au lieu de prendre de juſtes meſures pour la Liberté, imiteroient les Grenouilles de la Fable. Juſqu'ici on peut dire: *Pater Deorum niſit, atque illis dedit parvum Tigillum.* Gare l'Hydre. *Tum miſit illis Hydrum, qui dente aſpero corripere cœpit ſingulas*, diront un jour les Habitans de Gênes.

Frivole objection! Chicane puérile!

Tel a ſu bien juger; donc ſuis-je malhabile?

Où croit-on ſuffiſans des effets du Hazard,

Pour ſapper auſſi-tôt les Fondemens d'un Art?

Nous n'avons pas pour nous le Bon-Sens, je l'avoue,

Et contre la Raiſon notre Syſtême échoue (*);

Mais ſi ce franc aveu doit nous humilier,

Si ſur ce point chacun cherche à nous décrier;

Qu'on diſe donc auſſi que la plûpart des Prêtres,

Ou ſont des Idiots, Partrige, ou bien des Traîtres.

Quoi!

(*) *Nous n'avons pas pour nous* &c.] Les Philoſophes qui avouent d'eux-mêmes que leurs Syſtêmes choquent le Bon-Sens, ſont au moins eſtimables par leur rare ſincérité, & par l'hommage qu'ils rendent à l'Evidence. Les vrais Aſtrologues ne ſe contentent pas de convenir que leur Syſtême eſt au-deſſus de la Raiſon, ils avouent volontiers qu'il eſt contre la Raiſon. Si je ne me trompe groſſièrement, il y a quelque choſe de noble dans une confeſſion de cette nature.

Quoi! lorſqu'un Animal (*), burleſquement vêtu,
Me ſoutient que ſes doigts ont l'énorme vertu
De créer ſur le champ, par un Myſtère étrange,
Des Etres incréés, qu'il adore & qu'il mange,
Ce Théophage affreux ſera cru ſur ſa foi!
Et dès que je ſoutiens que j'ai vu, que je voi
Le Sort de l'Univers écrit dans les Planetes,
On me reprochera de conter des Sornettes!
Où le Prêtre eſt en droit d'inſulter au Bon-Sens,
Nous trouverons toujours de ſecrets Partiſans,

Et

(*) *Quoi! lorſqu'un Animal* &c.] Ce n'eſt qu'à regret que je m'exprime de la ſorte; mais comme les Partiſans du Syſtême de la Tranſubſtantiation ne ménagent pas leurs termes, en parlant de l'Aſtrologie Judiciaire, j'eſpère qu'on me pardonnera l'aigreur de l'expreſſion. Il eſt certain que l'Aſtrologie Judiciaire eſt reſpectable par ſon ancienneté; ſi elle a eu le malheur de tomber dans le mépris, c'eſt la Réformation qui en a été la principale cauſe.

Et je me trompe fort, Partrige, ou bien l'Egliſe,
Pour ſon propre interêt, ſous main nous favoriſe.
Nous avons le talent d'intimider les Sots (*),
A des Foux alarmés nous rendons le repos:
Et ſans nous expliquer, ſemblables aux Cometes,
Nous faiſons treſſaillir les plus illuſtres Têtes;
Rome a beſoin de nous, voudroit-elle aujourd'hui,
Preſque ſur ſon déclin, rejetter notre appui?
Ce qui me rend confus, me ſurpaſſe & m'afflige,
C'eſt qu'en toutes les Cours je vois qu'on nous néglige,

Et

(*) *Nous avons le talent d'intimider les Sots.*] Jean *Stoffler*, Aſtrologue Allemand, dénonça un grand Déluge pour l'année 1524. & jetta la terreur dans toute l'Europe. Les Princes, les Savants mêmes, en furent intimidés. Voyez *Bayle*, Art. de *Stoffler*. En Angleterre, vers le milieu du Regne de la Reine Anne, nos Aſtrologues firent prodigieuſement du bruit; & il n'y a pas long-tems qu'en Hollande le Peuple fut tellement alarmé, ſur une ſimple prédiction, que les Magiſtrats furent obligés de prendre des meſures pour le raſſurer.

Et que nos Souverains ſont aſſez imprudens,
Pour placer des Nigauds parmi leurs Confidens.
Puis-je voir ſans chagrin, que mon auguſte Maître,
Ce Prince ſi clément, qu'il en ceſſe de l'être (*),
A ſa honte éternelle, & pour notre malheur,
Conſulte un Violon (†), conſulte ſon Tailleur;
Et ſouvent ſur l'avis d'un ſeul Valet de Chambre (‡),
Hazarde le Salut d'un Corps dont je ſuis Membre?

Puis-

(*) *Ce Prince ſi clément* &c.] Ce Prince ſi clément eſt encore un Etre de raiſon. Je n'ai pas l'honneur de ſervir; mais, à l'exemple de mes Freres en Apollon, qui ſe forgent des Maîtreſſes en l'air, je me donne ici un Maître, qui n'exiſte que dans mon imagination poëtique.

(†) *Conſulte un Violon.*] Martial diſoit que pour faire fortune à Rome, il falloit être Violon. Epig. 56. Liv. 5.

(‡) *Et ſouvent ſur l'avis d'un ſeul Valet de Chambre.*] En tout tems Meſſieurs les Valets de Chambre ont eu beaucoup de crédit ſur les Princes. L'infame *Ptolomée*, Roi d'Egypte, avoit à ſon ſervice un Favori nommé *Pothin*, qui étoit Valet de chambre & Premier Miniſtre. Voyez *Plut. Vie de Pompée.*

Puis-je voir ſans douleur, qu'un chétif Ecrivain,
Qui griffonna jadis pour un morceau de pain,
En Miniſtre d'Etat, ou plutôt d'induſtrie,
Se gonfle d'arrogance, & pille ma Patrie?
O qu'il eſt triſte & dur de tolérer un Fat,
Qu'on érige à la Cour en Pivot de l'Etat,
Tandis qu'un noble Eſprit, plongé dans l'infortune,
S'occupe à contempler les Phaſes de la Lune!
La Prudence des Grands ſur-tout doit éclater
Dans le choix des Sujets qu'ils daignent conſulter (*);

Et

(*) *La Prudence des Grands ſur-tout doit* &c.] C'eſt de quoi *Machiavel* avertit les Princes. Faute d'un Machiavel Italien, nous citerons en Latin le paſſage: *Non eſt minimi momenti in Miniſtrorum delectu habendo Principis acre judicium, cum ad eorum electionem illius de prudentia judicium fiat. Primam enim omnium, quam de Principe ducunt homines conjecturam, ab iis potiſſimum capiunt quos circum illum verſari cogneſcunt.* C. XXII. Il importe extrêmement à un Prince de bien choiſir ſes Miniſtres; parce qu'on juge d'abord de ſon mérite par celui des perſonnes qu'on voit qu'il honore de ſa confidence.

Et d'où vient donc, mon Cher, que l'on voit tant de
Cuiſtres,
De Fous & d'Ignorans, transformés en Miniſtres?
La plus forte raiſon que je ſache en donner,
C'eſt que nos Souverains, nés pour nous gouverner,
A ce pénible emploi ne voulant point deſcendre,
Ils en laiſſent le ſoin à qui veut bien le prendre.
Or le Faquin hardi ſait l'art deſcamoter
Les Rênes de l'Etat, dès qu'il les voit floter.
Soudain Maître abſolu, Diſtributeur des Graces,
Il décharge les Siens du poids de leurs Beſaces:
Ce n'eſt que dans les Siens qu'il rencontre à la fois
Tous les Talents requis pour bien ſervir les Rois;
Ajoutons, que la peur d'une chûte ſubite
L'oblige d'écarter le dangereux mérite.

Ainſi qu'un Florentin bannit en ſage Epoux
Les Rivaux pétulans, dont il ſe ſent jaloux:
Le Favori craintif, dans les Conſeils du Maître
N'admet que des Grimauds, indignes d'y paroître;
Les Sots ont parmi nous, à peu près, le bonheur,
Qu'ont les Nègres châtrés auprès du Grand-Seigneur.
Tout eſt bien cependant, ſi j'en crois un Poëme (*),
Où les vers les plus beaux font un vilain Syſtême:
TOUT EST BIEN SOUS LE CIEL, les Fourbes & les Fous
Sont autant d'Inſtrumens, qui travaillent pour nous;

L'Au-

(*) —— *ſi j'en crois un Poëme.*] *Eſſay ſur l'Homme par Mr. Pope.* La Poëſie des quatre Epîtres qui juſqu'ici compoſent ce Poëme, eſt certainement toute divine; mais il s'en faut bien que le Syſtême en ſoit auſſi divin. J'honore, comme je dois, le mérite diſtingué de Mr. Pope: je le reconnois pour un grand Poëte; mais je prends la liberté de ne pas le prendre pour le premier Philoſophe de ſon Païs. Si je me trompe, ce n'eſt pas ma faute, ſelon le Principe de Mr. Pope même.

L'Auteur de l'Univers romproit ce grand Ouvrage,
Si je devenois riche, & Milord Pierre ſage (*).
Mais qu'on verroit bien-tôt mon Frere en Apollon
Retracter ſes beaux vers dans le Sacré Vallon,
Si quelque fier Tyran, par ſa toute-puiſſance,
Le forçoit d'épouſer la Sœur de la Science (†)!
L'Homère des Anglois (‡) ſemble un Enfant gâté,
Qui toujours bien nourri, toujours plein de ſanté,
Croit que l'enfant voiſin, qu'on trépane & qui crie,
N'eſt qu'un petit méchant, digne qu'on le châtie.

Sur

(*) —— *& Milord Pierre ſage.*] Milord Pierre, prétendu Frere aîné des Chevaliers *Martin* & *Jean*. Voyez l'Epitre IX.

(†) —— *la Sœur de la Science.*] La Pauvreté. *Neſcio*, dit Pétrone, *quomodo bonæ mentis Soror eſt Paupertas.* Par malheur les deux Sœurs ſont d'ordinaire inſéparables, & ne devroient jamais être enſemble.

(‡) *L'Homère des Anglois* &c.] Mr. Pope a traduit Homère.

Sur le ton de Leibnitz (*), que Pope en vers pompeux
Prêche aux Craſſus du tems ſon Fataliſme affreux.
Tandis que les Vertus auront le ſort des Vices,
Que les Rois nous feront adorer leurs caprices,
Qu'on verra des Chevaux en Conſuls érigés,
Et les Sages haïs, les Savans négligés,
Diſons que TOUT VA MAL, & plaignons la miſère
Du digne Hortalus (†), qui rencontre un Tibère.

Le

(*) *Sur le ton de Leibnitz* &c.] Feu Mr. Leibnitz étoit grand *Fataliſte*, au moins dans ſes Ecrits, ainſi qu'en ſes diſcours. Notez qu'il étoit riche, & que Mr. Pope l'eſt puiſſamment aujourd'hui.

(†) *Du digne Hortalus* &c.] M. Hortalus étoit petit-fils de l'Orateur Q. Hortenſius, & par cette raiſon Auguſte l'avoit obligé de ſe matier, de peur qu'une Famille ſi eſtimable ne s'éteignît. Mais après la mort d'Auguſte, le digne *Hortalus*, avec ſes quatre fils, tomba dans une affreuſe miſère, & s'adreſſa au Sénat, pour être ſoulagé dans ſa pauvreté. L'inclination du Sénat lui attira préciſément un refus déſolant de l'infame Tibère. Ce Monſtre, ſe voyant à la fin obligé d'appaiſer le Sénat qui murmuroit, donna de très-mauvaiſe grace une

Le Pain n'eſt pas, dit-on, le prix de la Vertu.
J'y conſens; mais le Pain ne ſeroit-il pas du
Au Savoir éminent d'un Perſonnage illuſtre,
Que Dieu ne créa point pour travailler en Ruſtre?
Nous devons abhorrer le lâche Souverain,
Dans les Etats duquel le Savant meurt de faim;
Le Savant, au-deſſus du Deſtin qui l'accable,
En Philoſophe altier, toujours inébranlable,
Doit ſouffrir ſans ſe plaindre, & croire qu'il eſt né,
Pour bien repréſenter un Sage infortuné.
Dans ſon étui de chair, ſi mon Ame eſt tranquile,
Et ſi, par mon Savoir, je ſuis au Monde utile,
J'ai

une certaine Somme d'argent aux enfans de *Hortalus*. Tacit. Liv. II. Tout cela étoit dans l'ordre, tout cela étoit bien, ſuivant le Syſtême favori de Mr. Pope, qui ne connoît Tibère que par l'Hiſtoire.

J'ai le Bien qu'il me faut, & j'exerce l'Emploi
Le plus avantageux, le plus noble pour moi.
Aujourd'hui je comprends pourquoi la Providence
D'un Monſtre vicieux tolère l'impudence,
Et ſemble conſentir que le Juſte abattu
Ne rencontre jamais le prix de ſa vertu.
Le Ciel, pour mieux punir à la fois tous les crimes,
Au plus affreux des Jours réſerve ſes victimes,
Et ne pouvant ici, dans ce Monde odieux,
Aſſez récompenſer les Mortels vertueux;
Rien n'étant, dis-je, ici digne des vœux du Sage,
Son Bonheur ne l'attend qu'au céleſte Héritage.
Un Sceptre, c'eſt beaucoup aux yeux du vil Mondain,
Ce n'eſt qu'un Bâton ſec aux yeux d'un Eſprit ſain.

Qu'eſt-ce qu'un Trône d'or? qu'eſt-ce qu'une Couronne?
Jugeons-en par tous ceux à qui le Ciel les donne.
Ne rougiſſons donc point de nos calamités,
Signes ſouvent certains d'aimables qualités;
Faiſons plutôt rougir ces vilains Aléxandres,
Trop meſquins pour gager d'habiles Ariſtandres.
Prédiſons hardiment, que nous verrons mourir
Ces Arts, que nos Ayeux virent naître & fleurir;
Que ſi Dieu ne finit le Règne des Avares,
Nos Neveux ne verront que des Siècles barbares.
Travaillons de concert, uniſſons nos efforts,
Pour ceux qui nous croiront lorſque nous ſerons morts.
Partrige, à quelque point que le Sort nous opprime,
Des Races à venir ménageons-nous l'eſtime;

Bravons ces tems fâcheux, & dans nos Galetas,

Plus grands que bien des Grands, faiſons des Almanacs.

EPI-

EPITRE

AU

CHEVALIER MARTIN (*).

Cœpisti melius quam desinis: ultima primis
Cedunt; dissimiles hic Vir & ille Puer.

Ovid. Her. Ep. IX. Dejan. Herc.

Quelle différence entre vos premières & vos dernières années! Vous avez débuté en vrai Héros, & vous ne finissez pas seulement en homme.

DE quel œil voyez-vous, Martin, vos Protecteurs,

Jadis brûlans de zèle, aujourd'hui deserteurs,

Pros-

(*) Je dois avertir ici le Lecteur, qu'il peut s'épargner l'ennui de lire cette Epître, s'il ne sait à fond l'Histoire des trois Freres jumeaux, *Pierre*, *Martin* & *Jean*, qui vinrent au monde d'une manière si miraculeuse, que la Sage-Femme même n'a jamais su dire qui des trois étoit l'aîné; de sorte que chacun prétendant l'être, ils se disputent le droit d'aîneſſe.

Proſternés humblement aux pieds de Milord Pierre,
Vous accabler d'affronts devant toute la Terre?
Jadis jeune & ſans nom, mais ferme & courageux,
Dans les tems les plus durs, les moins avantageux,
Vous vous vîtes le Chef d'un Parti formidable;
De tant de cœurs unis Conducteur redoutable,
Vous fites ſeul trembler votre Frere Docteur,
Le Valet des Valets, & pourtant Empereur.
Vous ſutes enlever à ce terrible Sire
De riches Adhérens, ſoutiens de ſon Empire;
Mais le Traître (*), à ſon tour, vous enlève aujourd'hui
Ses anciens Partiſans, qui faiſoient votre appui.

Et

(*) *Mais le Traître* &c.] Le Chevalier Martin a fait en effet des pertes énormes qu'il ne réparera jamais, à moins d'une étrange Révolution. C'eſt encore une vérité que depuis peu

Et vos vrais Défenſeurs, parmi vos Adverſaires,
Vont fournir contre vous les Treſors néceſſaires.
Vous me direz, Martin, que lorſque l'Interêt
Vous débauche un Patron, vous ſuborne un Sujet,
Vous voyez ſans douleur vous trahir par des Lâches,
Dont le maſque infernal cachoit d'infames taches:
Que Pierre, en acquérant des Cœurs ſi vils, ſi bas,
A ſon grand deshonneur, fait de mauvais achats;
Qu'il ne vous nuiroit plus, ſans ſes noires intrigues,
Ou ſi ſes Enrôleurs n'étoient des Fous prodigues.
Sans contredit, Martin, on doit peu regreter
Le Mortel qui ſe vend à qui ſait l'acheter:

Tout

peu Milord Pierre a ſu tirer des Sommes éxorbitantes des Deſerteurs du Parti de Martin, pour abîmer ce pauvre Chevalier.

Tout ſon ſang eſt maudit: j'abhorrerois mon Pere,
S'il portoit en ſon Corps une Ame mercenaire.
Mais le Patron perdu, bien-tôt Perſécuteur,
Croit qu'en vous abîmant, il ſauve ſon honneur:
Paſſant le Rubicon, un Céſar ſe déclare,
Et le Héros n'eſt plus qu'un Oppreſſeur barbare.
Vous ne l'ignorez point, Martin, & cependant
Vous vous laiſſez régir, en Vieillard radotant.
Pouvez-vous me nommer, ſans rougir d'infamie,
L'unique Directeur de votre Economie (*)?
Vous devez avouer, que ce beau Directeur,
En vous abandonnant, vous traita d'Impoſteur.

Vous

(*) *L'unique Directeur* &c.] Comme la conduite du Chevalier Martin envers le Directeur de ſon Economie eſt des plus ſurprenantes, j'employe le terme d'*Economie*, non dans le ſens ordinaire, mais dans celui que Mr. Saurin lui donne dans ſes Sermons; & c'eſt de quoi j'ai du encore avertir le Lecteur.

Vous devez convenir, qu'il ne vous enviſage
Que comme un Fourbe inſigne, un Pilleur d'héritage;
Qu'il vous croit un Larron tout chargé de butin,
Et, pour comble d'horreurs, l'Epoux d'une Catin (*):
Vous oſez néanmoins, ſans honte, ſans rancune,
A lui ſeul confier toute votre Fortune;
Tandis que plein d'aigreur, ſoupçonneux & jaloux,
Au plus fort du danger, vous éloignez de vous
JEAN votre ferme appui, JEAN votre tendre Frere,
Qui, toujours bienfaiteur, vous aime & vous révère;

Ce

(*) *Et, pour comble d'horreurs, l'Epoux d'une Catin.*] Catin, diminutif de Catherine, eſt un nom de Baptême de l'Epouſe du Chevalier Martin. Milord Pierre, qui n'eſt pas le Seigneur le plus poli de ſon tems, donne ordinairement à ſes Belles-Sœurs certains noms connus, que certaines perſonnes s'attirent avec plaiſir, mais ne portent qu'avec peine.

Ce Frere, que le Ciel a bien voulu benir,
Ce Frere, qui ſans vous a pu ſe ſoutenir,
Et qui, du Frere-Lord bornant ſeul la Puiſſance,
Vous offre vainement une étroite Alliance.
Sur vos ſeuls Préjugés, fomentés par Satan,
Vous ne ſauriez, Martin, ſouffrir l'aſpect de Jean.
Quoiqu'il ſoit en effet l'Antipode de Pierre,
Et quoiqu'ainſi que vous, il lui faſſe la guerre,
Négligez-vous jamais la triſte occaſion
De lui marquer juſqu'où va votre averſion?
Mais ſur quoi, notre Ami, fondez-vous cette haine?
L'Habit uni de Jean vous cauſe la migraine!
Vous voudriez le voir, tel qu'il fut autrefois,
Auſſi brodé que vous, dans le vieux goût Chinois.

Vous

Vous voudriez lui voir, ſur toutes les coutures,

Un ridicule amas de groteſques Figures (*);

Sur-tout vous éxigez que Jean ſur votre ton

Beniſſant ſon pain ſec, le transforme en Mouton:

Que ſoupant à midi, les Cierges ſur la table (†),

Il trouve de ſon pain la viande admirable;

Et,

(*) *Un ridicule amas de groteſques Figures.*] L'Hiſtorien des trois Freres en queſtion, rapporte que Martin, pour réformer ſon habit, & pour le rendre tel qu'il devoit être ſelon le Teſtament de leur Pere, abattit de ſon Juſteau-corps toute une poignée d'*Eguillettes*, & qu'il en arracha plus de douze aunes de *frange;* mais l'Hiſtorien ſemble en cet endroit, comme en bien d'autres, un peu trop prévenu en faveur de Martin. Ce Chevalier garda, & conſerve encore aujourd'hui, une bonne portion de *Franges* & d'*Equillettes.* Les Broderies à la Chinoiſe ſont ſes ornemens favoris, pour amuſer le petit Peuple.

(†) —— *les Cierges ſur la table.*] Le Chevalier Martin ſe croiroit empoiſonné, s'il avoit fait un Repas, ſans deux groſſes & longues bougies, qu'il allume en plein midi, au beau milieu de l'Eté. On lui a fait comprendre le ridicule de cette dépenſe, & qu'il feroit bien d'épargner cet argent en faveur des pauvres; mais il n'eſt pas homme à ſe laiſſer diſputer un bout de chandelle. Il imite en petit le Frere-Lord, qui conſume ſeul plus de cire que tous les Monarques enſemble.

Et, comme ſur ces points Jean ne peut obéïr,
Vous vous croyez toujours en droit de le haïr.
De grace, Chevalier, gardez pour vous vos Franges,
Brochez ſur votre Habit cent Figures étranges,
Impoſez à vos Sens, trouvez en chaque pain
Un Gigot de Mouton, auſſi friand que ſain;
Mais ne prétendez pas, qu'un ſage & digne Frere
Adopte votre goût, ſur la foi d'un Myſtère (*),
Dont, malgré tout le jeu de vos diſtinctions,
Vous ne ſauvez jamais les contradictions.
Déja, Martin, parmi vos meilleurs Domeſtiques
Le Bon-Sens a gagné des Eſprits pacifiques,

Qui

(*) —— *ſur la foi d'un Myſtère.*] Le Myſtère de Martin contient la moitié du Myſtère de Pierre, & une partie du Syſtême de Jean. Un Italien qui en raiſonneroit bien, diroit proverbialement: *Un poco de l'uno, un poco de l'altro.*

Qui vous diront tout haut, que Jean donnant ſon Pain,
Non comme un mêts exquis, inviſible & divin,
Mais comme un Pain réel, comme un Pain ſalutaire,
Vous avez tort, Martin, d'en blâmer votre Frere.
Oui, vous pouvez chez Jean ſouper en ſûreté:
Et ſi Jean n'oſe point goûter votre Pâté,
Sa peur, ſoit qu'elle ſoit fondée ou puérile,
Ne doit pas contre lui vous échauffer la bile.
Suivez le Teſtament de l'Auteur de vos jours,
Comme vous l'entendez, ſans chercher des détours;
Et pour l'amour du ſens de quelque Phraſe obſcure,
N'étouffez point en vous la voix de la Nature;
En Fils obéïſſant, ne vous ſéparez pas
Du Frere qui vous reſte, & qui vous tend les bras.

Quand malgré vos raiſons, malgré vos Syllogiſmes,
Pierre, aidé du Bourreau, vous bat par ſes Sophiſmes,
Voulez vous en Docteur ſubtil & pointilleux,
Imiter ſavamment ces Pédans vétilleux,
Qui ſur le ſens obſcur d'un Paſſage d'Homère,
A jamais partagés, ſignalent leur colère?
Mais je vous prêche en vain, vos Fermiers-Généraux,
Qui font ſi bien ſonner leurs Clefs en vos Bureaux (*),
Loin de vous inſpirer l'amour de la concorde,
Pour conſerver leurs Clefs, ſont ſans miſéricorde.

L'or-

(*) *Qui font ſi bien ſonner leurs Clefs en vos Bureaux.*] A l'exemple de Milord Pierre, Martin a érigé des Bureaux, où ſes Fermiers-Généraux font valoir des Clefs, qu'ils s'arrogent ſur l'autorité d'une alluſion qui ſaute aux yeux. Cependant ils n'entendent pas raillerie ſur cet Article, car quoiqu'ils ignorent le Secret de s'ouvrir des Treſors par le moyen de ces Clefs, comme les gens de Milord, ils ne laiſſent pas d'en vivre graſſement; & comme Martin fermeroit ou aboliroit tous ſes Bureaux, s'il ſe réconcilioit avec Jean, il eſt certain que ces Fermiers ſont ceux qui fomentent le plus la diſſenſion qui règne entre ces deux Freres.

L'orgueil & l'interêt aveuglant ces Eſprits,
On ſent par leurs diſcours, on voit par leurs Ecrits,
Qu'ils voudroient que le Ciel, d'un ſeul coup de tonnerre,
Abattît à vos pieds & Jean & Maître Pierre;
Ils voudroient vous porter au faîte des Grandeurs,
Pour s'ériger ſous vous en petits Empereurs (*).
Yvres de leurs Projets, ces brutaux Fanatiques,
Pleins, comme les Rabbins, d'attentes chimériques,
Vous exhortent ſans ceſſe à toujours rejetter
La Paix, que de leur ſang ils devroient acheter;

Et

(*) *Pour s'ériger ſous vous en petits Empereurs.*] C'eſt de quoi l'on peut ſe convaincre par leurs diſcours, par leurs Ecrits, & ſur-tout par leur conduite; le moindre de la Troupe ſe donne les airs de Milord, & le copieroit en Singe habile, s'il en trouvoit les moyens néceſſaires.

Et pendant que, Martin, comme un Vieillard crédule,
De Valets raiſonneurs eſclave ridicule,
Vous gobez l'hameçon, vos Fermiers triomphans
Sont Maîtres abſolus du ſort de vos Enfans.
On diroit qu'accablé du poids de vos diſgraces,
Le deſeſpoir vous rend inſenſible aux menaces;
Et qu'en votre fureur, le Bouclier de Jean (*)
Vous paroît plus honteux que le Joug d'un Tyran.

Au

(*) —— *le Bouclier de Jean* &c.] Martin, en plus d'une occaſion, s'eſt fort avantageuſement couvert du Bouclier de Jean; mais ſans lui en témoigner la moindre reconnoiſſance. Au contraire, il fait voir que Tacite a eu raiſon de dire au quatrième Livre de ſes Annales: *Beneficia uſque eò læta ſunt, dum videntur poſſe exſolvi; ubi multum antevenere, pro gratia odium rependitur.* Les bienfaits ſont agréables tant qu'on croit pouvoir les reconnoître; mais dès qu'ils ſont de nature à faire perdre cette eſpérance, on ne ſe contente pas d'être ingrat, on hait ceux de qui on les a reçus. Il faut que l'Homme ſoit un Animal bien enclin à l'ingratitude, puiſque ce qui devroit le rendre plus reconnoiſſant fait un effet ſi contraire ſur ſon eſprit!

Au Lord perſécuteur, qui vous tend mille pièges,
Vous donnez contre vous, chez vous des Privilèges (*);
Au Lord, qui vous chaſſa du Foyer paternel,
Vous témoignez chez vous un amour fraternel:
Et vous ſouffrez de lui, de votre Antagoniſte,
Ce qu'un vil Gargotier, ce qu'un pauvre Aubergiſte
Ne ſouffriroit jamais du plus riche Seigneur;
Tandis que Frere Jean, ce généreux Vengeur,
Ce noble Compagnon de vos longues ſouffrances,
Eſt l'éternel objet de vos impertinences,

Hon-

(*) *Vous donnez contre vous, chez vous des Privilèges*] Je pourrois alléguer ici vingt Privilèges, les uns plus extravagans que les autres, accordés à Pierre par Martin même, contre les interêts de ſa Maiſon; mais le Lecteur inſtruit en trouveroit le détail inutile.

Honteuſement banni, comme un Chef de Filous,
Qui vous auroit déja volé quelques Bijoux,
Il n'oſeroit toucher le ſeuil de votre Porte,
Que de vos Eſtafiers la brutale Cohorte
Ne le chaſſe à l'inſtant, ne lui prouve ſoudain,
Que le Démon de Pierre eſt l'Eſprit de Martin.
Cependant quand le Lord, en ſes accès de rage,
Tel qu'un Dogue écumant, parcourt votre Héritage,
Et terraſſe à vos yeux les Manans éperdus,
Vous envoyez chez Jean tous ces Ruſtres mordus (*),
Avec

(*) *Vous envoyez chez Jean tous ces Ruſtres mordus.*] Témoins ceux que Martin envoya, il y a quelques années, à Jean qui les reçut à bras ouverts, comme un bon Oncle reçoit des Neveux miſérables. Ces pauvres gens portoient des Chapeaux verds, Symboles de liberté floriſſante. Les Poliſſons de la Maiſon de Milord, diſoient que c'étoient des *Harlequins Allemands*. En effet, la plûpart d'eux étoient habillés dans le goût de *Hans Wurſt*.

Avec bon Paſſeport, accompagné d'un Ordre
De nourrir deſormais ceux que Pierre a ſçu mordre.
Vous oſez ſuppoſer, que Jean, le Roi des Fous,
En Quaker abruti, ſouffrira tout de vous;
Qu'aux dépens de ſes Gens, il ſoignera les vôtres,
Et cuira des Pâtés, au goût de vos Apôtres;
Mais ſoyez averti, Compere, que l'Orgueil,
Quand il ne peut plus croître, eſt près de ſon cercueil.
La Charité de Jean, d'ailleurs inépuiſable,
Pourroit contre un Brutal devenir raiſonnable:
Songez que Maître Pierre, en tout tems cauteleux;
Eſt le plus intrigant, de tous les Boute-feux.
Défiez-vous enfin des fraſques qu'il vous ſouffle,
Pour vous réduire encore à baiſer ſa Pantouffle;

Sinon, je vois finir un long Triumvirat,

Et d'échec en échec, Martin, vous ſerez mat.

EPITRE

AU

GRAND DIAMANT (*).

Animâ Hominis quæsita maxime placent.

Plin. Hist. Nat. Lib. IX. Cap. XXXV.

Rien ne plaît tant que ce que les hommes ont été chercher sous un autre Soleil au péril de leur vie.

REjetton du Soleil, Etoile sur la Terre;
A mes stoïques yeux tu nès rien qu'une Pierre,
Qu'un

(*) C'est au Grand Diamant, ainsi nommé par excellence, que j'addresse cette Epître, contre la fureur d'étaler des Bijoux. On sait que Mr. Pitt, *Anglois* de Nation, apporta ce merveilleux Diamant en *Europe*, & qu'il trouva le moyen de le vendre à la Couronne de France. Gayot de Pitaval assûre, que ce Diamant acheté par le Duc d'Orléans, Régent de France, s'appelle *Pic*, du nom de l'*Anglois* qui le vendit deux Millions cinq cens mille Livres. *Esprit des Convers. agréabl.* Tom. I. p. 171.

Qu'un jeu de la Nature, où le ſimple hazard,
En peignant ta matière, eut la plus grande part.
Dis-moi quel eſt ton prix? Il eſt ineſtimable,
Et quand le Grand-Mogol ſe donneroit au Diable (*),
Il ne pourroit jamais nous marquer ta valeur;
Ton Maître toutefois, trouvant un Acheteur,
Mit ſi bien à profit la ſottiſe des hommes,
Qu'il tira d'un Caillou d'éxorbitantes ſommes.
Quelle eſt donc ta vertu? Par l'éclat de tes feux,
Un œil voit-il plus clair, plus loin que deux bons yeux (†)?

Ou

(*) *Et quand le Grand-Mogol* &c.] Excellent Diamantaire, ſelon Richelet, Art. *Diamant.*

(†) *Un œil voit-il* &c.] Remarquons, à l'imitation de Mr. *Broſſette*, le Commentateur de Regnier & de Deſpréaux, que ce Vers eſt compoſé de monoſyllabes, & que le feu Duc Régent, qui acheta le Diamant dont il s'agit, étoit *monoculiſte.*

Ou ſais-tu garantir ta Maîtreſſe & ton Maître,
De ces maux douloureux, que les plaiſirs font naître (*)?
Tu brilles, & c'eſt tout, ne reſſemblant pas mal
A plus d'un gros Seigneur, inutile Animal,
Qui pour toute vertu n'a qu'un éclat frivole,
Et que partant les Sots érigent en Idole.
Que nous ſommes Enfans remplis d'illuſions!
Ce qui ne ſert de rien nous vaut des millions;
Selon qu'en ſes deſirs l'eſprit ſe préoccupe,
De notre vanité l'avarice eſt la duppe.
Si je ne ſavois pas que les hommes ſont fous,
Je l'apprendrois du prix qu'ils mettent aux Bijoux,

(*) *De ces maux douloureux* &c.] C'eſt à-dire la Goute, la Pierre, la Gravelle, la Sciatique, &c.

A ces honteux témoins de notre extravagance,
Qui, pour ſurcroît d'horreurs, corrompent l'Innocence.
Oui, mon beau Diamant, ſans les Fous & les Rois (*),
Tu vaudrois encor moins qu'une Fève ou qu'un Pois;
Sans les Rois, ſans les Fous, quel Mortel raiſonnable
Te tireroit jamais de la boue & du ſable?
Si tu pouvois parler, ſurpris de notre erreur,
Tu dirois bonnement, on me fait trop d'honneur;

„ Mor-

(*) —— *ſans les Fous & les Rois.*] C'eſt Pline le Naturaliſte qui remarque, Liv. XXXVII. Chap 6. que c'eſt la paſſion d'un chacun, & ſur-tout celle des Rois, qui fait le prix des Joyaux: *Singulorum enim libido ſingulis pretia facit, & maxime Regum.* Au reſte, je n'eſpère pas qu'on ſe ſcandaliſe de trouver ici, comme aux Echêts, les Fous ſi près des Rois, puiſque le Proverbe Grec: Βατιλεὺς ἢ Ὄνος, Roi ou Ane, & le Proverbe Latin: *Aut Regem aut Fatuum naſci oportet*, ne ſcandaliſent Perſonne. Il eſt très-permis aux Rois & aux Princes Souverains d'employer des Sommes conſidérables à l'achat des Bijoux: mais lorſque des Particuliers y font des dépenſes énormes & royales, ces Particuliers ſont des Fous de la première claſſe, qu'on ne doit point épargner, *duo cum faciunt idem, non eſt idem.* Ce lieu commun vaut un Traité entier, par où je finirai ma remarque.

„ Mortels, détrompez-vous, je ne ſuis qu'une Pierre
„ Au deſſous du Criſtal, au-deſſous de ce Verre,
„ Dont vous formez du moins des Vaſes curieux;
„ Quel profit tirez-vous de mon corps radieux? "
Tu parlerois ainſi; mais l'Homme incorrigible
Eſt en ſes préjugés un Héros invincible.
Tout Ruſtre que je ſuis, à force de Joyaux,
Je gagnerai le Pape avec les Cardinaux,
Le Turc & ſon Serrail, & tous ſes Janiſſaires.
Si j'étois entourré de riches Lapidaires,
J'attirerois les yeux des Beautés de nos Cours,
Plutôt qu'un Adonis environné d'Amours.
Non que l'Interêt ſeul détermine les Belles:
Le Démon, qui connoît leurs pentes naturelles,

Sans

Sans doute a ſçu cacher, par quelque enchantement,
Un pouvoir *attractif* (*) en chaque Diamant;
Lui qui, par le moyen d'une Pomme ordinaire,
Séduiſit, comme on ſçait, notre commune Mere.
Quoi qu'il en ſoit enfin, ces pures gouttes d'eau,
Qu'endurcit par hazard le céleſte Flambeau,
Ont un pouvoir fatal ſur le cœur de nos Dames (†),
Et même, à cet égard, de grands Hommes ſont Femmes (‡).

Je

(*) *Un pouvoir attractif* &c.] Dans le ſens de la Philoſophie *Newtonienne*. Voyez *Newt. Optic.* Lib. III. Quæſt. 31.

(†) *Ont un pouvoir fatal ſur le cœur de nos Dames.*] Telle, qui réſiſta à des Sommes éxorbitantes, ſuccomba à l'aſpect d'un Diamant d'un prix médiocre. Les Chroniques Galantes en font foi. Voyez, par exemple, *La Saxe Galante.*

(‡) —— *de grands Hommes ſont Femmes.*] J. Céſar l'étoit bien à cet égard.

Je ſai que la Vertu ſouffre des ornemens,
Que le Tyran des mœurs, fertile en changemens,
Nous impoſe des Loix, que le Bon-Sens abhorre;
Mais, & quoi que ce ſoit que l'Orgueil faſſe éclôre,
Tout éclat emprunté ſuppoſe des défauts,
Et, dans un certain ſens, tous les Brillans ſont faux.
„ Parlez, *me dira-t-on*, parlez de vos Fadaiſes:
„ Les Brillans les plus faux, ce ſont vos Antithèſes;
„ Les Rois n'ont jamais tort, & c'eſt s'émanciper,
„ Que de croire un moment, qu'ils pourroient ſe tromper.
„ Taiſez-vous, vil Rimeur, Rebut de la Fortune,
„ Votre Muſe hypocrite eſt yvre de rancune;
„ Ainſi que vos pareils vous aimez à prêcher,
„ Depuis qu'on vous priva du pouvoir de pécher.

„ Phi-

„ Philoſophe à regret, malgré vous Miſantrope,
„ Vous oſez imiter l'un des Renards d'Eſope;
„ Mais le Traître écourté fit en vain ſa leçon,
„ Chacun garda ſa queue, & chacun eut raiſon."

Brillez, Fous opulens, brillez, je vous admire:
Vantez-moi vos Joyaux, ces preuves du délire:
Et vous me convaincrez, pour prix de votre argent,
Que le Sot riche eſt ſot, plus qu'un Sot indigent.
Vous, Dieux de l'Univers, l'Uſage vous convie
A marquer la Grandeur au coin de la Folie:
L'Uſage, ce Tyran non moins puiſſant que Vous,
Vous condamne à gémir ſous le poids des Bijoux.
Mais, ô Rois, ſi la Pompe a pour vous tant de charmes
Qu'elle ne coûte point nos ſoupirs & nos larmes!

Songez que lorsqu'un Prince écorche ſes Sujets (*),
Pour garnir de Joyaux ſes triſtes Cabinets,
Il s'ote le moyen de briller dans l'Hiſtoire:
Ses Treſors terniront ſon luſtre & ſa Mémoire,
Et le Peuple aux abois ne voit qu'avec horreur
Tous ces ſuperbes Riens, qui cauſent ſon malheur.
Et moi, qui dois jouer ſur ce vaſte Théâtre,
Le Rôle impertinent de ſimple Gentillâtre,
Ne choquerois-je pas tout homme de bon-ſens,
Si, victime du Luxe & des modes du Tems,

Je

(*) *Songez que lorsqu'un Prince* &c.] Rodolphe II., Empereur & Roi de Bohême, écorchant ſes Sujets pour amaſſer une prodigieuſe quantité de Pierreries, cette extravagance ne lui valut que le ſurnom de *Salomon de la Bohême*. L'Hiſtoire nous apprend comment ce Prince perſécuté par ſes Sujets écorchés, & par ſon propre Frere, ſubit enfin la cataſtrophe la plus triſte. Il perdit ſes Bijoux avec ſon Royaume, & mourut de chagrin, l'an 1612. Il eſt étonnant qu'on ne ſache déja plus ce que devint la fameuſe Table de ce Prince. Elle étoit ſi artiſtement garnie de Pierres précieuſes, qu'elle repréſentoit un *Païſage* au naturel, & paſſoit pour une Merveille du Monde.

Je chargeois de Joyaux ma Figure legère,

Et dont un jour les Vers feront mauvaiſe chère?

Tel n'a point cependant d'autre Rôle à jouer,

Qui, ſans que le Public ſonge à le bafouer,

Se produit hardiment couvert de Pierreries,

Et porte ſur ſon corps vingt riches Métairies.

Sa Femme impunément fiche en ſes cheveux gris

Tous les Fiefs paternels, en Poinçons convertis;

Et fière du fardeau de ſa tête tremblante,

La Sotte s'enlaidit pour paroître opulente;

En voyant ſa Buſquière, en forme de Plaſtron,

On jureroit que c'eſt le Pectoral d'Aaron (*).

Fil-

(*) —— *le Pectoral d'Aaron.*] Le Pectoral de jugement à quatre rangs de Pierres précieuſes. Au premier, la Sardoine, la Topaſe & l'Emeraude: au deuxième, l'Eſcarboucle, le Saphir

Fille de Scipion (*), illuſtre Cornélie,

Que n'ai-je pu te voir briller dans l'Italie!

Pour montrer à ton tour des Bijoux précieux,

Tu fis voir tes Enfans, dignes de leurs Ayeux;

Tu fis voir des Héros, & nos Meres coquettes

Etalent des Colliers, arborent des Aigrettes;

L'Oreille d'une femme abſorbe tous les ans (†),

Plus de Bien qu'il ne faut pour nourrir ſes enfans.

Faut-

phir & le Jaſpe: au troiſième, le Ligure, l'Agathe & l'Améthyſte; & au dernier rang, la Chryſolite, l'Onix & le Béril. *Exod.* Chap. XXVII. vs. 17. & ſuiv.

(*) *Fille de Scipion* &c.] Cornélie, Fille du Grand Scipion, & Mere des Gracques, ſe trouvant parmi des Dames qui étaloient leurs Bijoux & demandoient à voir les ſiens; pour moi, *dit-elle*, voici mes Bijoux, & elle montra ſes Enfans. *Plutarque* en rapporte autant de la ſeconde femme de *Phocion*. Une de ſes Amies lui montrant des Colliers & des Bracelets magnifiques, elle lui dit: *Pour moi, je n'ai point d'autre Ornement que Phocion, qui depuis vingt années eſt toujours élu Général des Athéniens.* Quelles Femmes!

(†) *L'Oreille d'une femme abſorbe* &c.] Le Calcul eſt juſte;

Faut-il, ô Ciel! faut-il, que les Fous & les Folles

Ajoutent à nos maux l'amour des Babioles!

Sans nos premiers Parens, de leur bonheur déchus,

Ainſi que les Turquets (*), nous marcherions tout nuds:

Nos vêtemens pompeux, nos étranges parûres

Ne ſont, nous l'avouons, qu'autant de flétriſſûres;

Cependant les Humains, au péril de leurs jours,

Dans le creux des Rochers vont chercher les Atours.

Laiſ-

les Boucles d'oreille de Madame ***, coûtent trente mille Ecus. Comptez les interêts de ce Capital, ils ſuffiroient pour l'entretien de ſes enfans, mal élevés par avarice. Dans le *Feſtin de Trimalcion*, Habinnas dit à ſa femme: *quid excatarizaſti me, ut tibi emerem fabam vitream? Planè, ſi filiam haberem, auriculas illi præciderem. Mulieres ſi non eſſent, omnia pro luto haberemus.* Pourquoi auſſi m'avez-vous fait tirer juſqu'au dernier ſou, pour vous acheter des Pendeloques? Je vous jure, que ſi j'avois une fille, je lui couperois les deux oreilles. S'il n'y avoit point de femmes au Monde, nous ne ferions pas plus d'état de toutes ces choſes que de la boue.

(*) *Ainſi que les Turquets* &c.] *Canes Turcici.* Eſpèce de petits Chiens qui n'ont preſque point de poil.

Laiſſons ces Ornemens aux Maures, aux Barbares,
Paſſons-nous de leurs Riens, ſi ces Riens ſont ſi rares.
La ſeule rareté n'a rien de précieux,
L'Objet le plus brillant me frappe en vain les yeux:
S'il a le grand défaut d'être un meuble inutile,
Pour m'en infatuer je ſuis trop difficile;
Et, malgré ſa laideur, le moindre des Aimans
Me paroît préférable au Roi des Diamans.
Quand l'Oiſeau de Junon (*), ce Phœnix domeſtique,
Montre, en ſe panadant, l'Arc le plus magnifique,

Ce

(*) *Quand l'Oiſeau de Junon* &c] Créſus, revêtu de ſes Habits royaux & tout couvert de Pierreries, demanda à Solon s'il avoit jamais vu une pompe plus belle? Oui, dit le Philoſophe, je trouve un Paon vêtu plus magnifiquement que vous; ſa beauté eſt naturelle, & vous ne brillez que d'un éclat emprunté.

Ce ſuperbe Evantail, de ſi peu de valeur,

Eſt pour tout Philoſophe un Spectacle enchanteur.

Que disje? un Papillon (*), par l'éclat de ſes aîles,

Efface du Sanci les froides étincelles (†).

Si l'Homme n'étoit point, par le Faſte gâté,

Vil Eſclave d'un goût ſottement hérité,

Pourroit-il préférer aux Fleurs de nos Parterres,

Aux Filles du Printems (‡), de mépriſables Pierres,

Qui,

(*) *Que dis-je? un Papillon* &c.] Cette vérité eſt connue de tous les Curieux, & j'en ai d'ailleurs pour garant l'illuſtre Mr. de Crouſaz, en qualité d'Auteur du *Traité du Beau*, Tom. I. Chap. IX. §. IX. ſec. Ed. L'écaille d'un petit poiſſon efface encore le Trône du Grand-Mogol, qu'on eſtime 160. millions, au rapport des Voyageurs, grands Hyperboliques.

(†) *Efface du Sanci* &c.] Le Sanci eſt un autre Diamant eſtimé deux millions, argent de France, & Camarade de celui à qui cette Epître eſt addreſſée:

(‡) *Aux Filles du Printems* &c.] Notre Sauveur a déclaré, que Salomon, dans toute ſa gloire, n'étoit pas vêtu avec une auſſi grande magnificence que les Lis des Champs.

Qui, pleines de défauts (*), ſans le ſecours des Arts,
Mériteroient ſi peu l'honneur de nos regards?
Finiſſons. Je reſſemble à ce Saint imbécile (†),
Qui prêcha par dépit aux Poiſſons l'Evangile.
L'Homme, au lieu de prouver qu'il eſt né vertueux,
Ne cherche qu'à paroître & riche & ſomptueux;
A l'ardeur d'étaler des marques d'opulence
Il joint l'affreux plaiſir d'inſulter l'indigence.
Quand, fondé ſur nos mœurs, déja le gros Bourgeois
Par des Bagues de prix oſe anoblir ſes doigts,

Quel

(*) *Qui, pleines de défauts* &c.] Les Diamans, comme les Hommes, ne ſont jamais ſans défauts. Un Orfevre de *Bruges* trouva ſous Louïs XI. l'invention de tailler les Diamans, avant laquelle on leur préféroit les Pierres de couleur, comme nous préférons les Diamans aux Pierres de couleur. *Hiſt. des Pierr. prée.* par de Berquen, p. 15.

(†) ——— *à ce Saint embécile.*] A. St. Antoine de Padoue. Ce grand Saint prêcha un jour dans la Ville de *Rimini*; mais s'y voyant ſans Auditeurs, il ſe tranſporta par dépit ſur le bord d'un Lac, & y prêcha l'Evangile aux Poiſſons, qui tous, à ce que dit l'Hiſtoire, levèrent la tête hors de l'eau. *In Vita S. Anton.*

Quel Sage détruiroit l'erreur invétérée,

Aux Juifs comme aux Chrétiens également ſacrée?

Où le Laïque eſt riche & ſuperſtitieux,

Les Temples ſont ſouillés (*) de Bijoux ſcandaleux;

Dieu

(*) *Les Temples ſont ſouillés* &c.] Les Vers de Perſe ſur la folle ſomptuoſité des Temples ſont ſi beaux, que je ne dois pas négliger cette occaſion de les citer.

O curvæ in terris Animæ, & cœleſtium inanes!
Quid juvat hoc, Templis noſtros immittere mores,
Et bona Diis ex hac ſceleratâ ducere pulpâ.
Perſ. Sat. II. vs. 60. & ſeqq.

Ames baſſes, Ames terreſtres, que vous êtes éloignées des ſentimens des Dieux! A quoi bon faire paroître dans les Temples mêmes le deſordre & la corruption de nos mœurs? Pourquoi ne juger de ce qui peut agréer aux Dieux que par les idées dont nous remplit l'avarice & la molleſſe?

Le Poëte s'addreſſe enſuite aux Pontifes mêmes en ces termes:

At vos
Dicite, Pontifices, in Sancto quid facit aurum?
Nempe hoc, quod Veneri donata a Virgine pupa.

Mais je vous demande, Meſſieurs nos Pontifes, à quoi ſert cet or dans les Lieux ſaints? A rien du tout, non plus qu'à Vénus ces Poupées que lui offrent les jeunes filles.

Il eſt étonnant, que le *P. Tarteron*, ce Jéſuite ſi judicieux, ait pu ſe réſoudre à traduire cette Satire ſi accablante pour l'Egliſe Romaine.

Dieu demande nos Cœurs, nous lui donnons des Vaſes
Enrichis de Saphirs, de Rubis, de Topaſes;
Et voulant par l'orgueil expier nos forfaits,
Nous ornons nos Autels, ainſi que nos Buffets.
Plût au Ciel, pour punir notre Luxe & ſes crimes,
Que la Terre en courroux, du fond des noirs abîmes
Arrachant ſes Joyaux, les vomît parmi nous,
Ainſi que le Véſuve écarte ſes cailloux!
On verroit auſſi-tôt les foibleſſes humaines
Jouer honteuſement les plus étranges ſcènes:
Et l'Avarice en pleurs déteſteroit alors,
Pour la première fois, d'inutiles Treſors.
O! ſi jamais le Ciel opéroit ce Miracle,
Que de Sages, ravis d'un ſi charmant Spectacle,

Se riroient des *Créſus* qui ſe font tant valoir!

Que de Grands, que de Fous, ſeroient au deſeſpoir!

EPITRE

A

MA PATRIE.

L'AGNEAU NOURRI PAR UNE CHÈVRE.

FABLE.

UN pauvre Agneau, par un ſort déplorable
De ſa mere en naiſſant ſe vit abandonné;
Mais une Chèvre charitable
Recueillit, alaita le pauvre infortuné,
Comme ſi d'elle il étoit né.
L'Agneau reconnoiſſant, aux Champs comme à l'Etable,

La ſuivoit avec ſoin. Tu te méprens, Thibaud,

Lui dit un Chien: prend garde au poil, & conſidère,

La Chèvre que tu ſuis ne fut jamais ta mere.

Je ſçai ce que je fais, répondit-il tout haut,

Et n'éxamine point, comment ma mere eſt faite;

Ma véritable mere eſt celle qui m'alaite.

Recueil des Poëſ. diverſ. du Pere du Cerceau, p. 348. *Edit. troiſ.*

EN vain, pour vous aimer, ô ma ſale Patrie,

Au ſecours de l'erreur j'appelle l'induſtrie (*).

Nè

(*) Le Commencement de cette Epître roule ſur l'amour de la Patrie, qui ſans contredit eſt une belle vertu; mais qui, ſelon certaines circonſtances, dégénère aiſément en ſuperſtition politique. Souvent cette vertu n'eſt qu'un entêtement coloré, indigne d'un Philoſophe, & ſur-tout d'un Philoſophe Chrétien. L'illuſtre Mr. le Clerc, dans le ſein d'une République, ne penſoit pas autrement Voici ce qu'il dit des Grecs & des Romains, ſi infatués de l'amour de la Patrie. *Mori pro Patria pulchrum e-*

rat,

Ne vous enviſageant que par les bons côtés,

J'ai beau m'éxagérer vos moindres qualités,

Ainſi que j'eus toujours le don de vous déplaire,

Vous me déplaiſez fort, par un retour ſincère.

Les

rat, quia eâ voce intelligebant neſcio quid, quod ſanctum habere & revereri decebat. Sed re ipſâ, quid erat Patria Athenienſi, exempli cauſâ, aut Romano? Si Solum intelligas, Italia & Attica; pro quibus cur pulchrum ſit mori nulla ratio eſt, potius quam pro Africa aut pro Aſia. Non magis enim ad te pertinet gleba in qua natus ſis, quam alia quævis in qua commodè vitam degere queas; ſtultumque adeò eſt mori pro Agello in Occaſum aut in Septentriones ſpectante potius quam vivas in alio, qui magis ad orientem Solem aut ad Meridiem verget. Si Homines malis; quæ fuerunt Reſpublica Athenienſis & Romana, præter Societates Latronum, ſi eas probe inſpiciamus? Itaque qui pro iis moriebatur, Latro erat, qui pro Latronum globo vilem animam profundebat. Art. Crit. P. II. Sect. II. Cap. V. n. 16. Il eſt beau de mourir pour la Patrie, diſoient les Anciens, parce que ce mot avoit pour eux je ne ſai quoi de ſacré qui méritoit leur vénération; mais dans le fond qu'étoit-ce, par exemple, que la Patrie d'un Athénien ou d'un Romain? Si on la prend pour le lieu de leur naiſſance, c'étoient l'Italie & l'Attique, pour leſquelles la Raiſon & la Gloire ne demandoient pas qu'ils ſe dévouaſſent plutôt que pour l'Afrique & l'Aſie. Car comme la Pièce de terre que nous avons foulée aux pieds la première, & qu'à cauſe de cela les Latins ont nommée *Natale Solum*, ne nous appartient pas plus que tout autre Païs où nous pourrions vivre commodément, qu'elle folie n'eſt-ce pas de ſe ſacrifier volontairement pour un petit Champ ſitué vers l'Occident ou le Septentrion, plutôt que de vivre dans un autre qui ſera tourné vers l'Orient ou le Midi? Si d'un autre côté l'on fait attention aux Citoyens

de

Les Grecs & les Romains, ces Peuples vertueux,
Montroient des ſentimens plus grands, plus généreux!
Mais il reſte à ſavoir ſi Brutus, ce grand Homme,
Auroit tant fait pour vous qu'il en a fait pour Rome!

Et

de ces Républiques, on trouvera que c'étoient, à les bien définir, deux Sociétés de Brigands, & que celui qui mouroit pour eux étoit un miſérable qui ſe dévouoit pour l'interêt d'un Corps de Brigands, dont il alloit ceſſer d'être membre. Le Sage, ſe conſidérant comme Citoyen de l'Univers & ſans aucune dépendance, ſera trop amateur de ſa liberté pour ſe laiſſer attacher à une Pièce de terre, comme l'étoient anciennement ces Serviteurs ruſtiques qu'on nommoit *glebæ Addictos*. Auſſi eſt-ce le ſujet de ces 2. vers d'Ovide, *Faſt.* 1.

Omne ſolum Forti Patria eſt, ut Piſcibus Æquor;
Ut Volucri, vacuo quidquid in Orbe patet.

Je ne ſuis pas né pour n'habiter qu'un petit coin de terre certain & déterminé, tout l'Univers eſt ma Patrie, dit Sénèque: *Non ſum uni Angulo natus; Patria mea totus hic eſt Mundus.* Et le tendre Auteur du *Paſtor fido* commence l'Acte V. par la même Réfléxion:

Per tutto è buona ſtanza ov' altri goda,
Edogni ſtanza al valent' huomo è Patria.

Jean Owen, qui étoit Anglois, penſoit de même.

Eſt domi ubique Bonus, Sapiens non exulat uſquam;
Omne Solum Forti Patria & omne Salum;
Exilium eſt ubicumque male eſt, Patria eſt ubi contra;
Patria ubique bonis, exiliumque malis.

Et s'il n'immola point le ſang de ſes deux Fils
A la Liberté ſeule, & non à ſon Païs?
Encor s'il s'agiſſoit du bonheur d'être libre,
La valeur des Héros, nés ſur les bords du Tibre,
Peut-être... mais enfin, laiſſons ce noble eſpoir
Aux Eſclaves vaillans, qui ſavent leur devoir:
Trop heureux, ſi jamais un deſtin favorable,
En changeant notre Joug, le rend plus ſupportable!
Je tranche le grand mot, je ne puis, vous aimer,
Ma Patrie: ai-je tort, & doit-on eſtimer
Ce qui, tout bien peſé, ne vaut pas notre eſtime?
Si je vous trahiſſois, je commettrois un crime,
Digne du Sort affreux, que Patkul autrefois (*)
Subit, quoiqu'innocent, ſous le plus fier des Rois.

N'in-

(*) — *que Patkul autrefois* &c.] Patkul, Gentilhomme Livonien

N'inférez point de là qu'il faut qu'on vous révère,
Ainſi qu'un fils bien né ſçait reſpecter ſa mere;
Si vous avez pour vous d'illuſtres Préjugés,
Pour fonder tous les Droits que vous vous arrogez;
Si l'Orateur Romain (*) veut qu'on vous ſacrifie
Parens, femmes, enfans, amis, fortune & vie;

J'ai

vonien & Ambaſſadeur du Czar, fut rompu tout vif, par ordre de Charles XII. Roi de Suède, qui le traita en Traître, quoiqu'il ne fût que l'Avocat de ſa Patrie. On a remarqué qu'après le ſupplice inhumain de ce digne Gentilhomme, la vie du Monarque Suédois n'a été qu'un tiſſu de malheurs & de deſaſtres.

Infortunato poſthac à Principe, Reges,
Diſcite conſiliis, non feritate, regi.

(*) *Si l'Orateur Romain* &c.] Cicéron: *Omnium Societatum nulla eſt gravior, nulla carior, quam ea quæ cum Republica eſt unicuique noſtrûm Cari ſunt parentes, cari liberi, propinqui, familiares; ſed omnes omnium caritates Patria una complexa eſt, pro quâ quis dubitet mortem oppetere, ſi ei ſit profuturus?* La Société la plus conſidérable & la plus chère eſt celle qui nous lie tous à la République. Nous aimons nos peres & nos meres, nos femmes & nos enfans, nos parens & nos amis; mais l'amour de la Patrie comprend toutes ces amitiés, & il n'y a perſonne parmi nous qui ne donnât volontiers ſa vie pour elle, s'il en étoit beſoin.

J'ai plus, j'ai la Nature & la Raiſon pour moi,
Qui ne m'impoſent point une ſi dure loi.
Ce n'eſt point envers vous qu'un doux panchant m'entraîne,
Mon cœur, à votre égard, ſans amour & ſans haine,
Voit vos maux & vous plaint; s'il doit un jour aimer,
C'eſt à vous à lui plaire, à vous à le charmer.
Que puis-je vous devoir? oui, vous m'avez vû naître.
Qu'importe ce malheur? m'avez-vous donné l'être?
Je vins, ſans mon aveu, dans ce Monde pervers,
J'y ſuis, puiſque j'y ſuis, Bourgeois de l'Univers:
Je ſuis Coſmopolite, ainſi que Diogène (*),
J'embraſſe en mon amour toute la Race humaine:
Tous

(*) *Je ſuis Coſmopolite, ainſi que Diogène.*] Anaxagore montroit le Ciel du bout du doigt, quand on lui demandoit où

Tous les Mortels enſemble, & jaunes, noirs & blancs
Sont par-tout mes prochains, ſont par-tout mes parens.
Le Sage eſt-il François, Moſcovite ou Sarmate?
Sçauroit-il préférer le Danube à l'Euphrate,
Ou la Tamiſe au Tage, ou bien la Seine au Rhin?
Eſt-il perſécuteur, eſt-il mauvais voiſin?
Non, ma Patrie; il hait la Diſcorde & la Guerre,
Et ne forme des vœux que pour toute la Terre.
A mes yeux l'Univers n'eſt qu'un Champ ſpacieux,
Que les Humains à tort partagèrent entre eux,

Où

étoit ſa Patrie? Et Diogène à la même queſtion répondoit, qu'il étoit *Coſmopolite*. Le célèbre *Pybrac*, ſi eſtimé en ſon tems, parle du ton de Diogène, en ſon Sixième Quatrain, où l'Univers n'eſt qu'une Cité ronde. Comme ces Quatrains tombent dans l'oubli, je le citerai ici:

Tout l'Univers n'eſt qu'une Cité ronde,
Chacun a droit de s'en dire Bourgeois,
Le Scythe & More autant que le Grégeois,
Le plus petit, que le plus grand du Monde.

Où bien-tôt des Tyrans l'orgueil inſatiable
En Royaume érigea chaque Monceau de ſable.
Aimons le Champ entier, mais que tous ces monceaux,
Malgré leurs noms divers, toujours entre eux égaux,
Ne nous diviſent plus par de triſtes chimères,
Faiſons régner la paix parmi nos Fourmillières.
Ce grand Dieu, qui créa toutes les Nations,
Qui voit avec horreur nos lâches Factions,
A-t-il jamais preſcrit l'amour de la Patrie,
Vertu ſouvent injuſte (*), & folle Idolâtrie?

En

(*) *Vertu ſouvent injuſte* &c.] Mr. le Clerc, dans l'endroit mentionné ci-devant, finit par la Réflexion ſuivante: *Quomodo poteſt juſtus eſſe, qui nocet, qui odit, qui ſpoliat, qui occidit? quæ omnia faciunt qui Patriæ prodeſſe nituntur.* Comment peut-on être juſte, en nuiſant, en haïſſant, en dépouillant & en tuant? C'eſt cependant tout ce que font ceux qui tâchent de ſervir leur Patrie.

En termes clairs & nets a-t-il dit aux Chrétiens:

Combattez en Héros, ſoyez bons Citoyens:

Mourez pour le Païs où vous prîtes naiſſance,

Et ſacrifiez tout à ſa juſte défenſe?

Non. Dieu n'eſt pas cruel; c'eſt l'amour du Prochain

Que le Sauveur enjoint à tout le Genre humain.

Si pour Jéruſalem il verſa tant de larmes (*),

Du terrible Romain détourna-t-il les armes?

N'a-

(*) *Si pour Jéruſalem il verſa* &c.] Feu M. *Addiſon* d'ingénieuſe mémoire, ſentant combien l'amour de la Patrie ſeroit recommandable, ſi la Ste. Ecriture en faiſoit la moindre mention, ſe ſert, entr'autres argumens, de la tendreſſe de N. S. pour la Ville de Jéruſalem, afin d'inſpirer à ſes Lecteurs, un amour violent pour leur Patrie. V. *Freeholder Diſc.* V. Cependant, avec tout le reſpect du à ce grand Génie, je ſoutiens que cet argument ne prouve rien. Au contraire, la Patrie de Notre Seigneur, ſi cruellement deſolée, ne ſauroit nous donner que des idées peu avantageuſes à ces Droits exorbitans qu'on attache à notre Païs natal. En tout cas, diſons plutôt avec *Quinte-Curce: Patria eſt ubi ſedem vir fortis elegerit.* Le Sage eſt toujours en ſa Patrie; en quelqu'endroit qu'il aille demeu-

N'abandonna-t-il point aux fureurs des Soldats
Cette ingrate Cité, qui ne l'écoutoit pas?
Mais par bonnes raiſons finiſſons ce langage,
La Terre eſt au Seigneur, en faut-il davantage?
Ce n'eſt pas d'aujourd'hui, qu'en Proſe comme en Vers,
Les moins préoccupés raiſonnent de travers.
Puiſqu'on voit tous les jours tant d'Eſprits orthodoxes
Debitant à l'envi d'étranges Paradoxes,
Je pourrois me tromper, en épluchant vos Droits,
Et faillir envers vous pour la première fois.

Je

demeurer, il trouvera par-tout avec qui converſer; & la Vertu eſt ſi puiſſante qu'elle lui acquerra des amis parmi les Nations les plus barbares. Pour moi, je dois peut-être beaucoup à la Sage-Femme qui délivra ma mere de moi; mais je ne dois rien à ma Patrie qui me doit quelque choſe.

Je ſoutiens cependant, qu'un Mortel équitable
Peut ne pas vous aimer, ſans ſe rendre coupable;
Et que moi, qui vous parle avec tant de fierté,
Je pourrois vous haïr, ſans bleſſer l'équité.
Pour en donner d'abord la preuve la plus claire,
Il faudroit vous nommer; je n'oſerois le faire.
Que diroient les *Bouhours* (*), ces Critiques ſi fins,
Qui jugent des Auteurs comme on juge des Vins,
S'ils ſavoient en quel coin, & ſous quelle Planete,
Ma mere s'aviſa d'accoucher d'un Poëte?

Les

(*) *Que diroient les Bouhours* &c.] Le P. Bouhours mit en queſtion: *Si un Allemand pouvoit être Bel-Eſprit?* Un Allemand, qui n'étoit pas Bel-Eſprit, répondit par une autre queſtion, & demanda: *Si un Jéſuite pouvoit être Homme de probité?*

Les Railleurs déchaînés me pouſſeroient à bout:
Je n'entrerois jamais dans le Temple du Goût (*);
Et quand j'approcherois de Chaulieu, de la Fare (†),
On ſiffleroit les Chants de ma Muſe barbare.
Il faut être François, pour être Bel-Eſprit,
Et je nâquis, ô Ciel! en ce Canton maudit,
Où, marchant ſur les pas de nos graves Ancêtres,
Nous cultivons nos Champs, nous mépriſons les Lettres.

Nous

(*) *Je n'entrerois jamais dans le Temple du Goût.*] Edifice érigé par l'illuſtre *Voltaire*, mais ſous une Conſtellation ſi malheureuſe, que toutes les perſonnes de bon goût en ont deſapprouvé la ſtructure. L'Auteur y reproche au célèbre *Rouſſeau* des Vers François faits en Allemagne; n'eſt-ce pas ſoutenir abſolument, qu'il eſt impoſſible de faire de bons Vers François hors de France? Mr. Voltaire cependant en a fait d'excellens à Londres, tandis que des Pariſiens en ont fait à Paris d'exécrables.

(†) *Et quand j'approcherois de Chaulieu, de la Fare.*] Deux Anacréons François, dont feu Mr. *Camuſat* publia les Poëſies.

Nous savons émonder nos Arbres inégaux:
Nous dressons nos Faucons, nos Chiens & nos Chevaux:
Tandis qu'abandonnés à la seule Nature,
Nos malheureux enfans croissent à l'avanture;
Le Pere meurt content, s'il laisse aux Héritiers
L'orgueil de la Famille, & trente-deux Quartiers.
C'est ici que, sans Bien, la Noblesse insolente (*)
Préfère au vrai Bonheur la misère brillante,

Qu'el-

(*) *C'est ici que, sans Bien, la Noblesse insolente.*] Partageons avec le docte Schioppius la Noblesse en trois Classes. *Nobilitas alia est barbarica, quando homines, non aliter quam Equi & Canes aliæque Bestiæ, ex genere & sanguine æstimantur. Alia Philosophica, quando sua quisque virtute spectatur. Alia mixta, quando quis tam sanguine quam sua virtute censetur.* On distingue trois sortes de Noblesse. L'une qu'on appelle *Barbare*, parce qu'elle vient de race, comme celle des Chevaux, des Chiens & d'autres Bêtes: l'autre *Philosophique*, parce que celui qui l'acquiert par sa vertu, en est l'artisan; & la troisième *Mixte*, parce qu'elle est également fondée sur la Vertu & sur l'Extraction.

Qu'elle foule à ſes pieds les Serfs & les Manans,
Qui jeûnent pour nourrir des Maîtres fainéans.
C'eſt en vain qu'en ces lieux l'indigence nous preſſe,
Jamais la pauvreté n'y vaincra la pareſſe.
Le Peuple mal-adroit, lourd, peſant & tardif,
Toujours préſomptueux, indocile & rétif,
Fera-t-il, en ſortant de ſa lâche indolence,
Et fleurir le Négoce, & régner l'abondance?
Verrons-nous ce Miracle, à l'aide des Beaux-Arts,
Que la Ruſſie a vu ſous le plus grand des Czars (*)?

Ne

(*) *Que la Ruſſie* &c.] On doit avouer que Pierre le Grand mérite ſon ſurnom. Il a vaincu, comme Hercule & Théſée, des Monſtres qu'on croyoit invincibles Sans quelques défauts connus, & qu'on ne doit imputer qu'à ſa mauvaiſe éducation, on auroit pu dire de lui, ce qu'un ancien Pére a dit d'un Héros qui ne le valoit pas: *Omnibus major, ſolo Deo minor.* Il s'éleva par ſes exploits au deſſus de tous les hommes, & il n'y avoit que Dieu qui fût plus grand que lui.

Ne vous en flattez point, ma ſtérile Patrie,
Nous croupirons toujours en notre Barbarie.
Quel Ange, ou quel Démon, décilleroit nos yeux,
Quand le plus miſérable ici ſe croit heureux:
Quand, plein de préjugés, l'amour propre l'enyvre;
Et qu'il veut ignorer comment l'Homme doit vivre?
Ne vous attendez pas que j'uſe mes Pinceaux
A peindre au naturel un tas d'Originaux,
Qui, ſongeant moins au Ciel qu'aux Catins, qu'aux Bouteilles,
Vivent en vrais Frelons, aux dépens des Abeilles.
Richement ſoudoyez pour faire leur ſalut,
Ils chargent de vos Dons l'Autel de Belzébut;
Et quoique par ſerment aſtreints à vous défendre,
S'ils ſont vos Matadors, ce n'eſt que pour vous vendre.

Quel

Quel ſecours tirez-vous de tous ces Fiers-à-Bras,
Qui, Brailleurs turbulens & mauvais Avocats,
S'attroupent pour tenir un Regître fidelle
Des maux que vous ſouffrez, à leur honte éternelle?
Loin de vous ſoulager, loin de vous ſecourir,
Ils n'uſent de leurs droits que pour vous appauvrir;
Ils ſont viſiblement dupes de mille intrigues,
Et toujours de vos Biens aveuglément prodigues.
Pour ſurcroît de malheur, la Diſcorde en tout tems,
Le couteau dans le ſein, couverte de Serpens,
Qui brouilleroit Oreſte avec ſon cher Pylade,
Cauſe ici plus de maux que dans la Henriade (*).

Mais

(*) *Cauſe ici plus de maux que dans la Henriade.*] Dans ce Poëme, qui mérite tous les Eloges imaginables, l'Auteur fatigue étrangement la vilaine Diſcorde. Il l'employe en France, en Italie, aux Enfers & en Idalie même. Le *Spectateur François* a eu raiſon de dire, que la *Diſcorde étoit la Meſſagère du Poëte.*

Mais quoi ! j'entends déja vingt Nobles Campagnards,
Entourés de Dindons, de Poules, de Canards,
Du haut de leur fumier, d'une voix ſtentorée,
Soutenir noblement l'Honneur de la Contrée.
Qu'ils ne m'irritent point, ou ma ſincérité
Pourroit lâcher encor plus d'une vérité.
Oui, quand, ô mon Païs, vous ſeriez ſupportable,
Toujours vos Habitans vous rendroient déteſtable.
Je ne me plaindrai pas, qu'en proye à tous les Vents
On ne connoît ici qu'à peine le Printems,
Qu'ici l'Eté s'enfuit, que l'Automne s'envole,
Et que le ſeul Hyver s'arrête & nous deſole (*).

Je

(*) *Et que le ſeul Hyver s'arrête* &c] Il y règne un Hyver perpétuel, les rigoureux Aquilons y ſouffient ſans ceſſe avec véhé-

Je ne me plaindrai pas du ſtérile terroir,
Qui vend au Laboureur chèrement du pain noir,
Et quel pain ? juſte Ciel ! un pain dont les Morlaques
Ne voudroient pas nourrir leurs Hourets, ou leurs Braques.
Si la Nature enfin, trop avare envers vous,
Semble avoir plus de ſoin des Lièvres que de nous,
Voudrois-je, en inſenſé, vous imputer ſes fautes ?
Non, je ne blâme en vous que mes Compatriotes.
O Swifft (*) ! ſors de Dublin, traverſe encor les Flots,
Et, d'un crayon hardi, viens peindre nos *Yahoos*,

Ma-

véhémence, & l'on n'y connoît les doux Zéphirs que de nom. *Semper Hyems, ſemper ſpirantes frigora venti.* J'ai vu le Roſſignol tout couvert de neige chanter ſes tendres amours, tandis que les Humains, tout ſaiſis de froid, ne reſpiroient qu'à peine.

(*) *O Swifft* &c.] Les Voyages du Capitaine *Lemuel Gulliver*,

Machines ſans inſtinct, mais pleines de caprices,

Qui reſſemblent à l'Homme, & n'en ont que les vices.

De défauts oppoſés Compoſés monſtrueux,

Les Yahoos ſont ici taquins & ſomptueux,

Impudens par fierté, timides par baſſeſſe

Féroces par bêtiſe, & lâches par foibleſſe:

Toujours par interêt flatteurs, ou médiſans,

Toujours mal-à-propos trop bons, ou trop méchans;

Ils ſont paîtris d'orgueil, bouffis de jalouſie,

Et la ſanté d'autrui leur donne la Phtyſie.

Quel eſt ici le Sexe? eſt-ce un Sexe enchanteur,

Tout digne qu'on l'adore au Temple de l'Honneur?

Nos

ver, c'eſt-à-dire du fameux Dr. Swifft, ſont aujourd'hui entre les mains de tout le monde, & traduits en tant de Langues, que je me diſpenſerai d'expliquer ici ce que c'eſt qu'un *Yahoo*.

Nos femmes ſans appas, & froides en leurs mines,

Ont la ruſticité des antiques Sabines (*);

Sans grace, ſans eſprit, ſans feu, ſans agrémens,

Sans notre mauvais goût, peut-être ſans Amans.

J'ignore ſi toujours elles ſont vertueuſes,

Mais je ſais qu'en tout tems je les trouve ennuyeuſes.

On ne goûta jamais, en ces triſtes Climats,

Les plaiſirs innocens d'un nocturne Repas:

Nos

(*) *Ont la ruſticité des antiques Sabines.*] Les Sabines étoient extrêmement ruſtiques. Elles travailloient ſans ceſſe dans la maiſon, où elles viſitoient les Ouvriers & les Troupeaux, & prenoient garde à tout ce qui ſe faiſoit aux Champs. Horace fait ainſi leur éloge:

Sabina qualis, aut peruſta Solibus
Pernicis uxor Appuli.

Od. II. Lib. V. verſ. 41, & 42.

Qui, telle qu'une Sabine, ou une laborieuſe Apulienne brûlée des rayons du Soleil. C'étoient, à proprement parler, de bonnes Servantes.

Nos fiers Trimalcions (*), n'aimant que la crapule,
Regrettent peu les fraix d'un Feſtin ridicule;
Pourvû que des Buveurs par le vin terraſſés
Ils triomphent enfin, c'eſt tout, & c'eſt aſſez.
Bacchus ſe montre ailleurs le Pere de la Joye:
Ici c'eſt un Brutal, qui gronde & qui ſe noye;
Ici c'eſt à coup ſûr un Scythe querelleur,
Ou, par d'autres tranſports, un Satyre en chaleur.
Au tems qu'on adoroit tous les Dieux de la Fable,
Nos ſombres Devanciers, par un choix exécrable,
Conſacrèrent, dit-on, leur Païs malheureux
A l'Ennui, le plus fou, le plus vilain des Dieux.

Le

(*) *Nos fiers Trimalcions* &c.] Trimalcion eſt le Riche impertinent, qui dans la Satire de *Pétrone* donne un Feſtin ridiculement ſuperbe, & ſuperbement ridicule. En certains Climats, les Fêtes pareilles ne ſont rien moins que rares.

Le Dieu ſort à l'inſtant de l'Antre de Trophone (*),
De pavots, de ſoucis, le Sommeil le couronne:
Il s'empare en bâillant de ces vaſtes Deſerts,
L'Amour, les Jeux, les Ris, s'envolent dans les airs:
Ils jurent par le Styx, par ce Serment terrible,
Qu'on ne les verra plus en ce ſéjour horrible;
Et ſi l'Amour parjure oſe encor revenir,
C'eſt pour nous embraſer, afin de nous punir.
Je veux bien ſuppoſer que ce n'eſt qu'un vieux Conte,
Inventé dans l'eſpoir d'en couvrir notre honte;

Tous

(*) —— *de l'Antre de Trophone.*] En proſe, on dit ordinairement l'*Antre de Trophonius*; mais puiſqu'on dit la Satire de *Pétrone*, & non de *Petronius*, & *Suétone*, au lieu de *Suetonius*, je crois qu'il eſt permis aux Poëtes de dire l'Antre de *Trophone*, & de ſacrifier l'uſage à l'oreille.

Toujours eſt-il certain que l'Ennui conſtamment
Se gliſſe parmi nous, ſans qu'on ſache comment.
Ce Fantôme odieux préſide à chaque Fête,
Et marque aux Conviés l'heure de la retraite,
De crainte que Comus, le Patron des Banquets,
Ne débauche à la fin ſes fidèles Sujets.
Oſez me démentir, mon ingrate Patrie,
Si, pendant tout le cours de ma pénible vie,
Vous avez jamais ſçu me donner un beau jour.
Mille dégoûts divers m'accablent tour à tour,
Tout Anglois en ma place (*), & fut-il Archevêque,
Suivroit, ſans balancer, le conſeil de Séneque.

Je

(*) *Tout Anglois* &c.] On accuſe généralement les Anglois, de ſe ſervir trop legèrement des conſeils de Séneque, qui recom-

Je ne puis concevoir, comment mon pauvre Eſprit
A toujours ſçu fournir un remede à crédit.
On fait de mauvais ſang, on perd la tramontane,
Dès qu'en un ſot Païs, ſans plaiſir, on ſe damne;
Tandis que ſans honneur on y mange ſon Bien,
Et je ſuis dans le cas, pour ne vous celer rien;
Nos Paſtres diſſolus n'étant que des Sangſues,
Le Diable fait ici, comme ailleurs, ſes Recrues.
Seroit-ce en enrangeant, que l'Homme, né pécheur,
Pourroit, exempt de fiel, ſanctifier ſon cœur?

Sor-

commande le *Bénéfice de la Mort*, contre les dégoûts de la Vie, *Beneficium mortis contra injurias vitæ*; mais ſi les Gazettes marquoient toutes les morts volontaires, qui arrivent dans les Païs deſpotiquement gouvernés, il ſe trouveroit, par la règle de proportion, que les Anglois ne ſont pas plus ſujets que les autres Nations à ſuivre les conſeils des Stoïciens.

Sortiroit-on de vous, comme du Purgatoire,
Pour entrer tout grillé dans l'éternelle gloire?
Souvent, en Eſprit fort, j'ai vaincu mon chagrin,
Mais à force de vaincre, on ſuccombe à la fin;
Mon flegme diſparoît, & ma bile s'échauffe,
J'oublie, en m'emportant, que je ſuis Philoſophe.
Ce n'eſt pas tout. Réduit à hanter des Brutaux,
Je me gâte & me perds, en gagnant leurs défauts;
Et déja négligeant la belle Polymnie,
La nonchalance éteint le feu de mon Génie.
Je ſuis, faute d'outils, hors d'état de chercher
Les nobles vérités qu'on n'entend point prêcher;
Mes Compas ſont rouillés, & ma Plume émouſſée
Ne deſſine qu'à peine une vive penſée.

Suivant le ſage avis d'Horace (*), mon Héros,
Je voudrois conſulter quelqu'un à tout propos.
Où trouver ce quelqu'un, cet Ariſtarque utile,
Céans, où l'Ignorance élut ſon domicile?
Céans, où vos Grimauds, moins lettrés qu'impudens,
N'ont que l'air & l'orgueil qu'on reproche aux Pédans?
La Mere des procès, des fraudes & des ruſes,
La Chicane, en un mot, nous tient lieu des neuf Muſes.
Jugez, mon bon Païs, jugez ſi c'eſt à tort
Que je me plains toujours de vous & de mon ſort:
Et que j'élève au Ciel ces Iſles fortunées,
Qui comblent tout Talent de gloire & de Guinées;

Où

(*) *Suivant le ſage avis d'Horace* &c.] Voyez la fin de ſon Art Poëtique. *Malherbe* & *Molière* conſultoient leurs Servantes.

Où ſous les douces Loix de l'aimable Equité,
Ainſi que le Sçavoir, fleurit la Liberté:
Où tout homme de bien ne craint jamais ſon Maître,
Où tout homme eſt heureux, pourvû qu'il cherche à l'être;
Où la Juſtice encor, la Balance à la main,
Pèſe les Droits du Peuple, & ceux du Souverain?
Je pardonne à l'Anglois d'adorer ſa Patrie;
Pouvons-nous, ſans rougir & de honte & d'envie,
Du moindre des Bretons contempler le bonheur?
Ils font honneur à l'Homme, & nous lui faiſons peur.
De tant de Fugitifs, dont l'Europe fourmille,
Nul ne vint parmi nous tranſplanter ſa famille:
L'Etranger que le Ciel nous donne en ſon courroux,
Epuiſant nos Treſors, les porte loin de nous;

Et

Et l'Oracle a prédit (*), qu'on verra la Fortune

Céder ſon Piédeſtal aux Chevaux de Neptune.

Songez-y, mon Païs, ſi j'oſe vous haïr,

D'autres vous aiment trop, pour ne pas vous trahir.

(*) *Et l'Oracle a prédit* &c.] *Vera ſunt quæ loquuntur Poëtæ*, dit Lactance, Liv. I., *ſed obtentu aliquo ſpecieque velata.* Les Poëtes diſent vrai; mais c'eſt en parlant toujours énigmatiquement & par figures.

EPITRE

A

PIERRE MARTEAU,

Libraire à Cologne.

Nullus eſt Liber tam malus, ut non aliquâ parte proſit.

Plin. Ep. V. Lib. III.

Il n'y a ſi mauvais Livre, où l'on ne puiſſe apprendre quelque choſe.

QUE faites-vous, Marteau (*), dans la ſale Cologne?

Travaillez-vous toujours en ce Nid de Cicogne (†),

Où

(*) Le Public a cru pendant long-tems que *Pierre Marteau*, ce fameux Libraire à Cologne, n'étoit plus au nombre des vivans. En effet, on a vu des Livres imprimés chez les Héritiers de *Marteau*: mais le Public a été agréablement deſabuſé par les *Amours d'Horace*, Ouvrage ſorti des mains de *Marteau*, au grand étonnement de tous les Admirateurs d'*Horace*, & du Bon-Sens.

(†) —— *en ce Nid de Cicogne.*] Les Nids de Cicognes ſont

Où les Prêtres oiſifs rempliſſent leur devoir,

S'ils chantent le matin, & s'enyvrent le ſoir?

Pour l'amour du Public, faites rouler vos Preſſes,

Et pour vos Héritiers entaſſez des richeſſes.

L'Argent s'enterre en vain dans les Coffres des Grands,

Le Libraire fleurit à force de Chalands;

Pour le favoriſer la fine Polymnie

Inſpire aux Beaux-Eſprits la Bibliomanie,

Dans

ſont toujours remplis de Serpens, de Crapauds & d'autres Inſectes, comme les grandes Villes ſont pleines de Mendians de Vagabonds & de gens ſans aveu. Mais la Ville de Cologne a cela de particulier, qu'on y trouve des Prêtres mendians, des Prêtres vagabonds, des Prêtres ſans aveu. Les Habitans les nomment en leur langage *Blamuſer-Pfaff*, comme qui droit: *Prêtres à quatre ſous.* Ces Miſérables diſant la Meſſe pour quatre ſous, & autant de fois par jour qu'ils en trouvent l'occaſion, afin de pouvoir ſubſiſter, il eſt conſtant, qu'ils ſeroient ſévèrement punis, ſi la Juſtice pouvoit les attraper ſur le fait; mais la choſe eſt preſque impoſſible, à cauſe du nombre infini des Egliſes & des Chapelles ſecrettes.

Dans le tems que l'Orgueil conſeille aux Sots aiſés,
D'avoir des Cabinets de Livres tapiſſés.
Oui, c'eſt ainſi, Marteau, qu'en dépit de Séneque (*),
Sous le nom impoſant de ſa Bibliothèque,
On ſe fait un amas d'Ouvrages précieux;
Mais qui, bien reliés, peu lus & tout poudreux,
Un jour ſeront tirés d'une paix très-profonde,
Pour être diſperſés dans tous les coins du Monde.

N'im-

(*) —— *qu'en dépit de Séneque.*] On ſait que ce riche Philoſophe n'aimoit pas trop les nombreuſes Bibliothèques. *Quo mihi innumerabiles Libros & Bibliothecas, quarum Dominus vix tota vita ſua indices perlegit? onerat diſcentem turba non inſtruit.* De *Tranq. An. Cap.* 9. Que ferois-je de ces amples Bibliothèques & de ce nombre prodigieux de Livres; puiſque la vie de celui qui en eſt le Maître eſt trop courte, pour qu'il en puiſſe ſeulement lire les *Index*, & que leur multitude eſt plus propre à charger un Curieux qu'à l'inſtruire? Cependant il ſeroit à ſouhaiter, que les Souverains & les Particuliers puiſſamment riches euſſent de bonnes Bibliothèques publiques, pour la conſolation des Savans mal rentés. D'ailleurs, la *Bibliomanie* eſt avantageuſe au Commerce, & nourrit un nombre prodigieux de Familles dans tous les Païs civiliſés.

N'importe. Et quand encor la misère du tems,
En matière d'achats, nous rendroit plus prudens,
Ce qui sort de vos mains toujours nous préoccupe (*);
Et, pour le moins dix fois, je m'en suis vu la dupe.
Ne nous en plaignons point: un méchant Ecrivain
Se rend d'abord utile au Papetier forain:
Tout Livre, selon Pline, est bon à quelque chose:
D'ailleurs je suis Auteur, & dès qu'on se propose
De venir sur les rangs, il ne faut plus crier (†)
Contre les sots Ecrits qu'un Fou fait publier.

Eh!

(*) *Ce qui sort de vos mains toujours nous préoccupe.*] Pierre Marteau a eu le malheur de charger le Public d'un grand nombre de mauvaises Brochûres; cependant on a de la peine à se refuser le plaisir de connoître un Ouvrage sorti de son Imprimerie. On y cherche toujours, ou quelques Anecdotes curieuses, ou des Réfléxions hardies sur les Matières du tems.

(†) —— *il ne faut plus crier.*] Nous voyons tous les jours de sots Auteurs qui crient amèrement contre la quantité des sots Livres, en quoi ils imitent Harlequin yvre, qui peste contre l'yvrognerie.

Eh! qui ſçait mieux que vous, Doyen de nos Libraires,
Que par ces Avortons vous faites vos affaires,
Que par l'apas groſſier des Titres impoſteurs,
Vous attrapez toujours des Poiſſons acheteurs?
Depuis le jour fatal qu'on tira de la Chine,
Ou plutôt de l'Enfer, la funeſte Machine,
Dont ſi ſouvent à tort notre crédulité
Se promet les honneurs de l'immortalité (*),
Vous pouvez à bon prix répandre des Brochûres,
Et ſaigner le Public, ſans craindre ſes murmures;
Ou s'il faut qu'un Livret vous reſte ſur les bras,
Ce ſont des fraix perdus que vous ne ſentez pas.

C'eſt

(*) —— *les honneurs de l'immortalité.*] *Ingenii egregia facinora, ſicuti anima, immortalia ſunt.* Les Chef-d'œuvres d'eſprit jouïſſent de l'immortalité, comme l'Ame, dit Salluſte.

C'eſt ſur ce juſte eſpoir, mêlé d'un peu d'audace,
Que j'oſe en qualité de Diſciple d'Horace,
Vous préſenter mes Vers (*), petits *Ours* mal lechés,
Qu'une Muſe enfanta, pour mes triſtes péchés.
Nés dans un Climat froid, au bord d'une Rivière,
Dont le nom ſeul contient une Satire entière,
Ils voudroient, loin de moi ſous un Ciel plus clément,
Ou bruſquer la Fortune, ou mourir doucement.
Effrayé du péril, en Pere tendre & ſage,
Encor ces jours paſſés, je leur tins ce langage:

„ Vous

(*) *Vous préſenter mes Vers* &c.] Malgré mes inſtantes prières, P. *Marteau* n'a jamais voulu ſe charger de l'impreſſion de ces Sornettes. Dans une réponſe obligeante, il m'aſſûre qu'on ne verra plus ſortir de chez lui que des Ouvrages dignes de la Ville où il ſe trouve; c'eſt-à-dire des Légendes, des Vies des Saints & des Saintes. J'avoue que, je ne m'attendois pas à un pareil refus de la part d'un Libraire, qui demanda, *à quelque prix que ce fût*, une Préface à la *très vive imagination* de l'Auteur des *Amours d'Horace*.

„ Vous donnez dans l'erreur de tous les jeunes gens;

„ Vous vous croyez doués d'un grand fond de bon ſens:

„ Plus ſages que Mentor, & plus beaux que Joconde,

„ Vous voulez à tout prix entrer dans le grand Monde.

„ D'où le connoiſſez-vous? mes Fils, les premiers pas,

„ Qu'on fait en ce Païs, ſont toujours délicats:

„ On y riſque à la fois ſa fortune & ſa gloire:

„ C'eſt de votre début que dépend votre Hiſtoire.

„ Vous verrez les Bâtards de nos Prédicateurs (*),

„ Quoiqu'indignes du jour, trouver des Protecteurs:

„ Ils

(*) *Vous verrez les Bâtards de nos Prédicateurs.*] Les Prédicateurs ont le Privilège excluſif de faire imprimer des Sermons pillés & mal couſus, ſans courir le riſque de ſe perdre d'honneur & de réputation. Les Journaliſtes ne s'aviſent point de rendre ridicule un ſaint Perſonnage, qui abuſe de la crédulité de ſon Libraire; & les Sermons les plus ennuyans trouveront des Protecteurs reſpectables.

„ Ils oſent ennuyer, ils ont ce Privilège;

„ Et ſi quelqu'un s'en plaint, on crie au Sacrilège.

„ En vous, mes chers Enfans, le plus leger défaut

„ Sera d'abord jugé digne de l'Echaffaut.

„ Le Miſantrope outré du célèbre Molière,

„ En ce qu'il a d'heureux en ſon humeur auſtère,

„ Ne trouve parmi nous que peu de Sectateurs:

„ En revenche, on l'imite en ſes noires vapeurs;

„ On penſe, comme lui, qu'un Auteur mépriſable,

„ Qui fait de méchans vers, eſt un homme pendable (*).

„ C'eſt

(*) *Qui fait de méchans vers, eſt un homme pendable.*] C'eſt la belle Sentence que *Molière* fait prononcer par ſon *Miſantrope:*

Hors qu'un commandement exprès du Roi me vienne,
De trouver bons les vers dont on ſe met en peine,
Je ſoutiendmi toujours, morbleu, qu'ils ſont mauvais,
Et qu'un homme eſt pendable après les avoir faits.

„ C'eſt trop extravaguer. Les Favoris des Rois,

„ En Miniſtres publics, joindroient à leurs Emplois

„ L'Office du Bourreau (*), ſi, ſans miſéricorde,

„ Thémis pour nos goſiers filoit ſa triſte corde.

„ Toutefois nul de vous ne ſauroit ignorer,

„ Que vous pouvez-vous perdre & me deshonorer."

Mais on ſçait quels effets les harangues d'un Pere

Font ſur des fils mutins, ſoutenus par leur Mere.

C'eſt

Ces quatre vers, qui ne ſont pas les plus beaux du monde, deshonorent le caractère du Miſantrope. Un méchant Poëte n'eſt pas un homme pendable. J'aimerois mieux ſoutenir qu'un Miſantrope, qui auroit la lâcheté d'approuver de méchans vers ſur le commandement exprès d'un Roi, mériteroit de faire amende honorable.

(†) *L'Office du Bourreau* &c.] Il n'y a point de revenus plus aſſûrés que ceux du Bourreau; puiſque leur fonds eſt aſſigné ſur la malice des Hommes, qui croît de jour en jour, dit *Furetière en ſon Rom. Bourg.* Si donc le fonds des revenus du Bourreau étoit encore aſſigné ſur la demangeaiſon de rimer, les Favoris &c.

C'eſt elle, cher Marteau, qui, par ſes vains diſcours,
Soulève contre moi les fruits de nos amours.
Elle oſe en ſon orgueil me reprocher ſans ceſſe,
Que ſi je ſuis prudent, ce n'eſt que par foibleſſe:
Et qu'en ſecret, honteux de ſa fécondité,
Je rougis, comme un Fat, de ma paternité.
Je devrois, direz-vous, écouter ces reproches,
Ainſi qu'un Libertin entend le ſon des Cloches;
Et ne point expoſer mes malheureux Enfans
Aux inſultes des Sots, à la foudre des Grands.
Conſeil ſage & prudent, mais difficile à ſuivre.
Régit-on toujours ceux avec qui l'on doit vivre?
Et pour avoir, bon Dieu! la paix en ſa maiſon
Ne faut-il pas ſouvent immoler ſa raiſon?
Tel ſe fit obéir par une Armée entière (*),
Qui ne ſçut de ſes jours s'aſſervir ſa Megère:

(*) *Tel ſe fit obéir* &c.] Les grands Capitaines ſont ſujets, comme les autres hommes, à ſe laiſſer dupper par des femel-

Il marcha ſur les pas d'un illuſtre Guerrier,
Et, pour plaire à ſa femme, il ſe fit Vivandier.
Vous ſçavez cependant, Marteau, comme on l'excuſe.
Si j'oſe donc me rendre aux charmes d'une Muſe,
Qui, ſenſible à mes maux, veut bien les ſoulager,
Qui brave mes Tyrans (*), & voudroit m'en vanger,
Qui me promet enfin une ſeconde vie,
Ne ſuis-je pas en droit d'excuſer ma folie?
Si j'ai ſçu bien penſer ſur des Sujets divers,
Si, ſur un ton railleur, j'ai ſçu prêcher en vers;
Si j'ai ſçu, ſans baſſeſſe, amuſer & reprendre,
C'eſt ce que du Public je deſire d'apprendre.

Au

ſemelles; témoins le Grand *Turenne* & le Duc de *Marlborough*. Le Guerrier dont il s'agit ici, c'eſt *Andranodore* qui ſe perdit pour l'amour de ſa femme *Démarate*, fille d'*Hiéron*. Voyez *Tite-Live*, Liv. XXIV. 22.

(*) *Qui brave des Tyrans* &c.] Si l'Homme a des Tyrans, il doit les détrôner; on ne le ſçait que trop, les Tyrans ſont les Vices.

Au Timon des *François* j'ai prouvé que les Fous
Ne valent pas l'honneur d'être haïs de nous.
Pour conſoler Tartuſe, en Cenſeur charitable,
J'ai peint de nos Dévots le manège effroyable.
A Partrige, Aſtrologue, & Savant mal renté,
J'ai montré comme on doit aimer ſa pauvreté.
A Sancho j'ai fait voir que l'Homme eſt imbécile,
S'il ſe laiſſe berner pour gouverner une Iſle;
Et c'eſt ſurquoi, Marteau, je brûle de ſavoir
Si, fidèle au Bon-Sens, j'ai rempli mon devoir.
Au coin de la Vertu mes rimes ſont marquées:
Si, par les *Olivets* (*) ſans doute critiquées,
Elles choquent l'oreille, elles bleſſent les yeux
D'un Lecteur délicat, ou plutôt vetilleux;
Qu'on

(*) *Si, par les Olivets* &c.] L'Abbé d'*Olivet* a donné au Public un Traité de la *Proſodie Françoiſe*, où certainement on trouve d'excellentes Remarques; mais je doute fort que les Poëtes François ſe ſoumettent aux loix rigoureuſes de Mr. l'Abbé d'*Olivet*.

Qu'on ſache que j'aſpire aux ſuffrages des Hommes,
Et me ris du dégoût des Sylphes & des Gnomes.
Le Ruſtre qui, jadis Député des Germains (*),
Avec tant de ſuccès harangua les Romains,
Emut tout le Sénat, non par ſon élégance,
Mais par les traits hardis de ſa mâle éloquence;
Et c'eſt ainſi, Marteau, pour plus d'un trait hardi
Qu'en Sauvage ſenſé, je dois être applaudi.
Le Marchand le plus fier, diſons le plus féroce,
Lira d'un œil riant, l'Eloge du Négoce (†);
Et l'Homme de mérite, offuſqué par des Sots,
Doit goûter mon Epître au Faiſeur de Fagots.

Vous

(*) *Le Ruſtre qui, jadis* &c.] C'eſt *Marc-Aurèle*, qui rapporte cette Hiſtoire, rimée par l'inimitable *Phèdre François*. Voyez *le Païſan du Danube*.

(†) —— *l'Eloge du Négoce.*] Dans l'Epître III. Au *Bourgeois-Gentilhomme*, j'ai dit en paſſant ce que je penſe en effet du Négoce: & j'avoue que je me ſerois fait un plaiſir de profiter de la richeſſe de la matière; mais je n'ai pas eu le courage d'entreprendre un Eloge complet du Commerce, après l'Eloge que l'illuſtre *Rollin* nous en a donné dans le Tom. X. de *ſon Hiſt. Anc.* p. 377. Edit. d'Amſt.

Vous-même, vous devez, mon Cher, me tenir compte
Des conſeils que j'addreſſe au Teſtateur Géronte:
Et par reconnoiſſance, en Vieillard généreux,
Protéger mes Enfans, vous déclarer pour eux.
Ces jeunes Etourdis, trop libres, trop ſincères,
S'attireront bien-tot de rudes Adverſaires.
Des Lâches, qui toujours font gloire de ramper,
Pour gagner ſur le Peuple un droit de le tromper:
Des Chrétiens, qui toujours Perſans en leurs maximes,
Sçavent trouver des Loix favorables aux crimes (*);
Ces Préxaſpes du tems (†), Eſclaves favoris,
Qui baiſeroient la main du Bourreau de leurs fils,
Ab-

(*) *Sçavent trouver des Loix* &c.] Cambyſe, voulant épouſer *Méroé* la plus jeune de ſes Sœurs, manda les Juges du Royaume pour ſavoir d'eux s'il n'y avoit pas quelque Loi qui permît au Frere d'épouſer ſa Sœur? Ces Juges, gens de Cour, répondirent qu'ils ne trouvoient point de Loi pareille; mais qu'il y en avoit une qui permettoit aux Rois de Perſe de faire tout ce qu'ils vouloient.

(†) *Ces Préxaſpes du tems* &c.] Préxaſpe fut le Pere de ce jeune Echanſon que *Cambyſe* tua, pour convaincre les Perſes que l'yvreſſe ne l'empêchoit pas de viſer juſte & d'avoir la main ſûre. Préxaſpe voyant le cœur de ſon fils tout percé de la fléche, ne manqua pas d'admirer le coup, & d'aſſûrer Sa Majeſté Perſienne très-reſpectueuſement, qu'*Apollon lui-même ne tireroit pas plus juſte.* Hérod. Liv. III. Chap. 34 & 35. On a vu renchérir ſur la politeſſe de Préxaſpe.

Abhorreront mes Vers, & craindront mes Ouvrages,
Comme les Hollandois craignent les Xylophages.
Dans l'eſpoir chatouillant d'aſſouvir ſon courroux,
Le Dogue au cou pelé (*) voudra ſçavoir de vous
Quel Mortel effrené, quel inſolent rebelle,
Oſe vous confier ſa Race criminelle?
Pour l'interêt du Ciel, pour la gloire de Dieu,
Vous verrez que d'abord le Dévot tout en feu
Voudra vous enlever ce Secret d'importance.
Les Fous aux beaux Joyaux, pétillans de vengeance,
Pour découvrir mon nom, vous promettront, Marteau,
Quelques Bagues de prix, & dans un goût nouveau.
N'étant pas grands Donneurs (†), mes chers Compatriotes
Ne vous offriront rien: mais tous leurs Dons Quichotes
Viendront vous demander, quel maudit Paladin
Mépriſa hautement leurs femmes & leur pain?

Or,

(*) *Le Dogue au cou pelé* &c.] *A catena collum detritum.* Phædr. Fab. VII. Lib. III.
(†) *N'étant pas grands Donneurs* &c.] *Non ſunt donna ferentes.*

Or, malgré leurs efforts, toujours en galant homme,
Vous devez ignorer, Marteau, comme on me nomme.
Et quand votre Clergé voudroit vous délivrer
Ces Monceaux d'Oſſemens qu'il vous fait révérer (*):
Quand il les offriroit avec leurs Reliquaires,
Songez à votre honneur; apprenez aux Libraires,
Qu'il n'eſt point de Treſor qui leur doive arracher
Le nom d'un ſage Auteur, réduit à ſe cacher (†).
Je ne crains pas le ſort de cet Homme eſtimable,
Qui mourut en ſon lit ſous des Sachets de ſable (‡),
Le titre deſolant de Poëte & d'Auteur
Alarme mon orgueil, & fait toute ma peur.
Ainſi que le Vieillard, épris d'une Coquette,
Lui cache les flocons qui neigent ſur ſa tête,

Je

(*) *Ces Monceaux d'Oſſemens qu'il vous fait révérer.*] On révère à Cologne, comme de ſaintes Reliques, des Monceaux d'oſſemens de morts. Les Bourgeois en devroient paver les rues, qui ſont déteſtables en cette ſale Ville.

(†) *Qu'il n'eſt point de Treſor* &c.] La République des Lettres devroit punir les Libraires qui trahiſſent le Secret, comme l'Egliſe Romaine punit les Confeſſeurs qui révèlent la confeſſion.

(‡) *Qui mourut en ſon lit* &c.] Le célèbre *Boccalin*. Des Aſſaſſins le battirent à Veniſe, de grand matin en ſon lit, avec

Je dois à la Contrée, où je vis à regret,
Cacher les vains lauriers que je cueille en ſecret.
Ma Muſe, ſeule ici parmi tant de Ménades,
Craint de nos Chèvrepieds les bruſques incartades;
Ici, de pampre verd Silène couronné,
Déchireroit mes fleurs, s'il m'en voyoit orné.
Si nos Yahoos (*) ſçavoient, que montant au Parnaſſe
J'y trouve ſous mes mains les Etrilles d'Horace,
Croyez-vous que, toujours muets à leurs dépens,
Ils me tendroient le dos, ſans me montrer les dents?
Le Vice eſt orgueilleux, qui le reprend l'offenſe:
Un Sot, au vif piqué, devient un Sot qui penſe;
Imprimez donc mes Vers ſous le ſceau du Secret,
Et que la Vérité les porte à C.....t.

vec des Sachets de ſable, & d'une manière ſi cruelle, qu'il en mourut quelques heures après, ſans pouvoir proférer la moindre parole. Les Aſſaſſins ſe ſauvèrent, & l'on fit honneur à l'Eſpagne de cette belle action.

(*) *Si nos Yahoos* &c.] Voyez la Remarque de l'Ep. XI. pagg. 221, & 222.

BIBLIOTECA 30 JY 21 MUSEUM

FIN DU TOME PREMIER.